



Sophie
Laroche

[v]ivre



ÉDITIONS DE MORTAGNE

[V]ivre

Sophie Laroche

[v]ivre



ÉDITIONS DE MORTAGNE

Édition

Les Éditions de Mortagne
C.P. 116
Boucherville (Québec) J4B 5E6
Tél. : 450 641-2387
Télec. : 450 655-6092
Courriel : info@editionsdemortagne.com

Tous droits réservés

Les Éditions de Mortagne
© Ottawa 2012

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque Nationale de France
3e trimestre 2012

ISBN 9782896621965

Conversion au format ePub : [Studio C1C4](#)

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition et celle du gouvernement du Québec par l'entremise de la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) pour nos activités d'édition. Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC.

Membre de l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL)

ASSOCIATION
NATIONALE
DES ÉDITEURS
DE LIVRES

À Bertrand, mon amour

« Tu me manquais déjà, et ce n'était que le début. Il ne
manquait que toi, notre cher disparu. »

Bénabar, *Le fou rire*

Chapitre 1

Un jeudi sans cours, ça devrait être une bonne nouvelle, non ? Surtout qu'on enchaîne deux heures de physique-chimie, ce jour-là, et que, tous les deux, on déteste ça.

Enfin, on *détestait* ça.

Un jeudi sans cours, c'est cool pour n'importe qui, non ? Seulement, toi et moi, on n'est plus « n'importe qui ».

Moi, parce que je me suis cassé un bras samedi soir dernier, dans un terrible accident de voiture.

Et toi, parce que tu... tu... Toi, tu es mort.

Il va falloir que je me le répète pour y croire vraiment. Et encore, je ne suis pas sûr que ça suffira. Même si, depuis samedi soir, tout le monde n'arrête pas de me répéter l'info. C'est Noah qui me l'a balancée en premier. Jamais je ne l'oublierai.

— *Shit*, Nathan ne respire plus ! Je crois qu'il est mort.

Puis les pompiers l'ont établi, les médecins l'ont confirmé, mes parents me l'ont pleuré. (Je n'avais jamais vu mon père en larmes, je n'ai pas su comment réagir.)

Même les yeux des gens me le répètent. J'ai bien vu, même si je sors peu, comment ils me regardent. *Tu sais, c'est un des jeunes qui... Oui, la voiture, samedi...* Le voisin du coin de la rue m'a même demandé comment j'allais. Oui, t'as bien entendu, ce vieux bonhomme qui me snobait depuis que, tous les deux, on avait fait exploser la vitre de sa cuisine avec notre ballon de football, il y a sept ans. Il me reparle, le petit vieux du coin de la rue. Eh bien, tu vois, Nathan, même si je suis pour les bonnes relations entre générations, je préférerais quand il me méprisait et que toi tu vivais. Pas le contraire.

Ce matin, histoire de s'assurer que j'ai bien compris le message, ma mère veut que je délaisse ma bonne vieille paire de jeans troués pour rentrer dans ce costume de pingouin : cravate noire sur chemise blanche, pantalon et veste sombres. Ça fait un peu officiel tout ça et c'est difficile à enfiler avec un bras dans le plâtre. Mais je n'ai pas le choix, c'est

aujourd'hui qu'on célèbre nos adieux officiels, il faut que je marque le coup côté look.

Toujours dans la même logique, ma mère insiste : il faudra que je vienne m'asseoir à côté d'elle, au premier rang de l'église. Mais moi, j'en ai pas envie. Nathan, mon ami, mon frère, mon double et ma moitié... Nathan, moi, aujourd'hui, j'ai tout simplement pas envie d'aller à ton enterrement.

Finalement, je préfère la physique-chimie.

Il me serre, en plus, ce fichu costume. Enfin, surtout le nœud de cravate. À moins que ce soit cette boule que j'ai dans la gorge depuis... Depuis quoi ? Comment doit-on dire : l'accident ? la sortie de route ? le retour du party chez John ?

Ta mort ?

Oui, je crois que c'est le mieux adapté : la boule que j'ai dans la gorge depuis ta mort.

Arrivé devant l'église, mon père ne trouve pas de place pour se garer. Je suis tenté de lui dire : *C'est un signe, partons !* mais je me tais. Pas parce que je suis courageux, loin de là. Simplement parce que l'idée de rester une minute de plus dans la voiture me donne des palpitations. Tu sais, je suis monté à l'arrière, j'avais trop peur d'être devant, de voir la route défiler à travers le pare-brise. C'est si vite arrivé, un coup de volant, un virage mal négocié et... et on enterre son meilleur ami.

Ouais, t'as raison, assis derrière, ce n'est pas plus sûr, Zach ne te dira pas le contraire. C'est vrai que, pour l'instant, il ne « dit » pas grand-chose, Zach.

Le parvis de l'église est noir de monde et, pourtant, un chemin s'ouvre devant nous. Tu sais, comme dans les films, quand les « méchants » arrivent : les gens se taisent et s'écartent sur leur passage. Enfin, on imagine qu'ils se taisent, parce qu'en général, à ce moment-là, le technicien du son envoie une musique de fond hyper stressante. Ma famille et moi, on est parmi les personnages principaux de ce mauvais film, je tiens mon rôle comme je peux. (Mais le meilleur, c'est toi. *Dans le rôle du mort... Applaudissez-le bien fort ! Nathan Boisvert ! ! !* !) Nous entrons dans l'église, nous remontons l'allée jusqu'aux premiers rangs et leurs bancs réservés pour les proches. Je me fais la réflexion — idiote ! — que ce ne sont pas forcément les meilleures, les places VIP. J'aimerais mieux aller me caser au fond, avec tous ces élèves de l'école qui te connaissaient si mal, qui se

souviennent de ton visage uniquement pour l'avoir vu dans les journaux et les bulletins de nouvelles télévisés des derniers jours. Ils sont là simplement pour pouvoir dire *J'y étais* ou rater un cours d'anglais. Léa m'adresse un signe de la main. Je ne sais pas ce que ça signifie. Ma petite amie veut-elle me montrer qu'elle compatit ? Depuis l'accident, elle m'a laissé des tonnes de messages sur mon cellulaire. Je n'ai pas répondu. Pas envie. Une histoire d'amour, c'est la vie, et je ne suis plus dans la vie. Surtout pas à cet instant. J'ignore son geste.

Ta famille est déjà assise dans la rangée de droite. Mon père m'attrape par le bras — valide — et me pousse pour que je m'installe sur un banc à gauche. Heureusement... Je ne suis pas du tout prêt à supporter le regard de ta mère. Je ne veux pas le croiser, même une fraction de seconde.

Je sursaute quand l'orgue commence à jouer, comme si j'étais pris en faute. Flagrant délit de quoi ? De chagrin ? De colère ? J'en sais rien, mais qu'est-ce que je souffre... Pas le temps de m'apitoyer sur mon pauvre sort, tu fais ton entrée ! Hé, c'est quand même toi la vedette, aujourd'hui. J'ai mal, si mal, en voyant le cercueil remonter l'allée, porté par tes amis. Ils y sont tous, ou presque. Bien entendu, ton frère est devant. Tu le connais, il faut toujours qu'il joue les gros bras. En face de lui, Noah tient parfaitement son rôle. C'est sans doute parce qu'il était dans la voiture qu'il a eu droit à l'autre place devant. Amis dans la vie, amis dans la mort. Sans ce maudit bras cassé, je te porterais aussi. Pas une larme sur le visage de Noah, les yeux au loin, comme s'il fixait quelque chose ou quelqu'un derrière le prêtre. J'ai vérifié, il n'y a personne. (Dieu, si tu es là, c'est un peu tard. C'est samedi soir qu'on avait besoin d'un miracle.) Noah ne me regarde même pas quand il passe à ma hauteur. Solennel. Fier. Comme les cinq autres porteurs. Triste ? Sûrement, mais il ne le montre pas. Je les examine bien, pour essayer de ne pas te voir, toi. Ne pas te deviner dans cette boîte en sapin trop banale pour être ton dernier lit. Pas même un graffiti dessus ! Pas même un « J'aime les profs, surtout absents ! » gravé à la pointe du compas. Non, ce n'est pas toi.

Soudain, j'ai une idée loufoque : et si je lui faisais une jambette, à ce fier-à-bras de Noah ? À terre, le champion, et moi, je lui pique sa place, je te relève et on se pousse en courant ! Il faut bien que tu sois là, tout près de moi, pour que me prenne cette envie de blague idiote. Mon bras m'élance un peu plus, rappel efficace à la vraie vie. Je ne ferai pas tomber Noah, je suis un mauvais copain jusqu'au bout, pas même en état de te porter le jour de ton dernier hommage. Alors, je me recroqueville un peu plus sur mon banc et je

les écoute parler de toi.

Ton père. Il est si digne. Un roc, tu me disais souvent, mi-agacé, mi-admiratif.

Ton grand frère et ta petite sœur, qui nous emmènent dans un voyage tendre et drôle à travers vos souvenirs d'enfance. Romy sourit et pleure en même temps, elle est si touchante. Je suis certain que la main de Luc sur son épaule, protectrice et écrasante, t'énerve. Il a toujours voulu être le premier, celui qui décide, celui qui guide, celui qui veille. Il y est toujours parvenu. Ce matin, ce côté grand frère qui supervise tout me rassure. Romy te murmure un tendre *Je t'aime, Nathan*, tout en posant sa main sur celle de son aîné. Tu as toujours été son frère préféré, tu le sais. *Normal*, me diras-tu. *Luc est une grande gueule*. C'est vrai. Mais je t'assure qu'il ne joue pas au fier en évoquant vos nuits de camping, tes descentes à ski, le jour où... Où il t'a appris à conduire?!? Excuse-moi, il faut être un crétin fini pour parler de ta façon de conduire un tel jour. Tu l'as entendu, toi aussi, raconter ta première sortie, hésitante et saccadée, dans la vieille voiture hoquetante de votre grand-père? Devant une assistance interloquée.

Tu m'as souvent dit que ton frère, si brillant en classe, avait une façon bien à lui de se montrer idiot. Jusque-là, je n'avais pas compris, mais je crois que, maintenant, je sais ce que tu essayais de m'expliquer.

Ta mère ne prend pas la parole. Pas nécessaire. Ses yeux racontent tout. Quand je croise enfin son regard, je ne peux pas lire plus loin que le premier chapitre, c'est trop dur.

Lili-Rose est fidèle à elle-même : amoureuse et classe. T'as vraiment de la chance de l'avoir connue... « De la chance » ? Mais je m'entends ? Me voilà aussi débile que ton frère. Un chanceux refroidi. Un chanceux qu'on sort de l'église, puis qu'on porte en terre. Que doit-on murmurer quand on jette une pelletée de terre sur le cercueil de son meilleur ami ?

Pardon.

C'est un peu court.

Alors, je repense à cette blague idiote qui nous faisait tant rire, enfants. *Il y a un poisson rouge et un sous-marin qui se rentrent dedans. Qui est en tort ? Le sous-marin,*

parce qu'il n'avait rien à faire dans le bocal! Notre blague rien qu'à nous. Nos fous rires à huit ans, les mêmes en soirées, quelques années plus tard, cette fois avec juste un peu plus d'alcool que de jus d'orange dans le sang. (Saloperie d'alcool.) Je te raconte une dernière fois notre histoire drôle, mais je ne peux pas aller jusqu'à la chute. C'est moi qui tombe.

Noah me rattrape par le bras avant que je ne touche le sol. Le bras blessé, bien entendu, il est toujours aussi délicat, notre copain. Il me serre contre lui, me tapote le dos. Amis à la vie, à la mort. Merde, les enfants devraient réfléchir à deux fois avant de se lancer des promesses pareilles! J'aurais préféré que, ce jour-là, dans la cabane de nos dix ans, avec Noah et Zach, on s'engage « À la vie, à la vie! » Je suis sûr que Zachary serait d'accord avec moi. Mais, pour ça, il faudrait que je puisse le lui demander, et donc qu'il se réveille. Même le jour de ton enterrement, Zach dort. Officiellement, il est dans le coma. Mais je préfère « dort ». « C'est un euphémisme », nous expliquerait notre prof de français.

Ta mère, elle, ne fait pas dans l'euphémisme quand elle me tombe dessus à la sortie du cimetière. Je veux aller lui parler. Lui « présenter mes condoléances ». Encore une formule abstraite pour cacher la peine, si réelle, elle, qu'elle vous poignarde le cœur. Ta mère souffre, Nathan, mais je pense que je ne t'apprends rien. Elle offre à tous et à chacun un triste sourire poli. Elle garde les mâchoires nerveusement crispées, comme si toute sa peine risquait de s'échapper, de jaillir et de nous ébouillanter si elle relâchait sa surveillance. Brûlés au troisième degré par le chagrin de ta mère, voilà ce que nous risquons tous. J'avance lentement dans cette file endeuillée, cherchant la formule juste, le premier mot à prononcer : *Désolé... je suis de tout cœur avec vous... c'était mon meilleur...*

Peine perdue, ta mère ne me laisse même pas commencer. Elle attrape très fermement mon poignet :

— Comment avez-vous pu ? Comment avez-vous pu le laisser conduire alors qu'il avait bu toute la soirée ? Pourquoi lui as-tu passé le volant ? Qu'est-ce que tu avais dans la tête ? Qu'est-ce que tu avais dans le sang pour estimer qu'il était plus apte que toi à conduire ?

Elle serre mon bras de plus en plus. C'est douloureux et doux à la fois. Comme si

souffrir, c'était lui dire que oui, elle a mille fois raison ! Tu n'étais pas en état de conduire, moi non plus, ni Noah, ni Zach d'ailleurs ! Personne, ce soir-là, n'était assez lucide pour ne serait-ce qu'insérer la clé de la voiture dans le contact. Mais ça, je ne peux pas le lui dire, parce qu'une enquête est en cours, parce que mes parents m'ont conseillé de ne pas parler de l'accident. Pas pour l'instant, en tout cas. Parce que, enfin et surtout, aucun son ne peut sortir de ma gorge. Dépitée, elle repousse finalement mon bras et se blottit dans ceux de ton père.

— Excuse-la, murmure-t-il, ce n'est pas facile.

Je file sans demander mon reste, je m'engouffre dans la voiture où mes parents m'attendent déjà, moteur ronronnant.

Non, ce n'est pas facile.

Oui, je préfère définitivement la physique-chimie à ça.

Chapitre 2

La vie continue...

Le prochain qui me répète ces trois mots, je lui aplatis mon poing sur la figure — même si j'ai eu mon compte d'hémoglobine, ces derniers temps. La vie continue et ma mère veut que je retourne à l'école. La vie continue et mon père veut que j'assiste à l'entraînement de football, même si je ne peux pas jouer. La vie continue... mais pas la tienne. Je peux te parler à longueur de journée, ça n'y changera rien.

Oh, je sais que je parle à un mort. Qui n'entend pas, officiellement. Mais je sens aussi que tu es là, je sens que tu m'écoutes, à ta manière. Et ces conversations me font du bien. Je me fiche qu'on me traite de cinglé si on l'apprend, j'ai besoin de te parler. Fou, je ne le suis pas, je pourrais juste le devenir à tourner dans ma chambre comme un lion en cage. Un lion blessé. Alors, ce matin, j'écrase mon poing sur le réveil quand il sonne à 6 h 30, mais je me lève. Je me douche, je me rase, je m'habille, je déjeune... Enfin, je me regarde surtout accomplir tous ces petits gestes du quotidien, avec cet étrange sentiment que je ne suis pas là, que je suis spectateur de ce corps qui s'agite sans penser (surtout pas !) à quoi que ce soit.

Je prends le bus... Avec mon bras plâtré, je ne peux pas prendre le volant. Et, de toute façon, je ne veux pas conduire, plus jamais... pas encore, du moins. Tu sais, j'ai sacrément gagné en notoriété avec cette histoire. La plupart des élèves dans le bus, plus jeunes que nous, me connaissent à peine « avant ». Pour eux, on n'était, tous les quatre, que la *gang* de redoublants de secondaire 5, les gars à connaître parce qu'ils peuvent conduire et vous ramener à la fin d'un party, mais qu'on n'ose pas aborder. Tu devrais « entendre » ce silence quand je monte. Je suis idiot, tu ne le connais que trop bien : un silence de mort... Je repère finalement Paul Lagrange au fond, et je vais m'asseoir à côté de lui. Le pauvre, j'entends presque les questions se bousculer dans sa tête : *Qu'est-ce que je lui dis ? Par où je commence ? Comment va-t-il réagir ? Je lui raconte ce qu'il a manqué en cours ? Je lui demande ce qui s'est passé ?* Je le laisse se débrouiller avec ses pensées, je tente en vain d'échapper aux miennes, en me concentrant sur les arbres qui défilent, les vitrines des magasins, les panneaux « arrêt » au coin des rues.

Tu es là, assis entre nous deux. Paul ne te sent pas, je ne lui en veux pas. Il ne vit pas avec toi en lui, il ne sait pas ce que c'est... Qu'il ne sache jamais, c'est tout ce que je lui souhaite.

Même gêne devant le grand bâtiment de brique rouge. Et ce fichu bus qui est arrivé avec dix minutes d'avance. Dix minutes à tuer avant les cours... (De grâce, surtout ne plus rien tuer, même pas le temps !) Je veux allumer une cigarette, mais je réalise que je n'ai pas de briquet. Et aucune envie d'aller demander du feu à ces lâches qui m'observent en douce, quand ils pensent que je regarde ailleurs. Je vais peut-être arrêter de fumer, c'est ma mère qui va être heureuse. Son fils va faire de vieux os... lui.

J'arrête mon humour noir. Il faut que j'arrête ! Si je continue sur cette voie, je vais devenir fou. Il faut que je respire de nouveau. J'essaie, mais je n'y arrive pas.

Heureusement, Léa arrive. Enfin, « heureusement », je ne suis pas convaincu que le terme convienne. Sourires tristes et gênés. Que pouvons-nous nous dire ? Elle n'était pas au party de John, réunion de famille oblige, et j'avais eu droit à une crise de jalousie, le samedi après-midi. *Si tu déconnes, je le saurai !* Pas de doute, elle l'a su. Ce matin, elle ne m'en parle pas. Elle me prend la main, caresse mes cheveux, cherche à m'embrasser. Nous sommes un couple, c'est vrai. Je l'ai presque oublié. J'oublie tout en ce moment. Sauf cette minute où...

Voilà la salle de cours, les sourires embarrassés des camarades, du professeur de français. Oui, même madame Forestier, qui n'a pourtant pas la langue dans sa poche, reste muette. Raclement de chaises sur le sol, bruit de cahiers qu'on claque sur la table et, soudain, mon regard qui se pose sur ta chaise vide, au premier rang. Ta saloperie de chaise vide ! La bouffée de chagrin horrifié qui me brûle le visage doit se voir. Sur un simple signe de tête de madame Forestier, Tom se lève, attrape la table. Étienne prend la chaise et le suit. Ils déposent les meubles au fond de la classe, hésitent un instant et sortent finalement, leur lourd fardeau à bout de bras. Je me demande bien ce qu'ils vont en faire. Est-ce que ça recommencera au prochain cours ? Est-ce qu'on va aligner dans une salle toutes ces chaises où tu t'es assis ? Créer un mémorial ? Non, parce que tu n'es pas mort en héros. Tu es mort ivre.

Elle a du cran, madame Forestier. Elle tient tout le cours, comme si de rien n'était. Comme si ce poème de Victor Hugo était effectivement la chose la plus importante au

monde. Comme s'il n'était pas parfaitement malvenu. *Demain dès l'aube*, c'est le titre du texte. Il y a une semaine encore, il m'aurait profondément ennuyé. Mais là... l'histoire de ce grand écrivain qui part *demain dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne*, fleurir la tombe de sa fille, va savoir pourquoi, ça trouve un écho en moi. Bon, d'accord, j'ai dit que j'arrêtais le cynisme. Tu l'aimais bien, toi, madame Forestier. Je n'ai jamais compris pourquoi, je la trouvais trop « rentre dedans ». Mais je crois que je sais maintenant ce que tu as essayé de m'expliquer en vain plusieurs fois. Elle a perçu le martèlement des vers de Victor Hugo contre ma tête, cette douleur sourde, et elle jongle parfaitement avec les mots du poète et les maux de son élève. À la sortie du cours, je lui murmure, presque malgré moi : *Merci*. Et elle a la classe de ne pas me répondre.

Lili-Rose vient me voir à la pause. Elle veut savoir comment va mon bras, si j'ai des nouvelles de Zach, si j'ai croisé Noah, si j'ai besoin de récupérer des notes de cours. Je sens bien que Léa, collée contre moi, n'apprécie pas. Elle aimerait la faire taire, lui dire de nous laisser tranquilles, mais elle ne peut pas placer un mot : ta petite amie a besoin de parler, parler de tout et de rien, pour ne surtout pas prononcer ton prénom. Finalement, tu es le plus fort. Le silence a raison de son acharnement. À la limite, je préférais quand elle débitait ses questions à toute allure.

Elle serre mon bras et murmure :

— C'est trop dur, je ne vais pas tenir.

— Si, bien sûr, réussis-je à articuler.

Mes mâchoires, contractées au maximum, m'élancent.

— Il va falloir que tu m'aides. Parce que seule, je ne vais pas pouvoir. Si tu savais comme il me manque déjà.

Bien sûr que je sais. Mais je ne peux pas lui répondre, parce que je ne peux pas parler de toi à cause de cette boule que j'ai dans la gorge. Lili-Rose souffre comme une damnée. Est-ce prétentieux d'affirmer que moi, je souffre encore un peu plus, parce que j'étais là quand tu as tiré ta révérence ? J'ai à cet instant une pensée terrible : et s'il lui prenait l'envie de me demander ta dernière phrase ? Nathan, quels ont été tes derniers mots ? Je n'en ai aucune idée. Il va falloir que je les invente, et que je les choisisse bien, pour qu'ils consolent tous ceux qui en ont besoin, à commencer par moi. Ta copine est une fille

super. Mais ça, tu le sais déjà. Et ça ne te sert plus à grand-chose, là où tu es. C'est une bien maigre consolation. J'aimerais qu'elle me lâche le bras. Léa aussi, ses yeux noirs mitraillent Lili-Rose. Mais comment le dire à ta blonde sans la froisser... elle qui est déjà toute cabossée. Heureusement, Noah me tire d'affaire. On peut toujours compter sur Noah, n'est-ce pas ? On entend des clameurs au bout du couloir.

— Hé, venez voir ! Noah Bonnier se bat ! Waouh, il en a donné une bonne à Jeremy.

Nous obéissons, nous allons voir, nous jouons des coudes (ce qui n'est pas évident, je te le confirme, avec un bras plâtré), pour remonter le troupeau de moutons agglutinés autour de ces deux béliers.

— Approche, que je te défonce la gueule ! hurle Noah.

Il n'est pas réputé pour sa délicatesse, je ne t'apprends rien.

— C'est ça, réponds par la violence, c'est ton unique arme, le provoque Jeremy. C'est un comportement d'irresponsable, mais l'irresponsabilité, c'est une spécialité pour toi et tes copains.

Ils ont beau le maintenir fermement, les deux garçons qui tiennent Noah ne peuvent pas le retenir, ils avancent d'un mètre sous sa poussée.

— Je vais défoncer ta sale gueule de moralisateur !

— Qu'est-ce qui se passe ? demande Lili-Rose à sa voisine, une fille de sa classe.

— Jérémy appartient à un groupe qui refuse de consommer de l'alcool. Ses membres s'y sont engagés par écrit. Il a pris Noah à partie, il a affirmé haut et fort qu'ils étaient tous complètement soûls le soir de l'accident. Ils n'auraient jamais dû conduire, c'était de la folie !

À cet instant, la fille m'aperçoit et se met à bafouiller :

— Enfin, ça, c'est ce qui se raconte, je n'y étais pas, moi.

— Eh bien, n'écoute pas ce qui se raconte, réponds-je, en la poussant sans ménagement pour m'approcher de Noah.

Je me plante devant lui. Quand il me voit, ses épaules se relâchent.

— Allez, viens, on se tire de là.

— Quel pauvre con ! Comme si on était les seuls à boire dans un party, bordel ! s'énerve encore Noah.

Au bout de quelques pas en silence, la tristesse ayant balayé la colère, il reprend :

— Comme si on ne le payait pas déjà assez cher...

— C'est quoi, ce groupe dont Jérémy est membre ? hasarde Léa.

— Une bande d'extrémistes ! Une bande de coincés qui ne savent pas s'amuser ! Des enculés de vautours qui nous tournent autour depuis l'accident. Mais ces salauds n'auront pas ma carcasse, ils ont eu assez à bouffer avec Nathan.

Je ne partage pas le goût prononcé de Noah pour la vulgarité. Je trouve qu'il y a des moyens plus efficaces de s'exprimer. Mais je suis tout à fait d'accord avec lui. Ces gars-là n'étaient pas dans la voiture avec nous. Ils ne savent pas ce qui s'est passé, ce que nous avons vécu. Alors, qu'ils nous foutent la paix. Parce que moi, justement, la paix, je ne sais plus ce que c'est.

Chapitre 3

Depuis quelque temps, j'ai de nouveaux centres d'intérêt. Désertés, les terrains de football ; je leur préfère désormais les allées des cimetières et les couloirs aseptisés des hôpitaux. Et encore, je bluffe : je ne suis pas retourné sur ta tombe depuis ton enterrement. Je le ferai, c'est sûr. C'est... promis. Mais, avant, il faut que je m'occupe de Zachary. Il a besoin de moi, je ne le décevrai pas.

Tu parles, de la foutaise, tout ça ! Je réalise que je n'avais aucune intention de mettre les pieds dans sa chambre. Enfin si... J'y pensais, et ça me tordait les boyaux. De peur. C'est ma mère qui a eu raison de mes réticences.

— Ce serait bien que tu ailles voir ton ami, me serinait-elle tous les matins.

Ma mère s'inquiète pour moi. Quand je pleurais sans arrêt, les premiers jours, elle voulait que j'aille voir notre médecin de famille. Le docteur Lemasson n'a pas de pilule miracle qui assèche les yeux par magie ! je lui ai répliqué. Maintenant que je ne pleure plus, elle trouve que je refoule trop mes émotions, que je ne parle pas assez... Faudrait savoir ce qu'elle veut ! Il n'y a qu'à toi que j'ai envie de parler, mais je ne peux pas lui dire que je discute avec un mort, sinon ce n'est pas chez le docteur Lemasson qu'elle m'embarquera, mais à l'hôpital psychiatrique.

Au final, j'ai l'impression de l'avoir tout le temps sur le dos, même si c'est pour mon bien, je le sais. Alors, je décide de rendre visite à Zach. Ça sera sans doute moins pénible que de l'entendre me rappeler que je dois y aller. Voir Zachary pour quoi ? Il est dans le coma ! Dans le coma pour vrai, dans la vraie vie, pas dans un de ces films stupides où la fille en larmes répète tellement à son prince endormi à quel point elle l'aime qu'il finit par se réveiller pour l'embrasser à pleine bouche. Cynique encore ? Peut-être. On le serait à moins. Me voilà quand même, les fesses vissées sur un fauteuil trop mou, à le regarder respirer dans son tuyau. Et me voilà pris de cette envie de lui parler, de prendre sa main et de le supplier de revenir parce que, bon Dieu, un ami parti, c'est déjà beaucoup beaucoup beaucoup trop.

Tu n'es pas parti, tu es mort. Tu as raison. Il faut que je m'habitue. (Mort mort mort... « Vous me le copierez 100 fois ! » Tu te rappelles ? Comme ces mots qu'on

orthographiait mal en dictée, et dont cette peau de vache de madame Lemaire nous faisait noircir une page entière ?) Dis-moi un truc, pourquoi j'ai l'impression que, depuis l'accident, tu ne me réponds que pour me rappeler que tu es mort ?

Je repense à cette soirée chez John. Ça avait vraiment bien commencé. Ce fou rire dans la voiture, parce qu'une fois encore j'ai confondu ma droite et ma gauche, et que je nous ai généreusement offert un détour de vingt minutes. Tu te souviens, Zach, derrière, qui sentait le parfum à plein nez : « Monsieur » voulait *cruiser* et il avait pris les grands moyens. Noah qui se payait sa tête. On était bien. Pas « bien » au sens de ivres, non. Bien comme quatre copains qui ont grandi ensemble et qui, ce soir-là encore, allaient se faire quelques souvenirs inoubliables !

Il y avait déjà beaucoup de monde quand nous sommes arrivés chez John. J'ai même eu un peu de mal à garer la voiture de ma mère. Tu t'impatenais parce que Lili-Rose t'attendait sur le perron. Tu sais que t'étais devenu pénible depuis que t'étais amoureux ? C'est idiot, je n'ai pas eu le temps de te le dire avant.

Inspiration, expiration... Inspiration, expiration... J'aime presque le bruit de la machine qui soutient notre ami, le sifflement de l'air qui circule dans les tuyaux. Ça me donne le tempo. Surtout ne pas aller trop vite, ne pas brûler les étapes, manquer un épisode et remonter trop vite dans cette voiture de malheur.

Nous avons bu. Comme tout le monde. Bu beaucoup, bu trop. Ri. Tellement ri. *Cruisé*, mais juste ce qu'il faut (enfin moi, que Léa soit rassurée — je ne dirai rien sur les autres). Avec quelques verres dans le nez, on ose plus, c'est certain. Mais, passé une certaine dose, on ne peut même plus articuler correctement « Veux-tu-coucher-avec-moi-ce-soir ? » Zach a vite compris qu'il n'irait pas au bout de sa tirade, ce soir-là. Mais ce n'était pas grave. On était ensemble, on était bien. Et puis, Lili-Rose s'est énervée. J'ai cru comprendre que le ton avait monté entre vous. Pourquoi ? A-t-elle vu Peggy te tourner autour en fin de soirée ? Je ne vais sûrement pas lui poser la question maintenant.

Finalement, je me lève, je me rapproche du grand lit blanc. J'ai envie de prendre la main de Zach, mais un truc me retient : ça se fait pas entre gars ! Pas encore, en tout cas, l'heure n'est pas assez grave. Je jette un coup d'œil rapide dans le couloir : vide. Ni infirmière, ni famille en vue.

Alors, je me mets à lui parler :

— Prends le temps qu’il faut pour te retaper, remets tous tes circuits en marche, mais après, merde, reviens. Reviens avec nous. J’ai besoin de toi, mon pote. Sacrément besoin de toi, parce que c’est trop dur de vivre depuis la mort de Nathan. Et parce que je ne peux même pas imaginer une seule seconde que toi aussi tu y restes. Je deviendrais fou, c’est sûr.

Beau discours, totalement improvisé. Des mots qui soulagent, « ça va mieux en le disant ! », et qui pourtant dérangent. J’ai été sincère ? Bien sûr, bien sûr que oui ! Pourtant, une petite voix perfide siffle dans ma tête : et si Zach se réveille, il parlera. Lui aussi, il racontera la soirée.

Qu’est-ce que je donnerais pour revenir deux semaines en arrière ! Je prendrais à droite au lieu de tourner à gauche, je garerais la voiture devant un McDonald’s et on se taperait des *milk shake* en lorgnant les serveuses. Tu as horreur du lait, je sais, mais fais un effort, j’essaie juste d’effacer la vérité quelques secondes. Si tu ne me laisses pas m’échapper ainsi, je ne tiendrai pas la distance.

— Salut, Félix, ça va ?

Mon cœur a bondi comme si le diable en personne était entré dans la chambre, mais ce n’est que Clara, la grande sœur de Zachary.

— C’est gentil d’être passé...

Clara a les traits tirés, les yeux cernés et rougis de quelqu’un qui a plus pleuré que dormi, ces derniers temps. Je réalise que je l’ai à peine croisée depuis qu’elle est partie étudier la médecine à Québec.

— Salut, Clara ! Ça va... Et toi, qu’est-ce que tu deviens ?

À part la sœur effondrée d’un jeune dans le coma... Voilà comment je voudrais finir ma phrase, mais, bien entendu, je ne le fais pas. C’est inutile. Pire encore, ça déclencherait peut-être une avalanche de questions. Après tout, je suis un des témoins de l’accident.

— Ça a déjà été mieux, mais on fait aller. Je crois... je suis convaincue même qu’il va se réveiller, qu’il va s’en tirer. Il se fait attendre, comme le petit dernier chouchouté qu’il a toujours été. Mais il va revenir, j’en suis certaine.

Sa voix, beaucoup moins assurée que ses mots, la trahit. Mais je préfère l'ignorer.

— Zach t'aime beaucoup, reprend-elle. Je ne sais pas s'il t'entend pour l'instant, mais il sera touché de savoir que tu es venu. Moi, en tout cas, je le suis.

Franchement, je ne comprends pas : pourquoi tant de gentillesse ? Pourquoi est-ce qu'elle ne hurle pas pour savoir comment on a pu être assez fous pour prendre la voiture dans cet état ? Si j'avais été à sa place, si c'était mon frère allongé sur ce lit, je serais bien moins cool. Mais voilà, Clara reste Clara, même dans une situation aussi tragique. La grande sœur que je rêvais d'avoir enfant.

Non, Nathan, je ne suis pas amoureux d'elle. J'aime Léa, je te rappelle. (Enfin, je l'aimais avant l'accident, quand j'avais encore cette capacité.) C'est juste que ça doit être formidable d'avoir une aînée comme elle. Et ne me dis pas que tu ne l'aurais pas échangée illico contre Luc si tu avais pu !

Je ne sais pas quoi lui répondre. Je reste là, comme un imbécile, entre elle et ce grand lit blanc. C'est elle qui conclut :

— Rentre si tu veux, je dirai à mes parents que tu es passé.

Du bout des lèvres, je lâche un :

— Merci...

Tandis que je pense : *Pardon...*

Chapitre 4

Chaque matin, je me surprends à mesurer le laps de temps avant que ta mort ne m'éclate en plein cerveau. Hier, j'ai eu le temps de remarquer que mon chat s'était installé sur mon lit et que je n'avais pas éteint mon ordinateur avant d'aller dormir. Ce matin, la pluie contre la vitre de ma chambre m'a tiré d'un sommeil agité. Je l'ai écoutée, une bonne minute peut-être, sans bouger, sans penser à autre chose. Puis mon bras a glissé sur mon torse, j'ai senti les aspérités du plâtre sur ma peau, et tu es mort une fois de plus.

Je me lève pourtant, je m'habille, je me prépare, je mange et, surtout, je me motive pour cette nouvelle journée d'étudiant banal. Faire comme si... Pas comme si rien ne s'était passé, bien sûr que non. Mais comme si je pouvais vivre avec. Vivre sans, pour être exact. Seulement, Noah m'attend assis sur le muret, près de l'entrée de l'école. Il tape nerveusement du pied. Dès qu'il m'aperçoit, il bondit et fonce dans ma direction.

— Faut que je te parle !

Je jette un coup d'œil à ma montre (et, comme je dois la porter au poignet droit pour cause de plâtre, ce n'est pas un geste naturel !) : on a encore dix minutes devant nous avant le début du premier cours. Il s'écarte, je le suis, il tient visiblement à ce que nous soyons tranquilles.

— Qu'est-ce qui se passe ? demandé-je, sans savoir ce qui m'attend comme réponse, et sans m'en préoccuper vraiment : à part la mort de Zach, rien ne peut être pire que ce que nous avons déjà vécu, tous les deux, le soir de l'accident.

— Tu connais Zoé Taillefer ?

Oui, je connais Zoé. Il ne m'a quand même pas joué le truc du super secret avec une tête pareille pour me parler d'une fille?!?

— Elle est venue me voir, hier, à la sortie de l'entraînement de football. Elle avait son cours de danse dans la salle à côté, mais elle avait dû attendre un peu, car toutes ses copines étaient déjà parties.

— T'es pas en train de me parler de ton dernier plan de *cruise* ? Parce que je m'en moque comme...

— Elle voulait savoir pour l'accident. Savoir comment ça s'est passé. Qui a poussé Nathan à prendre le volant, parce qu'on raconte qu'il était vraiment allumé, ce soir-là, et pas du tout en état de conduire.

— Si « on » l'a vu dans un état pareil, fallait s'occuper de lui.

J'ai répondu d'un ton agressif et je sais bien que je me trompe de cible : Noah est dans mon camp.

— Elle m'a demandé qui conduisait. Elle prétend qu'il y a une rumeur qui circule à ce sujet : quand Lili-Rose a quitté la soirée, Nathan venait de lui promettre de ne pas conduire pour rentrer et même de ne pas monter dans une voiture avec un conducteur ivre.

— Eh bien, apparemment, il n'a pas tenu sa promesse...

Noah ignore ma remarque. Il continue sur sa lancée :

— Ils croient tous que Nathan était trop raisonnable pour ça.

— Et moi, je ne crois pas que Lili-Rose raconte quoi que ce soit sur l'accident pour nous accuser. Cette fille était dingue de lui, tu le sais. La mort de Nathan l'a anéantie, mais elle cherchera pas à nous accuser de quoi que ce soit juste pour laver la mémoire de Nath, j'en suis certain.

Noah a paru étonné :

— Qui te parle de Lili-Rose ? Moi aussi, je crois qu'elle n'y est pour rien. C'est la mère de Nathan qui est derrière tout ça. T'as bien vu comment ça s'est passé à l'enterrement. C'est elle qui nous cherche des emmerdes. Parce que nous, nous sommes là, et plus son fils.

Oui, j'ai bien vu... J'ai essayé de refouler le souvenir de ta mère effondrée à la cérémonie, mais ses questions restées sans réponse m'assaillent encore parfois par surprise, comme si mon inconscient ou un rien de morale — pourtant bien enseveli — me

renvoyait à mes responsabilités. (Rendre visite à ta mère : à ajouter à la liste de tout ce que je dois faire et que je ne ferai pas. Ou seulement si j'y suis forcé.)

— Noah, t'inquiète pas pour tout ça. Ce sont des charognards, qui cherchent des os à se mettre sous la dent, comme si cette histoire ne leur suffisait pas. Laisse-les délirer, ignore-les, ils finiront par se lasser et nous foutre la paix.

— Et la mère de Nathan ?

— La mère de Nathan est comme nous, elle gère comme elle peut. Si croire que nous sommes responsables de l'accident soulage sa peine, je n'irai pas la contredire.

— Tu te rends pas compte ! Si elle parle à la police ? insiste Noah. Si nous sommes convoqués ?

— Eh bien, on verra alors ! Mais elle ne le fera pas, j'en suis absolument certain.



Noah a eu du pif : deux jours plus tard, la police nous convoque. Dommage qu'il ait pas eu autant de clairvoyance le soir de l'accident. On aurait dessoûlé sur un des sofas du salon de John avant de reprendre la route le lendemain, les idées aussi fraîches que le petit matin, et tu serais là pour le féliciter avec moi.

Tu te souviens comment, enfants, on avait été impressionnés par Pierre, ton cousin, qui avait été interrogé pour une histoire de vols de vélos ? Il se vantait d'avoir gardé son sang-froid quand les policiers lui avaient affirmé qu'ils avaient la preuve de son vol et que les cellules de prison étaient froides, la nuit. Il prétendait que jamais ils ne seraient arrivés à le faire avouer. C'est sûr ! Ce vantard n'avait rien fait du tout, je l'ai su plus tard. Mais je m'éloigne du sujet : quand les flics viennent te chercher pour t'interroger, tu n'en mènes pas large. Même si ton plus récent délit, c'est d'avoir vidé la boîte de céréales sans en laisser une miette à ta petite sœur.

Noah et moi, on n'en mène pas large.

Pourquoi veulent-ils encore nous interroger ? On a déjà raconté tout ce dont on se souvenait le lendemain de l'accident. Ou tout ce dont on voulait se souvenir, si je veux être honnête... Il faut recommencer, donner des détails : combien de verres bus avant ? Qui était le plus alcoolisé ? Étions-nous conscients de notre état ? Qui l'était le plus ? Qui l'était le moins ? Je ne comprends pas : la police sait déjà tout ça. Je n'ai aucune idée du nombre exact de verres que j'ai descendus, ce soir-là, mais je me souviens parfaitement qu'un infirmier m'a fait une prise de sang pour établir mon taux d'alcoolémie précis. Il paraît que même toi, tu as eu droit au test... Tu avais déjà rendu ton dernier souffle, dommage pour leur alcootest ! (Je fais de l'humour noir, je sais... Ça me protège, je crois. En tout cas, je me le permets avec toi, c'est tout, pas avec les autres.)

Je ne joue pas au fier devant les policiers — un homme et une femme. Je me demande si l'un est amoureux de l'autre, ou vice versa. Tu sais, comme dans les séries dont ma mère raffole. Ça m'occupe l'esprit. Je ne m'interroge pas longtemps, car les questions, ce sont plutôt eux qui les posent. Je répète à ces inspecteurs ce que j'ai déjà expliqué à leurs collègues. Je fais attention à choisir les mêmes mots. Je parle d'une voix monocorde. Je cherche à contrôler mes émotions. Oh, je n'y parviens pas vraiment. Malgré tous mes efforts, ma jambe tremble sous la table. Je ne crois pas qu'ils s'en rendent compte. Je l'espère, en tout cas. Une fois encore, j'affirme que tu as pris le volant parce que je ne me sentais pas en état de conduire. Oui, j'étais conscient que tu avais aussi trop bu, mais tu prétendais que... Et j'avais tellement mal au cœur, je me sentais prêt à vomir mes... OK ! J'arrête ! Tu connais cette histoire, je sais que tu ne l'aimes pas. Dans la pièce voisine, Noah tient, semble-t-il, le même discours à leurs confrères, puisque nous méritons de sortir deux heures plus tard.

Je n'ai qu'une envie, partir, mais une fois dans le couloir, monsieur veut savoir ce qui nous a valu ce nouvel interrogatoire. Eh bien, figure-toi qu'il avait raison : les inspecteurs ont eu la visite de ta mère. Elle leur a dit que jamais tu n'aurais pris le volant, surtout dans la voiture d'un autre, sachant que tu étais ivre. Tu aurais appelé tes parents pour qu'ils viennent nous chercher... Noah leur raconte alors que tu y as pensé, mais que, certain de te faire engueuler, tu as renoncé. Quand ils entendent ça, les policiers qui nous ont questionnés sont loin des appareils qui ont enregistré nos deux interrogatoires. Libre à eux de l'oublier. Je me demande s'ils vont le répéter à tes parents. Ont-ils envie de leur porter ce coup supplémentaire ?

Chapitre 5

Dégage ! Déguerpis, et vite fait ! Je ne veux pas de toi comme ça !

Quand la sueur froide dans mon dos me réveille, tu as levé le camp. Comprends-moi, ce n'est pas que je veux vivre sans toi. D'ailleurs, je n'y arrive pas : je passe mes journées à te parler dans ma tête, tout le temps. Pas la moindre pause, même pour une pub : nous n'avons jamais été aussi proches ! Mais cette visite nocturne, ce rêve où tu t'es incrusté, n'avait rien d'un moment entre amis, même post-mortem. Que ce soit clair : ce n'est pas que je ne veux pas de toi dans mes songes, non... Juste pas comme ça.

En m'endormant, je convoque les souvenirs, ta tête ébahie le jour où je t'ai dit que j'avais embrassé Lilou, ta mine réjouie en apprenant que nos parents nous laissaient partir camper trois jours, ton fou rire devant le bassin extérieur du jardin de ta tante d'où s'échappait une mousse abondante... Tu affirmais que les poissons rouges avaient envie d'un bon bain moussant. Nous n'avions que dix ans, et déjà une si belle amitié.

Cette nuit, comme toutes les nuits, c'est une autre histoire que tu m'as racontée. Tu étais là, au bout de mon lit, le visage en sang, le sourire édenté et l'œil hagard. Tu voulais me dire quelque chose, tu insistais, je voyais bien que tu te concentrais. Mais, malgré tes efforts, aucun son ne sortait de ta bouche. Ne s'en écoulait qu'un filet de sang épais. Chaud, j' imagine. Tu étais obligé de déglutir, excuse la précision, tu en ravalais une partie : il le fallait pour réussir à prononcer ces quelques mots que je n'entendais toujours pas. Tu t'énervais, de plus en plus, et je te regardais, impuissant, tétanisé. J'aurais pu me lever, venir à ton aide, te tendre une serviette pour t'essuyer. Ça n'aurait servi à rien, car le sang coulait aussi du sommet de ton crâne, et de tes entrailles, malgré ton bras que tu tenais serré contre tes côtes. Le Nathan devant moi était mort. Je le redoutais, je voulais qu'il me laisse tranquille, il fallait qu'il arrête d'essayer de me parler. De toute façon, je savais ce qu'il voulait me dire...

J'allume la lumière, je me lève, je vais aux toilettes, pour me rendre compte que c'est inutile. Le grand garçon que je suis s'est pissé dessus. Si elle l'apprend, ma mère va me ressortir son couplet sur les étapes du deuil, le choc de l'accident, les émotions que je refoule, le psy qu'il faut que j'aie voir, ces « cas rares mais qui existent sans doute »

d'énurésie à mon âge. Maman, je n'ai pas pissé au lit parce que j'ai entamé la première phase de deuil ou parce que j'ai besoin d'un psy. J'ai juste eu peur. Peur, peur, peur.

Je balance mon caleçon et mes draps dans la corbeille à linge sale, puis je prends une douche. Chaude d'abord, et mes muscles se détendent. Puis froide, très froide. Jusqu'à ce que l'eau me transperce. Je laisse ma tête longtemps sous le jet : je dois avoir les idées claires. Une fois sorti, j'attrape une serviette, je m'enroule dans son tissu réconfortant, et je cherche mon téléphone portable.

Menu. Messages. Envoyer un nouveau SMS. Destinataire : Noah.

Je ne vais pas tenir, je ne peux pas.

Vous avez un nouveau message.

J'ai à peine eu le temps d'enfiler un t-shirt : apparemment, Noah a lui aussi du mal à trouver le sommeil. Est-ce que ton fantôme est allé hanter sa chambre quand il a quitté la mienne ?

Il faut tenir. On ne peut rien changer, c'est trop tard.

Chapitre 6

Il faut tenir...

Je tiens.

Le temps passe, lentement, sûrement. Ton absence se rappelle à nous, cruellement, dans chaque petit geste du quotidien. Mais nous apprenons à vivre avec elle, à l'amadouer. Léa est super. En tout cas, c'est ce que m'a dit ma mère. Moi, je n'ai pas d'avis sur la question, je m'en moque. Comme de tout. Elles ne se sont vues qu'une fois, samedi dernier. Pour changer, j'avais accepté d'aller au cinéma et, quand Léa est venue me chercher avec sa mère en voiture, je finissais de prendre ma douche. Elles ont dû bien discuter, toutes les trois, partager leurs inquiétudes sur mon moral, sur mon silence, pour que ma mère me casse maintenant les oreilles avec Léa.

Pas besoin d'en rajouter ! Je sais que ma blonde fait tout ce qu'elle peut pour m'aider, même si ça revient la plupart du temps à me laisser tranquille. Oui, Léa et moi avons refait l'amour. Ça n'a pas été facile, même si tu t'étais éclipsé de ma tête pendant l'acte. Je t'épargne les détails. Oh, rien de bien excitant. Une relation mécanique, « sur-jouée », pour me prouver que j'étais encore un homme, que je n'avais pas tout perdu dans cette histoire. (Si, j'ai tout perdu dans cette histoire.) Je n'ai même pas cherché à faire semblant, et Léa n'a rien demandé. Je crois qu'elle veut juste garder une place dans ma vie, y répandre sa douceur, dans l'espoir qu'un jour, ça suffira à me réchauffer. Je ne peux pas lui en vouloir. Mais qu'on ne me demande pas de lui en être reconnaissant. Je suis incapable du moindre sentiment.



Les couloirs à l'école parlent encore de notre accident. Ils n'ont plus de visages précis, ce sont des « on-dit », des fins de mots attrapées au vol, des silences traversés quand je remonte les couloirs. Madame Forestier veille toujours discrètement sur moi. Le bras déplâtré, j'ai repris l'entraînement de football. Trop tôt, sans doute. Si je tombe, ça fera

mal. Mais je ne crains pas cette douleur, elle me distraira d'une autre, plus sourde et plus intense. Les cours de physique-chimie du jeudi sont toujours aussi ennuyants. Zach ne s'est pas encore réveillé, je ne suis pas encore allé sur ta tombe.

C'est bizarre, cet enchaînement des deux informations, comme si elles étaient liées. Je ne sais pas à quel miracle je m'attends : je m'imagine sur ta tombe, posant ma main sur l'herbe fraîche, et mon téléphone portable — mis en mode silencieux, rien ne devant déranger ce grand moment de recueillement solennel — se met à vibrer : on m'informe que Zach vient d'ouvrir les yeux, qu'il nous réclame. J'ai très envie que notre ami sorte de son sommeil forcé, qu'il arrête de nous jouer la belle au bois dormant, parce que là, tu vois, nous ne sommes pas dans un film de Disney : rien ne garantit que tout finira bien ! Alors, s'il suffit pour qu'il se réveille que je vienne sur ta tombe, pourquoi je ne le fais pas ? Parce que moi-même, je ne crois pas à mon petit scénario fantastique. Mais je n'ai pas envie d'avoir la démonstration de son inefficacité.

Les couloirs de l'école s'enthousiasment. Un hommage, une plaque commémorative, une cérémonie, des discours : je ne sais pas qui a lancé l'idée, mais je ne le félicite pas. Il faut, semble-t-il, que l'école fasse quelque chose pour toi. Tous les étudiants doivent avoir un moment de recueillement, un souvenir commun, une prière communautaire. Pouvoir faire des photos et les mettre sur sa page Facebook : j'y étais, je suis de cette promotion. Ils m'emmerdent. Qui a bien pu avoir cette idée pourrie ? Zach n'est pas encore réveillé, ça ne les dérange pas ?

Moi, je n'ai aucun délire de ce genre : ni chant vibrant, ni musique flippante qui me prendrait aux tripes. Elles sont déjà prises, mes tripes, nouées depuis un certain samedi soir, et j'ai renoncé à les démêler. Je recherche juste un peu de paix. Au lieu de ça, on m'invective :

— Un hommage ? ! Quand même, il avait bu ! Il avait même beaucoup trop bu, et il a pris le volant, c'est complètement inconscient !

Oui, c'est Jérémy, le crétin de ce groupe de coincés qui vient me chatouiller les nerfs. Il ne risque pas de devenir mon meilleur ami, je te rassure. La place n'est pas sur le point d'être occupée !

— Je n'ai rien demandé, lui dis-je le plus calmement possible. Je n'ai rien demandé du tout. Et Nathan non plus. Nathan voudrait qu'on le laisse reposer en paix, là où il est.

Je crois qu'il voudrait juste que son ami Zach se réveille, et que la vie continue. Si possible.

Je sais... je sens... que tu ne m'en veux pas de parler en ton nom. J'ai constaté que c'est un artifice de langage assez efficace en général, ça donne à mes propos une « dimension outre-tombe » qui impose le respect. Jérémy s'en va. Je sais qu'on parle encore de cet hommage, qu'il y a les pour, les contre, mais personne ne vient en discuter avec moi.



« Bonjour, vous êtes bien sur le répondeur de Nathan. Laissez un message après le bip; s'il est intéressant, je vous rappellerai! » J'appelle ton numéro. C'est idiot, je sais. Je ne me sens pas du tout prêt à aller sur ta tombe, mais je mourais d'envie d'entendre ta voix. Pour vrai, pas juste dans ma tête. (Mourir d'envie... Il faut que je fasse attention au choix de mes expressions, je sais...) Quand je cherche un numéro dans mon téléphone portable, que je fais défiler le répertoire, il y a ton prénom, Nathan. Manque de chance, c'est juste après « maison », le numéro que je compose le plus souvent pour joindre ma mère. T'appeler, c'est déjà voir apparaître sur l'écran de mon iPhone cette photo de toi que j'ai enregistrée et annexée à ton contact un soir où... où... où on avait fait la fête, il faut le reconnaître. J'adore ce cliché: tu as un bras autour de l'épaule de Noah. Enfin, on devine que c'est Noah. Une main sur la tête de Zach. Enfin, on imagine que c'est le crâne de Zach sur lequel tu appuies, on n'aperçoit qu'une touffe de cheveux. Et tu me regardes. Tu souris, comme tu souriais quand tu avais dix ans.

« ... s'il est intéressant, je vous rappellerai! » Ce message énervait tellement ta mère... que tu ne rappela jamais, bien sûr. T'entendre est si doux et si douloureux à la fois. Si désaltérant et infiniment trop court pour étancher ma soif. Ton absence m'assèche; t'entendre, c'est arroser cet arbre qui dépérit. Mais ce goutte-à-goutte ne suffit pas, il faudrait un torrent, une vague déferlante. (Je donne vraiment dans les métaphores idiotes... Même madame Forestier n'en voudrait pas dans mes travaux!) J'appelle, j'appelle, jusqu'à ce que ta sœur décroche:

— Merde, Félix, à quoi tu joues avec cet téléphone ! ? ! Écoute, arrête... Ça ne sert à rien, tu sais. On croit que ça fait du bien, mais ça ne sert à rien.

Elle est géniale, Romy. Tu sais ça, n'est-ce pas ? Je pense qu'elle a dû composer ce numéro avant moi. Lili-Rose a été plus radicale. Elle l'a effacé de son répertoire. Enfin, elle a demandé à son amie Raphaële de le faire, puis l'a engueulée pour l'avoir fait.

— Tu sais, moi non plus, je ne suis plus très rationnelle quand il s'agit de Nathan, me confie-t-elle, quand je lui avoue mon acharnement téléphonique. Raphaële n'a pas vraiment compris pourquoi je lui tombais dessus comme ça. Et pourtant, je devrais la remercier. Je n'aurais pas pu effacer son nom moi-même et il le fallait.

Nous sommes dans le parc de l'école, près du grand érable, là où tu aimais traîner. Elle se tait un instant avant de lâcher entre ses dents serrées :

— Surtout, ne va pas croire que je l'oublie. Oh que non !

Elle souffre toujours autant, c'est visible. Mais elle ne pleure pas, et je me dis : *Voilà, ça y est, la vie a commencé « à continuer ».* *Ceux qui nous le rabâchent tout le temps vont être contents. Nous, les proches de Nathan, nous ne pleurons plus, nous pleurons beaucoup moins, en tout cas.* Je serre Lili-Rose dans mes bras, je suis surpris de la chaleur qu'elle dégage. Elle n'est pas « chaude » comme le sont les filles dont raffole Noah, bien sûr que non. Lili-Rose diffuse une douce chaleur. Je parle comme une fille, c'est ça que tu me dis ? Alors, il faut que je m'explique. Depuis que tu es mort (mort mort mort, excuse-moi, il faut encore que je le répète pour que ça rentre, que ça ait du sens), c'est comme si moi aussi, j'étais éteint. Que la vie était partie, et pas seulement chez moi, chez Noah aussi, chez Zach bien entendu, dans ta famille, pour Lili-Rose. Nous ne vivons pas, nous ne survivons pas non plus. Nous sommes là, mais plus entièrement. Alors, oui, cette source de chaleur chez Lili-Rose me prend de court. Elle me désarçonne. Je perds l'équilibre, et je le retrouve en la serrant un peu plus fort.



Est-ce que j'ai fait quelque chose de mal ? Je ne crois pas, mais ce n'est pas l'avis de

Léa.

— Je peux en supporter beaucoup, Félix, vraiment beaucoup..., commence-t-elle, quand nous nous retrouvons à la sortie des cours.

Ça ne sera jamais autant que ce que moi, je supporte...

— Mais là, avec Lili-Rose, tu exagères ! Vous ne pouvez pas vous afficher comme ça ! C'est morbide ! Se consoler dans les bras du meilleur ami de son chum, cette fille n'a pas de morale !

De quoi elle parle ? Elle délire complètement...

— Et toi qui entres complètement dans son jeu. C'est trop, trop pour moi. J'ai besoin de me préserver, tu comprends ? Il faut que je pense à moi aussi, que je me protège, mes amies n'arrêtent pas de me le répéter. Elles étaient toutes choquées de vous trouver dans les bras l'un de l'autre.

Ça alors, je fais l'unanimité...

— Je ne peux pas rester avec toi, Félix. Enfin, pour le moment. Je serai toujours là pour toi, mais plus comme avant. Viens me voir quand tu seras prêt, quand tu auras décidé de continuer à vivre...

Vivre... Tout de suite les grands mots... Mais alors ?

— Tu me laisses ? C'est ça ?

— Ce n'est pas aussi simple, tente-t-elle de m'expliquer.

Mais moi, j'ai justement besoin que ce soit simple. Alors, calmement, je rétorque :

— Si, c'est simple. Salut.

Mal à l'aise, elle danse d'un pied à l'autre. Elle veut m'embrasser. Une dernière fois, sans doute. Notre histoire mérite bien un joli point final. Mais je tourne la tête. Elle part en haussant les épaules, je crois voir qu'elle essuie une larme, mais elle est de dos, je n'en suis pas certain. Bof, peu importe, de toute façon ! Tu vois, si j'ai aimé cette fille à la folie, si je l'ai désirée tant que tu étais en vie, depuis que tu es mort je m'en fiche. Comme de

tout.

Nous tenons, comme le veut Noah. Mais je ne sais pas comment.

Chapitre 7

En reconnaissant la voiture stationnée devant chez moi, je me fige. Un instant, je m'imagine me retournant et détalant. Courir, courir et courir encore. Mais ça n'effacerait pas la peine, ça ne te rendrait pas la vie, ça ne ferait pas disparaître cette voiture bleue, avec une grande rayure sur la porte arrière gauche. Je ne peux pas voir la balafre d'où je suis. Mais je sais qu'elle y est : j'étais avec toi quand tu as esquiné la voiture de ta mère.

Ta mère qui m'attend chez moi.

Pourquoi je douterais que c'est à moi qu'elle rend visite ?

Parce que nos mères n'ont jamais été de grandes amies. Même si, à force de se croiser dans les fêtes d'anniversaire, de nous encourager dans les compétitions de football et de patienter ensemble, tête baissée, devant le bureau du directeur de l'école en spéculant sur nos dernières bêtises, elles ont appris à se connaître et ont un profond respect l'une pour l'autre.

Sans doute aussi parce que j'ai une conversation restée en suspens avec ta mère. Elle veut savoir ce qui s'est passé. Elle met en doute la version qu'on a donnée de l'accident, Noah et moi. Je n'y échapperai pas : je vais devoir lui dire que son fils n'a pas voulu appeler ses parents le soir de l'accident, parce qu'il avait peur qu'ils « lui fassent la peau ». C'est bien ce que tu as dit...

J'entre, je claque la porte un peu plus fort que d'habitude et je lance un tonitruant :

— M'man, je suis rentré.

Ce qui n'est pas une surprise, vu — ou plutôt entendu — le bruit avec lequel je me suis déjà annoncé. Geste réflexe, j'enfonce la tête dans les épaules et je monte sur le ring. Ta mère peut me mettre K.-O., je suis prêt à recevoir les coups sans riposter, tu t'en doutes.

— Bonjour, Félix. Je suis contente de te voir.

Étrange uppercut, je m'attendais à un affrontement plus direct.

— Bonjour... Moi aussi, ça me fait plaisir.

C'est le même gars qui était disposé, deux minutes plus tôt, à dire « toute la vérité, rien que la vérité » ? Je commence plutôt mal.

— Tu étais son meilleur ami...

Attaque inattendue... mais efficace ! Je jette un regard suppliant à ma mère, assise dans le fauteuil en face de la tienne. Il faut qu'elle m'aide, parce que je ne vais pas pouvoir faire face tout seul. Pas à tant d'émotion, de chagrin retenu et de vérité. Mais elle ne soutient pas mon regard. Elle se met à triturer nerveusement la cuillère à café qu'elle tient entre les mains. *Maman, qu'est-ce que t'attends ? T'arrêtes pas de me dire que tu t'inquiètes pour moi, que tu veux m'aider. C'est le moment !* Dernière trahison, elle me jette dans la fosse aux lions :

— Viens t'asseoir à côté d'Annick.

Je m'assois. Ou, plus exactement, je plie les jambes, pose mes fesses sur le coussin, mon bras sur l'accoudoir et me prépare à déguerpir si ça dégénère. La vérité, rien que la vérité... Noah peut dire ce qu'il veut, je la dois à ta mère. Je vais la lui donner. Je prends une grande inspiration.

— Je suis venue te présenter mes excuses.

Comment ?

— Je n'aurais jamais dû te parler comme ça au cimetière. Je n'aurais jamais dû raconter ces inepties aux policiers.

Je m'enfonce dans le dossier du sofa, le souffle court. Qu'est-ce qui se passe ? À quoi elle joue ? C'est une stratégie (assez perverse !) pour me faire avouer ? Non, ta mère ne joue pas. On ne s'amuse pas quand on a les traits aussi tirés, les yeux délavés par les larmes, les joues creusées à la fois par les sillons qu'elles y ont laissés et l'appétit perdu. Je la regarde, je l'examine même, car cet examen détaillé m'offre une diversion inespérée. La voir pour ne pas l'entendre.

— Mon psy m'a expliqué que c'était une étape du deuil indispensable, insiste-t-elle. J'ai déversé ma colère sur toi.

Mais son image même m'est insupportable. Alors, je cherche dans ma mémoire, dans nos souvenirs, ses tartes aux pommes, ses coups de gueule quand nous avons encore sauté sur ton lit, son sourire attendri quand nous l'avions croisée au centre commercial, Lili-Rose à ton bras. Vite, un bon moment, une belle image, s'y accrocher, pour que l'air pénètre à nouveau dans mes poumons.

C'est elle qui est venue nous avertir que Vic, ta chienne, avait été retrouvée après ses trois jours de fugue. Tu te rappelles ? Nous avons passé la journée à arpenter les rues du quartier... du quartier voisin... du quartier suivant, à sonner chez les gens au hasard : ils avaient sûrement repéré ta chienne basset s'ils l'avaient croisée. *Elle est si spéciale*, répétais-tu. Spéciale comment, tu n'as jamais réussi à le préciser, mais ces inconnus t'écoutaient, attendris par le spectacle d'un si grand garçon — nous avons quatorze ans — qui redevenait un enfant angoissé par la disparition de son animal de compagnie. J'avais mal aux pieds, faim, soif, mais j'étais ton meilleur ami. Noah et Zach avaient renoncé et filé chez eux en promettant de revenir le lendemain. Mais moi, j'allais rester. Le meilleur ami qu'on puisse rêver d'avoir. Même si je devais y passer la nuit.

Avec quel soulagement pourtant j'ai vu ta mère arriver au coin de la rue dans cette fameuse voiture bleue ! Je n'imaginais même pas que ta chienne avait été retrouvée, juste les mots de ta mère : *Allez, Nathan, viens, vous recommencerez demain*. Mais non, mieux que ça encore, ta mère a klaxonné joyeusement (tant pis pour les voisins) : Vic avait été retrouvée à dix kilomètres de là. Vic. Elle est morte un an à peine avant toi. En âge de chien, elle aura vécu plus longtemps que toi.

Ta mère ne klaxonnera pas en repartant, ce soir. L'heure n'est plus aux bonnes nouvelles. Elle s'excuse encore, me demande de venir la voir *quand tu pourras*, me touche, comme si ce geste la rapprochait du fils mort. Elle se lève.

— Je suis retournée voir la police. Je leur ai dit ce qu'ils savaient déjà : vous n'y êtes pour rien. Ça n'a rien changé pour eux, mais moi, j'en avais besoin. Nathan n'aurait jamais accepté que je traite ses amis comme je l'ai fait. Je suis désolée. J'ai toujours eu beaucoup d'affection pour toi, et ça ne changera jamais.

Je chasse les souvenirs qui planent encore dans le salon, dans le hall d'entrée, je me force à être là, vraiment, pour lui dire au revoir.

— Nathan était mon meilleur ami, il le sera toujours.

Elle me sourit. Et la vie m'apprend alors que les sourires peuvent être bien plus tristes que les larmes.

Chapitre 8

Noah et moi n'avons plus la police sur le dos. Je devrais me sentir soulagé, non ?

(Avait-on d'ailleurs vraiment la police sur le dos ?) Je me pose la question, juste comme ça. Ça m'occupe l'esprit quelques instants, ça m'empêche de penser à l'accident, à ta mort, au coma qui retient Zach prisonnier, à ta mère, à ses excuses, à sa main serrant mon bras. Si je parviens à me concentrer sur autre chose, n'importe quoi, ça fera peut-être un peu moins mal ? Mais ça ne marche pas. Rien ne fonctionne. Tu es mort et ta mère ne m'en veut même pas. Le reste, on s'en fiche.

Noah se réjouit de la nouvelle. Avancer, voilà sa nouvelle devise. Nous ne sommes peut-être pas maudits à jamais, nous sommes jeunes, nous avons la vie devant nous.

Et mon poing dans sa figure ?

Noah est mon copain. Était notre ami. J'ai du mal à m'en persuader en l'écoutant parler, pendant la pause. Il ne pense qu'à lui. Je viens de lui raconter que ta mère et la police nous ont disculpés, il n'y a que ça qui compte.

— Félix, il faut que t'arrêtes ton cinéma !

Mon cinéma ???...

— Nathan ne reviendra pas. Tu peux rester dans ton coin à déprimer aussi longtemps que tu veux, on ne retournera pas en arrière. Il faut avancer.

— Zach est dans le coma, Nathan est mort, sa mère vient me présenter des excuses, et toi, tu me parles d'avancer. Y a rien qui te dérange ?

— Non. Parce que moi, tu vois, j'ai pas l'intention de gâcher ma vie pour un virage manqué un samedi soir.

Mon poing dans sa figure !

Le coup est parti. Incontrôlé et... jouissif ! Normalement, ce n'est pas moi le violent de la *gang*, je ne supporte pas. En général, Noah tient ce rôle à merveille. Par contre, il est

beaucoup moins convaincant dans celui de la victime, hésitant visiblement entre la colère et le chagrin, dépassé en tout cas par ma réaction.

— Qu'est-ce qui t'a pris ? Mais t'es complètement... T'es fou ! Qu'est-ce qui t'a pris, bordel de merde ! Moi aussi, je vais défoncer ta sale...

Là, il faut répondre, vite. Mais quoi ? *Désolé* ? Non, je ne le suis pas. *Vas-y, je t'attends !* ? Non, c'est pas ça non plus. Je fixe Noah, avec cette stupide pensée en tête : il ne saigne pas. Il aurait pu saigner et il ne saigne pas. Ça ne me soulage pas, c'est un simple constat. Je suis en train de devenir complètement dingue. Malgré sa menace, Noah ne me frappe pas. Je finis par me convaincre que je dois m'excuser, mais je n'en ai pas le temps. Fanny, la surveillante, débarque. D'habitude, elle est plutôt cool. Du genre qui te demande juste d'éteindre ta cigarette quand elle te surprend (solidarité entre fumeurs, sans doute). Mais là, l'incident est trop grave. Et a eu trop de spectateurs, je m'en rends soudain compte. Une trentaine d'élèves au moins a formé un cercle irrégulier autour de nous. Ils se tiennent à bonne distance quand même, histoire de nous laisser un peu de place si nous voulons reprendre la lutte et d'éviter les coups perdus.

— Félix, tu files chez le directeur. Noah, tu as besoin de passer à l'infirmerie ?

Le ton de la surveillante, sec envers moi, est plutôt gentil avec Noah, mais il la fusille du regard. Sûrement parce que le simple fait d'avoir été témoin de ce coup de poing la range du mauvais côté. Noah n'est pas un faible, il faut que le message passe. Je réalise que ça serait plus simple pour lui s'il m'avait rendu mon coup. L'ordre des choses aurait été respecté. Seulement, il ne l'a pas fait. Il en aurait eu le temps, mais il ne l'a pas fait. Noah ne veut pas gâcher sa vie pour un virage mal négocié un samedi soir ; il doit quand même reconnaître que nos vies ont pris un tournant incontrôlable. (Image minable, je plaide coupable, cette fois encore.)

— Tu ne perds rien pour attendre ! hurle-t-il tandis que je ne suis encore qu'à un mètre de lui.

Très bien, tout le monde l'a entendu, la rumeur va se répandre à la vitesse grand V dans l'école, et chacun va guetter « le-retour-de-la-vengeance-du-poing-en-pleine-face-du-passager-de-l'accident-mortel ». Rassuré pour l'ego de notre copain, je peux me préoccuper de mon sort et affronter le directeur de l'école.

Aller jusqu'au bureau du patron des lieux, donc. Frapper à la porte. Entrer en courbant les épaules et laisser passer l'orage. Le juge fera peut-être un peu de jeux de manche, la sentence est connue, de toute façon : trois jours de suspension. Voilà le tarif pour toute violence physique, avec expulsion définitive en cas de récidive. Aucune exception. En tout cas, c'est le refrain de la chanson que ce cher monsieur Papineau entonne à chaque rentrée scolaire. Sans doute espère-t-il ainsi canaliser les futures montées de testostérone. Ah, pauvre monsieur Papineau ! Il ne connaît pas l'année la plus calme de sa carrière. Si ta mort ne m'avait pas rendu si indifférent à tout, je pourrais presque le plaindre. Je t'assure. Non, je n'aime toujours pas ce type. C'est sa fonction qui veut ça : c'est le directeur, le mal-aimé. Mais là, il faut voir son air gêné pendant qu'il me fait la leçon ! (Voir pour ne pas entendre, décidément c'est ma nouvelle stratégie.) Je ne retiens que sa grimace gênée, les tressautements qui accompagnent ses petits rires nerveux. Il a dit quelque chose de drôle ? Ah non, c'est nerveux, c'est tout. Je comprends, à la manière dont il appuie son dos contre le dossier de son fauteuil, qu'on arrive à la fin de l'acte d'accusation. La défense va pouvoir prendre la parole... si elle y est autorisée : l'élève incriminé est normalement invité à garder le silence. C'est du moins ce que Noah nous a raconté. Ni Zach, ni toi, ni moi n'avons vécu la scène. Allez, je rebranche le son. Je tiens quand même à entendre le verdict.

— Voilà pourquoi je passe l'éponge, cette fois-ci. Tu as vécu un traumatisme énorme, tu manques sans doute encore de repères, mais je compte sur toi pour que cela ne se reproduise plus.

Comment ? Rien ? Pas de suspension ? Une seconde, j'ai envie de lui demander de préciser ce qui ne doit plus se reproduire : le coup de poing ou le traumatisme énorme, nouvel euphémisme (eh oui, les cours de madame Forestier finissent par rentrer !) pour ta mort et le coma de Zach. Mais je me tais, ça serait perçu comme de la provocation. Je dis « merci », parce que je suis un garçon bien élevé et parce que c'est le seul moyen d'effacer ce sourire inquiet du visage de monsieur Papineau. Son ordre est rétabli. Je crois qu'il se dit, en me raccompagnant à la porte, qu'il devrait poser sa main sur mon épaule. Heureusement, il s'abstient. Sa pitié est déjà suffisamment lourde à porter.

Chapitre 9

Je me suis exclu moi-même ! Pas besoin du directeur pour me mettre en quarantaine. De toute façon, qu'est-ce que je ferais à l'école ? Semblant, encore et toujours ? C'est fini, ce temps-là. Je reste dans ma chambre, volets fermés, téléphone portable éteint, à attendre. Quoi ? J'en sais rien. Que ton absence diminue ? Non, surtout pas, je veux encore souffrir, me sentir mal. Je veux me repasser encore une fois le film de l'accident, et une fois de plus... Qu'est-ce qu'on a fait ? Où ça a dérapé ? Ma mère me harcèle pour que je retourne à l'école. Mon père m'ordonne de sortir de ma chambre. En vain. L'autorité parentale a ses limites. Leçon numéro... combien déjà ? Je ne sais pas, j'apprends tellement en ce moment !

Lili-Rose vient me rendre visite. Ça me fait mal aux yeux. Non, pas parce qu'elle est très jolie et que je deviens un crétin romantique. Non, simplement parce qu'après avoir frappé timidement à la porte, elle la pousse avec force et la lumière du couloir inonde ma chambre. Elle est coriace, ton amoureuse. Et sans scrupules, quand elle veut quelque chose.

Elle attaque tout de suite en parlant de toi :

— Nathan ne voudrait pas que tu passes tes journées comme ça dans le noir, m'assure-t-elle.

— Qu'est-ce que t'en sais ? lui rétorqué-je, vexé. Lui aussi passe ses journées complètes dans le noir, parce que, tu vois, il n'a pas le courant dans sa petite boîte de bois. Peut-être qu'il enrage là-dedans, et qu'il nous en veut d'être en pleine lumière.

OK, c'est injuste. Pour elle, comme pour toi. Mais elle n'a pas été plus correcte en se servant de toi ! Elle a frappé la première. Tu as raison quand tu me réponds que je lui ai plusieurs fois interprété la chanson de *Nathan voudrait, Nathan ne voudrait pas* quand je la voyais sombrer. C'est vrai, mais... « Mais » quoi ? J'en sais rien. Je suis bien mal placé pour juger les autres. Moi qui te parle comme ça en pensée, à longueur de journée. Je perds la tête, tu penses ? Non, je suis seulement fatigué. Je veux juste arrêter de lutter, de faire semblant. Ne plus essayer de penser à autre chose. Ne plus me répéter que Zach va se réveiller. Qu'il faut que je me le répète pour que ça arrive. Non, je ne veux pas vous

oublier. C'est moi que je voudrais effacer.

— Tu n'es pas juste, et tu le sais, murmure-t-elle.

Lili-Rose retient difficilement ses larmes. Elle a sans doute imaginé que je résisterais, mais n'avait visiblement pas prévu que je lui balancerais ton cercueil en pleine tête. (Ça fait mal, un cercueil en pleine tête...) Je suis censé être son allié. D'ailleurs, jusque-là, j'ai bien tenu le rôle. C'était si réconfortant de la serrer contre moi... Désolé, Nathan, c'est de ta petite amie que je parle...

— Lili-Rose, s'il te plaît, va-t'en. J'ai pas envie de te balancer d'autres horreurs, et je le ferai si tu restes. Ça n'a rien à voir avec toi, je te le jure.

Elle hésite un instant, puis elle part. Elle referme la porte derrière elle, et le noir revient. À la fois rassurant et inconfortable. Je m'assois sur mon lit, le dos droit, les pieds bien ancrés au sol.

Où j'en étais ? Ah oui... Je reprends la soirée où je l'ai laissée.

C'est Zach qui a parlé le premier de rentrer. Je crois qu'il venait de se faire rembarrer par la copine de Léa, mais je n'en suis pas certain. Et je n'irai sûrement pas questionner mon ex-petite amie sur le sujet. Il était... Il était quelle heure en fait ? Aucune idée. Il faudrait que je prenne le procès-verbal de la police et que je remonte le temps à partir de l'heure de l'accident qu'ils ont relevée si je veux le savoir. Mais, pour ça, il faudrait que je quitte cette chambre, descende dans celle de mes parents, ouvre le tiroir du bureau où les papiers sont rangés... Pas envie de bouger ni de me plonger dans la lumière. Pour être honnête, je suis conscient que cette histoire d'horaire n'est pas très importante, mais je m'y attarde quand même. Les chiffres ne font pas mal.

Noah était trop imbibé pour prendre une décision : il nous suivrait. Articulant difficilement, il philosophait sur le prix de l'amitié et de la bouteille de gin.

— Nathan, vraiment. Je t'assure. Trois, vingt, cinquante bouteilles du meilleur gin contre ton amitié ? Jamais j'accepterais !

Son délire nous a bien amusés, jusqu'à ce que, aussi assoiffé de vérité que d'alcool (l'un entraînant l'autre ?), il précise :

— Même si je rêve de baiser ta copine parce qu'elle a l'air vraiment trop bonne.

Toujours aussi délicat ! Son état devait le pousser à croire que nous étions sur la même longueur d'onde que lui, car il a insisté :

— N'est-ce pas, Nathan, que c'est un bon coup ?

Tu as ri. Pour changer de sujet. Même ivre, tu ne nous aurais livré aucun secret sur vos relations sexuelles. Ça ne nous concernait pas, et tu me l'as rappelé durement quand nous nous sommes disputés à cause de cette fille. Peggy. Cette allumeuse avec qui tu as flirté en fin de soirée. (Ne pas penser à cette engueulade, notre dernière, si vite passée.) J'entends Zach qui nous interpelle par la fenêtre arrière de la voiture :

— Les gars, vous prenez racine ou quoi ? Dépêchez-vous ! J'ai peut-être trop bu, mais cette bagnole me donne déjà le mal de mer. Je vais vomir avant même qu'elle roule !

— Le mal de mer en voiture ? me suis-je moqué.

— Félix, m'embrouille pas sur les mots, je le suis déjà assez comme ça !

— Chauffeur, à la maison ! a hurlé Noah qui avait pris place près de lui.

— Va te faire..., ai-je commencé, ponctuant mon invitation d'un pointé du majeur explicite.

Pause. Vous êtes certain, « monsieur le Destin », qu'on ne peut vraiment pas s'arrêter à ce moment-là ? Effacer tout ce qui a suivi ? Ne plus entendre ta question, Nathan :

— Félix, sérieux, t'es en état de conduire ?

Ne pas avoir l'honnêteté de reconnaître que tu as insisté :

— Sérieux, mon chum, t'es complètement soûl.

Tu craignais plus les flics que l'accident, car je t'entends encore me mettre en garde :

— Si tu es arrêté par la police, tu perds ton permis, c'est sûr.

J'aurais préféré perdre ce bout de papier plutôt que mon meilleur ami ! On est restés

tous les deux à argumenter devant la voiture. Non, je n'étais pas en état de conduire. Mais toi non plus, pas plus que Noah ou Zach. Alors, qu'est-ce qu'on allait faire ?

— Appelle tes vieux pour qu'ils viennent nous chercher, si tu veux, ai-je proposé. Moi, je réveille pas mon père, il va m'étriper.

— Oh non, pas mes parents ! Ils seront furieux, ils sont convaincus que je ne carbure qu'au Pepsi-citron.

Non, pas mes parents ! Comment voulais-tu que je le lui raconte, à ta mère, sans l'anéantir une deuxième fois ?

— Bon, assez discuté, ça va aller !

Et, pour t'apporter la démonstration scientifique de mon affirmation, je me suis mis à marcher le long d'une ligne en pointillé imaginaire, preuve irréfutable que je n'étais pas si ivre. (J'avais lu quelque part que c'était le test des policiers américains pour les conducteurs suspects. Ou je l'avais vu dans un film ? Ce serait bien que je m'en souvienne. Pendant que je recherche le film en question, je ne me repasse plus celui de cette soirée.) La preuve a été réfutable. J'ai perdu l'équilibre, je me suis vite redressé :

— Allez, Félix, monte, on y va ! m'as-tu lancé, déjà dans la voiture.

Alors, moi aussi, je me suis assis.

Et j'ai mis la clé dans le contact.

Chapitre 10

La visite suivante n'a pas le même charme. Malgré ces quelques jours à réfléchir dans le noir, je suis toujours furieux contre Noah. J'ai bien envie de le renvoyer chez lui, mais il est le seul avec qui je peux parler de ce qui s'est vraiment passé le soir de l'accident, et il est temps que ça arrive. Il a tout juste franchi la porte de ma chambre quand je lui saute à la gorge :

— Comment tu peux faire semblant de vivre alors que tu sais ce qui s'est passé ? Comment tu peux encore me regarder ? Comment tu peux te taire ? Comment tu peux encore me supporter et *te* supporter aussi ?

Notre ami ne semble même pas surpris par mon attaque. Pourtant, c'est lui qui, d'habitude, tient le rôle du pitbull dans notre *gang*. Moins inconscient que moi, Noah s'assure que la porte de ma chambre est bien fermée avant de me répondre :

— Tu es sûr que ta sœur n'entend pas ce que nous racontons ? Sa chambre est juste à côté, insiste-t-il, avant de baisser de ton : Félix, quand tu as pris le volant, ce soir-là, tu ne voulais pas nous mettre dans le fossé.

Ma sœur... Ma sœur a quinze ans, l'âge où, quand une fille n'est pas pendue au téléphone avec ses copines, elle se fait exploser les tympans en écoutant des chansons niaises sur son iPod avec son casque. Ma sœur n'entendrait rien, ma sœur ne savait pas. Et heureusement pour elle...

— T'es idiot ou quoi ! Je n'ai pas eu cet accident exprès, c'est évident !

— Laisse-moi finir, reprend-il, et son calme m'impressionne plus que les innombrables coups de gueule auxquels il nous a habitués. On était quatre à avoir le permis de conduire, quatre aussi à avoir beaucoup trop bu pour prendre le volant. C'était ta voiture. On a décidé de rentrer sans demander à un parent de venir nous chercher, c'était normal que tu conduises.

Sa démonstration ne suffit pas à me calmer. Elle a même l'effet contraire. Plus il parle, plus je sens monter la pression.

Je fais vraiment des efforts pour lui répondre sans m'énerver :

— Tu sais bien que c'est pas ça, le problème. Oui, j'ai pris le volant et non, c'était pas un crime. En fait, si... Mais ce qu'on a fait tous les deux après, ce qu'on a raconté... C'est pas le pire crime qu'on peut imaginer ?

Malgré tous mes efforts, ma voix chevrote ; notre « cri-i-i-me-e-e » reste bloqué dans ma gorge serrée.

Malgré tous ses efforts, le visage de Noah se crispe.

Cette faiblesse me rassure : nous sommes bien dans la même galère. Il tente quand même de me répondre avec assurance :

— J'y pense tous les jours. Toutes les heures, même. Tout le temps. Mais tu t'en doutes, ça doit être la même chose pour toi...

Je hoche la tête en silence.

— ... Au début, ça m'empêchait de dormir, de manger, de vivre, quoi ! Et puis, je suis arrivé à une étrange conclusion, que tu es peut-être le seul à pouvoir comprendre. Ce qui s'est passé, dans ce virage, cette nuit-là, c'est pas la vie.

En effet, c'est même la mort. Mais je ne le lui dis pas, je veux entendre son raisonnement jusqu'au bout.

— Comment je peux t'expliquer ça clairement ? C'est comme si tout s'était arrêté un instant, le temps de l'accident. Personne ne devrait vivre un truc pareil, pas un être humain n'est préparé à ça. Alors, je crois pas qu'on peut classer les actes après coup en bien et en mal. On a fait ce que notre instinct nous poussait à faire, sans réfléchir. On a sauvé notre peau. Enfin... ta peau.

Comme il s'y attendait sans doute, cette dernière remarque me touche en plein cœur. Dans le mille ! La méthode est ignoble mais efficace. Mon visage a dû trahir mon horreur, car Noah s'excuse. Oui, Nathan, toi et moi, on a bien entendu, il s'excuse.

— Désolé, Félix, ce n'est pas ce que je voulais dire...

— Tu l’as quand même plus que dit. Tu l’as précisé...

— Joue pas sur les mots avec moi. On est dans la même galère ! C’est toi qui conduisais, mais je me suis mouillé jusqu’au cou après. Si tu es reconnu coupable, je serai complice. Je l’ai fait sans hésiter une seconde, pour sauver ta peau, et je le regrette pas.

C’est vrai, pas une seule seconde ? Chanceux...

Noah reprend sa tirade. Il est impressionnant, notre pote, quand il joue bien son texte. Il va finir par me convaincre, dans le rôle de l’ami philosophe ! Sa théorie est simple, je vais essayer de la résumer sans penser à ce que je raconte, pour ne pas faire exploser ma cervelle :

1. Tu es mort.

2. Ton corps a été éjecté de la voiture.

3. Ça a donné une idée à Noah. (Tu noteras au passage que notre ami est capable d’avoir des idées quand il est soûl. Il est fort !)

4. Les flics t’ont trouvé devant la place avant gauche et ont cru que tu étais le conducteur.

5. Nous n’avons pas dit que c’était faux. Mais pas vraiment menti non plus par la même occasion.

Aux yeux de Noah, c’est ton dernier cadeau. Tu lui as soufflé cette étrange idée. C’est comme ça qu’on doit le prendre. Si les flics ont pensé que c’était toi le chauffeur, c’est peut-être que tu le leur as aussi suggéré. C’est bien connu, un policier, c’est pas malin, ils n’auraient pas trouvé ça tout seul. Tu peux le constater, l’opinion de Noah sur la police n’a pas changé ! Moi, j’ai plus de respect pour l’autorité. Même si, en ce moment, je n’obéis pas toujours. Parfois, rarement, exceptionnellement, je conduis ivre, et je tue mon meilleur ami.

Tu voulais que je vive tranquille, Nathan ? Que je ne me retrouve pas à pleurer ta mort en prison ? Il faut que je l’avale, celle-là ? Elle reste coincée dans ma gorge, elle aussi... Mais la visite de Noah a servi à quelque chose. Je vais ressortir, et pas parce que le gentil fantôme de mon meilleur ami a soufflé une mauvaise piste aux policiers pour me

blanchir. Mais parce que, en effet, tu aurais sans doute voulu que je continue...

Chapitre 11

Une bonne nouvelle ! Je ne croyais plus que c'était possible depuis ta mort. C'est pourtant un vrai bonheur que je ressens quand ma mère entre en trombe dans ma chambre ce matin :

— Zach est sorti du coma !

Elle sautille, ma mère, sa robe de chambre à moitié ouverte. Ni peignée ni maquillée, elle qui déteste être vue comme ça, elle est tout simplement... belle. Une bonne nouvelle, ça vous rajeunit votre mère mieux que n'importe quelle crème antirides. Je lui demande même de répéter, pas parce que j'ai pas compris, mais pour le simple plaisir de l'entendre et sentir ce bien-être à nouveau.

Zachary est sorti du coma.

Il n'y aura donc qu'un seul mort.

La série s'arrête là.

À cet instant, ton départ me revient en pleine gueule, comme chaque matin. (Tu as noté, toi aussi, l'emploi du mot « départ ». Comment elle appellerait ça, madame Forestier ? Une métaphore, un euphémisme ? Est-ce plus poétique que « ta mort » ? Ça ne fait pas moins mal, en tout cas.) Je lutte contre ma douleur, je me cramponne à cette visite que je veux rendre à Zach dès aujourd'hui.



Noah a la même intention, il est très impatient. Il veut même que nous séchions les cours, mais je refuse. (Pas parce que je suis un élève super zélé ! Juste parce que je n'ai pas envie de me faire remarquer une fois de plus.) On débarque donc à l'hôpital à l'heure du repas. Il conduit de nouveau, Noah. Ça ne lui pose aucun problème. Sans doute parce que c'est pas lui qui a donné ce coup de volant malheureux. Ou parce qu'il n'est pas

comme moi. Il a décidé d'avancer, il avance. Pour être honnête, ça m'arrange : je n'avais pas envie d'une autre personne pendant cette visite. D'un accord tacite, on ne reparle pas de la conversation dans ma chambre. J'ai toutefois l'impression que c'est ce qui le turlupine, jusqu'à ce qu'il lâche, en stationnant la voiture :

— Il va falloir *briefer* Zach. Il ne doit pas parler. J'espère qu'il ne l'a pas déjà fait ! On aurait dû venir dès ce matin...

Décidément, je suis complètement à côté de la plaque en ce moment, parce que je lui demande :

— Parler de quoi ?

— De l'accident, crétin ! Il sait qui était au volant !

Je ne me vexe pas, j'ai l'habitude des insultes de Noah. Je comprends en un quart de seconde ce qui risque de se jouer et mes jambes me lâchent : je peux ressortir de cet hôpital menottes aux poings.

Finalement, la bonne nouvelle n'en est pas vraiment une ? Je vais devenir dingue. Depuis ta mort, j'étais triste, cassé... indifférent. Tout ça allait dans la même direction. Pas la plus gaie, OK, mais la même. Et là, devant la porte de cet hôpital, je crève soudain de trouille parce que le seul événement que j'attendais est enfin arrivé. Heureusement, Noah ne me laisse pas me perdre dans mes pensées. Il attrape mon bras (toujours douloureux !) et me tire dans l'entrée. Pas besoin de demander notre chemin, je me souviens du numéro de la chambre, même si ma première visite à notre copain comateux a aussi été la seule et l'unique. Maintenant, ça sera différent. Je m'en persuade pour chasser mes remords. Si... si Zach n'a pas parlé... si je ne dors pas en prison ce soir... je viendrai voir notre ami régulièrement. Tout en remontant le couloir jusqu'à la chambre de Zach, je suis bien obligé d'admettre que mon engagement tardif n'est pas glorieux : maintenant qu'il est réveillé, notre ami va sans doute quitter l'hôpital dans les jours à venir.



Le voir les yeux ouverts, c'est tout simplement génial. Il sourit en nous apercevant. La chambre est déjà bien occupée : ses parents sont là, sa sœur Clara aussi, et une dame âgée que je ne connais pas mais que Zach appelle mamie. Je leur dis que nous sommes désolés, Noah et moi, de déranger cette réunion de famille, mais la mère de Zach insiste : on est les bienvenus. J'en déduis que Zach n'a pas raconté l'accident. Sinon, je n'aurais pas été accueilli comme ça. Soulagé et heureux, je sens quand même, sans savoir pourquoi, qu'il manque quelque chose dans cette pièce. Un truc du genre « musique de générique » au cinéma. Celle qui annonce que, cette fois, tout est bien qui finit bien. Le regard de Zach est triste. Je veux mettre ça sur le compte de la fatigue. Mais quand je lui demande, presque pour la forme...

— Comment tu te sens ?

... je suis bien obligé d'affronter la vérité :

— Pas terrible. Pour tout te dire, je ne sens plus mes jambes. Impossible de les bouger.

— Comment ça ? s'énerve Noah. Quand je suis venu te voir, on m'a dit que tout allait bien ! Qu'il fallait juste que tu te réveilles !

— C'était ce que nous croyions tous, médecins y compris, intervient la mère de Zach d'une voix douce. Zach avait passé un scanner de la colonne vertébrale, du cerveau, tout semblait normal. Le neurologue nous a dit que cela pouvait être une conséquence de l'accident, ou du coma, qu'il faudrait faire des examens supplémentaires pour le savoir.

— Est-ce que tu vas..., bredouillé-je, en jetant un regard gêné à mon ami.

— Remarcher un jour ? enchaîne son père. Les médecins ne peuvent pas l'affirmer, mais moi, je sais que oui. Notre fiston n'est pas sorti du coma après de si longues semaines pour rester cloué dans un fauteuil roulant. J'ai confiance en toi, Zach, et confiance en la vie. Ça va aller !

Nous sommes quelques-uns dans la chambre à partager ses espoirs, mais pas un n'ose renchérir après l'optimisme forcé de son père. Le malaise de chacun est palpable.

— Mon chéri, laissons un peu Zach avec ses amis !

Ils sortent, et on se retrouve tous les trois. Silencieux, gênés et... abattus. Parce qu'il faut désormais s'habituer à ce chiffre maudit : 3. Comme les trois mousquetaires. Il est où, notre d'Artagnan ? On adorait encore les histoires de cape et d'épée quand on s'est rencontrés. On a tout de suite sympathisé. On n'a jamais été trois. Nathan, tu me manques, ça fait trop mal...

— J'ai appris pour Nathan, commence Zach.

Sa voix ne tremble pas, mais je vois dans son regard le grand effort que ça lui demande.

— Son enterrement était... très réussi, enchaîne Noah. Faut que tu le saches. Et que tu saches aussi que, même si tu n'y étais pas physiquement, t'étais avec nous, dans nos têtes, dans nos cœurs. T'as même été cité dans les discours.

Ça alors, Noah m'impressionne ! Il ne nous a pas habitués à ça. J'ai aussi envie de parler à Zach de tes funérailles, mais je n'en ai pas le courage. Moi, je suis le type qui demande d'une voix neutre « Comment tu te sens ? » et à qui on répond qu'on est paraplégique. J'ai peur de parler.

— Ça va, ton bras ? me demande Zach. Clara m'a dit que tu avais eu une fracture.

— Oui, je ne sens presque plus rien.

Qu'est-ce que je peux être idiot ! J'annonce que je ne sens plus la douleur de mon bras à un ami qui, lui, ne sent plus ses jambes.

— Désolé, je suis vraiment stupide.

Zach esquisse un sourire :

— Non, t'excuse pas. Ce n'est pas parce que je ne sens plus mes jambes que tu ne dois pas être content que ton bras soit guéri.

Puis son sourire disparaît. Lançant un regard à Noah, Zach reprend :

— Il faut que je vous dise un truc à propos de la soirée...

Nous y voilà : le moment de vérité. Dois-je plaider coupable ? Le supplier de se taire ?

Accepter dignement sa décision ? D'ailleurs, laquelle va-t-il prendre ? Impossible de le deviner à son air. Ce n'est pas la peine de me tourner vers Noah pour savoir qu'il se pose les mêmes questions, les entrailles nouées comme les miennes.

— Vas-y, Zach, on t'écoute, arrive-t-il quand même à articuler d'un ton neutre.

— Je ne me souviens de rien. Je me souviens qu'on a bu, ça oui ! Il a été question de rentrer, mais je sais même pas qui a lancé l'idée. Après, je ne me rappelle plus rien...

Chapitre 12

Est-ce que Noah va encore appeler ça un de tes « cadeaux d'outre-tombe » ? En tout cas, il est bien décidé à le prendre comme une véritable chance. Pour nous, bien entendu, parce qu'on sauve notre peau, mais pour Zach aussi, qui ne va pas connaître les mêmes tourments que nous. La théorie de Noah a l'avantage de soulager nos consciences : on doit accepter la situation et garder le silence, pas pour nous, mais pour Zach.

Dans cette chambre d'hôpital, Noah et moi n'avons même pas besoin de parler. D'un simple regard, on scelle notre pacte : on ne racontera pas à Zach ce qui s'est passé APRÈS l'accident.

Pas difficile, il n'insiste pas. Le dossier du lit légèrement relevé, notre copain ne se montre pas curieux non plus sur les instants qui ont précédé l'accident. Nous lui confirmons qu'effectivement on avait tous les quatre beaucoup trop bu — lui ne se souvient plus d'avoir eu mal au cœur dans la voiture. Très vite, il veut changer de sujet ; il prend des nouvelles des cours, des uns et des autres. Il écoute nos récits, il les ponctue de « ah », « ah oui ? », ni convaincus ni convaincants, avant de lâcher, d'un air contrarié :

— Ne le dites pas à mes parents, mais cette histoire de jambes que je ne sens plus, ça me fait flipper complètement !

Y a-t-il en effet un autre vrai sujet de conversation dans cette chambre ? À part toi, bien sûr...

— C'est normal, Zach, mais ton père n'a pas tort, le rassuré-je.

Je manque vraiment de conviction. Après tout, cet accident t'a bien tué, il peut donc paralyser Zach. (Ou, pour être plus juste, JE t'ai tué, JE peux donc paralyser Zach.) J'essaie quand même de continuer :

— Il faut donner une chance aux médecins, ils vont trouver ce qui se passe. Ton corps doit se retaper après ce gros choc. Tu vas devoir remettre la machine en route, ça sera pas facile, mais tu vas te battre parce que t'es un as.

— J'ai surtout pas le choix. Plutôt crever que de rester dans un fauteuil roulant !

Je crois que Zach réalise alors que, dans notre nouvelle vie, on ne peut plus lancer ce genre de phrases sans réfléchir.

— Je suis idiot, se reprend-il rapidement.

— C'est rien, t'inquiète pas, lui réponds-je, tout en me posant cette question bien plus idiote encore : *Et toi, Nathan, qu'est-ce que tu choisirais si tu pouvais ?*

Réponds pas, je t'ai dit que c'était idiot...

Zach commence à être fatigué. Lâchement, on saute sur l'occasion pour partir. On risque d'être en retard aux cours. On a juste le temps de s'arrêter pour prendre des sandwichs et les avaler devant l'école. Je te rassure, c'est pas parce que Noah va trop vite. Les rues remontées « à tombeau ouvert », ce n'est plus sa façon de conduire depuis qu'on sait comment cette expression peut être vraie !



La visite à Zach n'a pas eu l'effet attendu sur mon humeur. Bien au contraire ! Je pensais renforcer la joie qui a suivi l'annonce de sa sortie de coma. La vie continuait ! En tout cas, je voulais m'en convaincre. Sauf qu'encore une fois, l'histoire ne s'est pas du tout écrite comme prévu. Zach est paralysé. Quelque part, bien caché dans sa mémoire accidentée, il y a un souvenir qui risque de m'envoyer en prison quand il refera surface. A-t-on bien fait de ne rien dire ? Si sa mémoire revient, comment réagira-t-il ? C'est quand même mon ami. Oui, mais le sera-t-il encore quand il saura la vérité ?

Je pense à tout ça en arrivant à l'école. Il me reste cinq minutes avant le début du cours de math, et je cherche Lili-Rose. Je veux lui annoncer moi-même le réveil de Zach et son état de santé. Je dois aussi m'excuser pour la façon dont je l'ai reçue lors de sa visite. (Non, je n'ai pas d'autre idée en tête. Tu le sais bien, tu y es tout le temps fourré ! Qu'est-ce que tu essaies de me faire comprendre, Nathan ? Qu'est-ce que tu voudrais que je reconnaisse ?) Lili-Rose est complètement abattue en apprenant que Zach est paralysé. Elle aussi se rattache tout de suite à l'espoir que laisse le neurologue. Si ses jambes se sont arrêtées de fonctionner sans raison, elles peuvent se remettre en marche de la même

manière, non ? « Se remettre en marche », je trouve l'image douloureusement belle. Je lève les yeux sur ta petite amie, si belle, elle aussi. Ça y est, je comprends ta mise en garde, je sais pourquoi tu t'es agité comme ça dans mon cerveau il y a deux minutes ! Mais c'est trop tard. Je prends son visage entre mes mains et je l'embrasse. Un simple baiser sur les lèvres. Déjà bien trop pour toi, je sais ! Arrête de hurler dans ma tête ! Oui, c'est vrai, Lili-Rose a un mouvement de recul.

— On ne doit... Il ne faut pas... Il ne voudrait...

Elle est si touchante quand elle s'embrouille. Ses yeux aussi s'embrouillent, et je trouve ça beaucoup moins mignon. Elle repousse des deux mains mes épaules et part. Fin de l'épisode.

Nathan, t'es toujours là ? Nathan ?

Shit !

Chapitre 13

Moi, Félix, dix-huit ans depuis quatre mois, j'ai tué mon meilleur ami. J'ai laissé la police croire que c'était lui qui conduisait la voiture, puis j'ai embrassé sa petite amie. Parce que je suis perfectionniste, j'ai plongé un de mes super copains dans le coma avant de le clouer dans un fauteuil roulant.

Parce que je n'ai pas le courage d'en finir une bonne fois pour toutes et de te rejoindre, Nathan, il faut que je vive avec ça. En tout cas, c'est ce que je me répète chaque matin devant la glace. Je ne dois pas y mettre beaucoup de conviction, parce que je n'arrive pas à me persuader. Lili-Rose m'évite, je me sens ridicule de l'avoir embrassée et, en même temps, je suis bien obligé de reconnaître qu'elle... comment dire ça sans t'énerver ?... qu'elle occupe mes pensées. Comment je peux tomber amoureux de la blonde de mon meilleur ami que je viens de tuer ? Il faut que j'arrive à penser à autre chose.

Heureusement, il y a cette affiche, sur le panneau du hall de l'école. Une affiche punaisée depuis quelque temps déjà, mais que je vois vraiment pour la première fois en sortant du cours d'histoire. *Vous pensez avoir un problème avec l'alcool, appelez-nous*, signé Educ'alcool. Je ne pense pas *avoir un problème avec l'alcool*, c'est lui qui a une énorme dette envers moi : il m'a piqué mon meilleur ami, les jambes de mon copain et mon innocence. Je lis le document avec attention ; c'est une campagne d'information destinée aux élèves de fin du primaire au secondaire 5. Moi, j'ai pas grand-chose à apprendre sur le sujet, j'ai de l'expérience ! Mais, après tout, pourquoi ne pas essayer de me renseigner sur leur action ? Oh, mon but n'est pas de sauver ma peau : pour moi, c'est bien trop tard. Par contre, notre accident peut peut-être servir à d'autres. Un peu comme cette histoire que mon grand-père nous racontait, à ma sœur et à moi, quand on était petits. Monsieur Seguin avait une chèvre qui, malgré les rappels à l'ordre de son maître, se sauvait tout le temps. Un jour où elle avait fui particulièrement loin, le loup l'avait avalée toute crue. Ma mère protestait : comment son père pouvait-il raconter des horreurs pareilles à de si jeunes enfants ? Moi, j'adorais frissonner quand mon grand-père imitait les bêlements effrayés de l'animal. *Ils y réfléchiront à deux fois avant de fuir ou de suivre un inconnu*, argumentait-il, imperméable aux cris de sa fille, et il avait raison. J'allais être la chèvre de l'histoire et raconter aux autres comment l'alcool m'avait avalé

tout cru.

De retour chez moi, je trouve en quelques clics ce que je cherchais. Je me décide à appeler Éduc'alcool.

Tu sais, Nathan, si je me plante dans mes études, je pourrai toujours faire « survivant d'accident de la route à cause d'une consommation excessive d'alcool ». Je ne bluffe pas, il faut voir comme j'ai passé avec succès l'entretien d'entrée. *Bien sûr, votre profil nous intéresse !* Sous-entendu : une horreur pareille, c'est une vraie chance ! Je suis parfaitement injuste, je te l'accorde. Mais qu'est-ce que tu veux, c'est pas facile de devenir du jour au lendemain un jeune bien dans sa peau, équilibré et responsable. (Responsable, ça je le suis, ironises-tu, et je suis bien obligé de rire —jaune : tu as raison.)

Je les rencontre donc, dans un café où je commande un thé au citron. Tu remarques comme je soigne ma nouvelle image ? Ils sont trois : deux hommes et une femme. Ils sont curieux mais pas trop, et j'apprécie. Je raconte l'accident, enfin sa version officielle. Ils écoutent, attentifs. Ils ne posent aucune question sur le soir même, s'inquiètent de l'état de mon bras. C'est encore douloureux ? Oui, et j'aime ça. Cette souffrance physique en soulage une autre, moins visible, mais plus vicieuse. Mais je me garde bien de le leur expliquer. Ils me demandent des nouvelles de Zach, veulent savoir depuis quand toi et moi nous connaissons. Et, quand ça devient « trop », Jacques, celui qui semble leur chef, prend le relais et me raconte les actions qu'ils mènent dans les écoles.

— Nous avons des outils pédagogiques que les profs peuvent utiliser, m'explique-t-il. Nous projetons aussi un court métrage aux jeunes de secondaire 5 : *Trop chaud pour être hot*. Tout cela, c'est très bien, mais ton témoignage serait un atout majeur pour notre action. Je pense que quiconque aura entendu ton histoire réfléchira avant de conduire ivre et de risquer sa vie.

— Vivre et ivre. Il n'y a qu'une lettre de différence entre les deux. J'ai mis le « V » entre parenthèses et j'ai bousillé ma vie.

Ma réponse tombe comme un cheveu sur la soupe. Du moins, j'en ai l'impression. Pourtant, personne ne relève. Nous restons là, nos tasses à la main et un « V » au-dessus de nos têtes. Puis Jacques rompt le silence :

— Tu ne peux pas changer ton passé. Mais tu peux jouer un rôle dans le futur

d'autres jeunes.

La formule, son côté solennel et dramatique, aurait pu me faire sourire. Mais ça n'est pas le cas. Il ne me reste que ça, aujourd'hui, des conférences devant d'autres jeunes pour supporter de me regarder dans une glace. Pendant toute la rencontre, je n'ai quasiment pas entendu la voix de la femme. Elle s'est juste présentée en arrivant : elle s'appelle Jessie. Sa question, alors que nous nous levons, me prend vraiment de court :

— Excuse cette indiscretion, Félix... As-tu bu de l'alcool depuis cette soirée ?

Non, bien sûr que non ! Ça me paraît évident, mais je le réalise seulement à cet instant.

— Non, pas un seul verre.

— Et sais-tu pourquoi ? insiste-t-elle.

— Je crois... je crois que je n'en ai tout simplement pas envie.

Elle me sourit.

— J'ai été directe, j'en suis désolée. Mais les jeunes auront ce genre de questions quand tu les rencontreras, celle-là et bien d'autres encore. Il faudra qu'on les envisage ensemble, pour que tu ne te laisses pas déstabiliser.

— Que ce soit clair, reprend Jacques. Notre but n'est pas de t'empêcher de boire à nouveau, ce n'est pas notre philosophie. Nous voulons juste que cela se fasse en pleine conscience.

La pleine conscience... Il me semble bien que j'y ai goûté depuis mon dernier verre. Nous nous séparons devant le café. Je les regarde partir, et j'ai l'impression que Jacques reproche à sa collègue sa surprenante question.



Je la pose à Noah quand je le retrouve à l'école le lendemain matin.

— Non, je n'ai pas bu depuis la soirée, pas d'occasion. Mais j'ai bien l'intention de me rattraper à la fête que Julien donne samedi. Tu viendras ?

Bien sûr que non, je ne vais pas venir ! Il est hors de question pour moi de sortir avant... avant quand, je l'ignore. En tout cas, sûrement pas chez Julien, réputé pour les cuites générales qu'il orchestre chaque fois avec talent : pas un de ses invités ne lui échappe. Je le fais remarquer à Noah.

— Je ne suis pas assez crétin pour prendre le moindre risque, me rembarre-t-il. Je dormirai sur place ! Mais j'ai bien l'intention de faire la fête. La vie continue.

— Eh bien, pas pour moi, pas comme ça. Je n'irai pas à cette soirée, ni à la suivante. Si tu dessoûles assez vite, passe à l'hosto, Zach sera content de sentir ton haleine fraîche, lui lancé-je.

Chapitre 14

Je commence à aller mieux. Je me le répète et je finis par y croire, un peu. Je dors mieux, c'est un signe ça, non ? Bon, d'accord, je prends chaque soir un des cachets que m'a refilés le docteur Lemasson. Au moins, je ne m'épuise plus dans des nuits agitées.

Quand je me suis enfin décidé à aller le consulter, mon médecin a été super. Il me connaît depuis ma petite enfance. C'est lui qui a guéri ma varicelle, recousu mon genou écorché par une mauvaise chute de vélo. Quelle pommade allait-il pouvoir passer sur ma blessure, cette fois ? Je lui ai raconté ces cauchemars qui reviennent, toi en sang au bout de mon lit... Fidèle à lui-même, il a écouté. Il est avare de ses mots, mais il a trouvé ceux qu'il fallait :

— Parfois, dans la vie, on ne peut pas s'en tirer seul. Pas question de te bourrer de pilules qui te feront voir la vie en rose, mais tu dois prendre ce que je vais te prescrire sans culpabiliser. Pour t'en sortir, tu dois réussir à te reposer.

Et maintenant, plus de cauchemars. Plus de Nathan avec son visage en bouillie au pied de mon lit. Du coup, je me suis mis à bouger. Et je m'investis auprès d'Éduc'alcool. Je prépare d'ailleurs ma première intervention. Je rends visite à Zach aussi souvent que je le peux, c'est-à-dire presque tous les jours.

Notre copain a bien du mal, lui, à se mobiliser. Ses jambes sont toujours portées absentes. *Allez, vas-y ! Tu vas y arriver !* Comment soutient-on un ami qui essaie de se redresser juste à la force des bras ? Dans cette salle de rééducation, Zach s'accroche comme il le peut à deux barres fixes. C'est là le seul point commun avec les champions de gymnastique, je t'assure ! Son défi est de taille : réussir à avancer une jambe, puis l'autre, et remonter ces deux tiges en bois. Il nage aussi dans le bassin de rééducation et, parfois, je crois voir ses jambes bouger dans l'eau, mais je me trompe. Je deviens son plus fidèle *supporter*, toujours assis au premier rang ! Puis, un jour, il m'insulte et je comprends qu'il préfère se passer des bravos de la foule. C'est un combat qu'il mène seul contre lui-même. Depuis, je le retrouve après ses séances, dans sa chambre ou dans les jardins de l'hôpital, depuis qu'il accepte que je pousse son fauteuil roulant.

Chaque fois, il attend que nous ayons passé le grand érable pour allumer sa cigarette.

Oui, c'est moi qui le fournis en douce en sucettes à cancer, comme tu les appelais. Après lui avoir bousillé les jambes, je ne vais quand même pas le tanner pour qu'il protège ses poumons. Je fume souvent avec lui. Nous parlons de l'école, beaucoup. Il se demande quand il y retournera. Les médecins le poussent à reprendre une vie normale le plus vite possible.

— C'est pas une vie normale d'aller à l'école en fauteuil roulant, s'énerve-t-il. Mais ça, personne ne veut se le fourrer dans le crâne.

Qu'est-ce que je peux répondre ? *T'inquiète pas, ça va aller, tu vas remarcher ? T'iras dans les classes au rez-de-chaussée ?* Parfois, il vaut mieux se taire ou changer de sujet. J'ai bien envie de lui parler de Lili-Rose, de ce que je ressens pour elle, à quel point je me sens monstrueux d'aimer la blonde de mon meilleur ami que j'ai tué... Mais il ne sait pas pour l'accident, et on ne parle pas de ce genre de choses entre gars. Même quand l'un est un handicapé et l'autre un... assassin. Alors, je m'écrase et je l'écoute parler du futur.

Zach a repris les études par correspondance. Il a déjà manqué l'école plus de deux mois, mais il est bien décidé à ne pas perdre une année.

— Je ne veux pas perdre une année de plus et devenir un vrai *loser*, se moque-t-il, avant de reconnaître : Quand je travaille, je ne pense pas au reste.

— La physique-chimie pour oublier ses soucis, j'avoue que j'y ai jamais pensé. À croire que je ne suis pas si désespéré que ça !

Ce jour-là, tandis que nous remontons le couloir vers sa chambre, ma blague lui arrache un sourire, et je décide de passer à l'offensive. J'approche son fauteuil de son lit, et je le laisse se hisser sur le matelas sans l'aider : je sais que ça le vexerait. Une fois qu'il est bien calé contre son oreiller, je me lance :

— Il y aura un truc à la remise des diplômes..., marmonné-je.

— Et c'est quoi, un truc ? ironise-t-il, avec un sourire moqueur.

— Une commémoration... Pour Nathan. Oh, pas une grande célébration où tout le monde racontera quel type formidable c'était. Beaucoup pensent dans l'école qu'il a mérité... que *nous* avons mérité ce qui est arrivé, à boire comme ça, mais pas un bien entendu ne nous le dit en face, à Noah et à moi.

Le visage de Zach se crispe et j’imagine bien sa colère : qui mérite de mourir ou de se retrouver en fauteuil roulant à cause d’une cuite ? Mais ce n’est pas le moment d’en débattre, j’ai d’autres plans. Je décide donc de ne pas relever.

— On dira juste quelques mots sur Nathan, on partagera quelques souvenirs. Il faut que tu viennes, que tu te tiennes à cette célébration... debout.

— Pourquoi ? Pour montrer à Nathan qu’il peut être content, on l’a quand même eu, notre petit miracle ! Et tant pis si ce n’est pas lui qui a ressuscité le troisième jour !

K.-O. par surprise ! Je l’ai bien cherché...

— Zach, écoute...

Les yeux baissés, mon ami fixe avec insistance le drap qu’il a tiré sur ses jambes.

— Excuse-moi, Félix, c’était idiot. Et injuste. C’est toi qui as raison quand tu me pousses aux fesses pour que je me relève. J’essaie, je te jure. Mais sans doute pas chaque jour avec la même rage.

Il se tait un instant, puis il lève les yeux, cherche mon regard et reprend :

— Je vais essayer, je te le promets. Tope là !

Nos poings fermés se heurtent. Geste qu’on a mille fois répété, chaque fois qu’on se retrouvait tous les quatre, et qui prend soudain tout son sens. Tu es mort, Noah a choisi une autre voie que la mienne, mais notre équipe est quand même toujours là. Zach et moi allons y veiller.

Je pense à ce discours en remontant la rue jusqu’à l’arrêt du bus qui me ramènera chez moi. Comme chaque jour, je prends un plaisir presque masochiste à rentrer en bus de l’hôpital : le trajet me prend plus d’une heure alors que ma mère mettrait à peine quinze minutes à venir me chercher. Pas que je me soucie d’économiser des va-et-vient à ma mère, non. Je crois que je cherche juste un moyen de rendre cette visite à Zach pénible, je veux lui donner des allures de pèlerinage expiatoire : si je paie pour ce que j’ai fait, bien sûr, tu ne reviendras pas. Mais peut-être que notre copain marchera à nouveau. Je sais, c’est ridicule. Mais le ridicule ne tue pas, lui...

Chapitre 15

La vie est parfois mal fichue. C'est idiot d'essayer d'en convaincre un mort, je sais. Mais c'est quand même ce que je me dis en écoutant Zach, cet après-midi. Je rêvais de le voir retrouver l'usage de ses jambes, et c'est sa mémoire qui s'est remise en marche. Oh, pas complètement... heureusement! (*Shit*, comment peut-on avoir ce genre de pensées? !)

Cet après-midi encore, nous fumons dans le parc, à l'abri des regards infirmiers, quand Zach se lance :

— Félix, tu ne m'as jamais raconté l'accident.

Pour ma défense, je peux assurer que c'est un sujet que nous avons évité tous les deux. Moi, parce que je n'avais aucune envie de raconter la vérité à notre ami ou de lui mentir. Lui, parce que... J'en sais rien en fait. J'imagine juste que tout ce qui rappelle à Zach sa paralysie et ton décès lui fait mal. J'ai évité de creuser la question : la situation m'allait très bien. Mais ça, je ne peux pas le lui raconter, bien entendu.

— Tu ne m'as jamais questionné non plus, réponds-je donc, très hypocritement. Je pensais que t'avais pas envie de revenir sur le sujet. En tout cas, pas encore.

Mon argument semble le convaincre.

— T'as raison, je ne voulais pas en parler, pas y penser. Pas à cause de ce que ça représente, la mort de Nathan, mon handicap, parce que ça, forcément, j'y pense tout le temps ! Non, ce qui me faisait complètement capoter, c'était de ne me souvenir de rien.

Notre ami me parle de ses angoisses et moi, je ne retiens qu'une chose : « ce qui me *faisait* complètement capoter ». (Oui, madame Forestier, conjugaison à l'imparfait, l'action est passée.) Zach se souvient-il maintenant ? Je dois le savoir. Je choisis donc le mensonge et je joue la bonne surprise :

— Ça te *faisait* capoter ? Tu as donc retrouvé la mémoire, mais c'est... c'est... c'est...

C'est quoi ? Je n'ai pas le temps de mentir, car Zach m'interrompt :

— T’emballe pas, mon gars ! J’ai toujours pas de souvenirs de la soirée.

Ouf ouf ouf...

— C’est juste des images qui me reviennent, des flashes, et c’est bizarre, incohérent...

Merde merde merde...

— Incohérent... comment ? tenté-je.

— Quand vous m’avez raconté la fin de la soirée, Noah et toi, vous m’avez dit que j’étais monté à l’arrière, derrière le passager, et que, par la fenêtre ouverte, je vous racontais que j’allais vomir.

— Oui, en effet, mais t’as pas été malade, si c’est ce que tu te demandes.

— Non, c’est pas ça du tout. C’est juste ces images qui me reviennent. J’étais assis derrière toi, mais, dans ces flashes, je vois une chemise rouge. C’est Nathan qui avait une chemise rouge, non ? Je me souviens qu’on s’était moqués de lui, en disant que c’était une couleur qui attirait les filles comme Peggy et que ça énerverait Lili-Rose.

Qu’est-ce que je dois faire ? Mentir pour sauver ma peau ? Le laisser dans le doute ? Admettre l’évidence et croiser les doigts ? J’opte pour un mélange des solutions 1 et 2.

— Effectivement, Nathan portait une chemise rouge. (Comment pourrais-je oublier tout ce sang ton sur ton sur le tissu !) Mais peut-être que tu regardais de côté, c’est pour ça que tu la vois dans tes flashes ?

Essai complètement raté. Zach rejette immédiatement mon argumentation :

— Je te rappelle que j’avais l’estomac au bord des lèvres ! Je m’imagine mal tourné vers le centre de la voiture pour vous faire la causette. Non, ce que je vois, c’est la fenêtre, l’appuie-tête et cette tache rouge.

— Je sais pas quoi te dire...

En effet, je ne sais pas ! Alors, je tente un coup de poker :

— Tu veux que je te raconte tout ce qui s’est passé en détail ?

— Oh non ! s'exclame Zach.

L'effroi dans sa voix étouffe mon soulagement. Bien sûr que non, il ne veut pas savoir, pas revivre, même dans mes mots. C'est une bonne nouvelle, je dois m'en convaincre. Je n'aurai pas à lui mentir ou à m'accuser (ça m'arrange bien de ne pas avoir à choisir !), je peux respirer de nouveau. L'étau qui serrait ma poitrine lâche trop vite, le vide s'y engouffre. Tu y plonges, Nathan, et la blessure s'ouvre une fois de plus. C'est ça ma vie, maintenant ? Peur ou tristesse ? Peur *et* tristesse ?

Je pousse le fauteuil de Zach vers le bâtiment et, comme je suis vraiment un moins que rien, je lance, d'un ton faussement désinvolte :

— Et tes jambes ? Tu as eu les résultats des nouveaux examens ? Les médecins sont confiants ?

Tu as raison, Nathan, je ne vaux rien. Éduc'alcool, l'accompagnement de Zach dans sa guérison, tout cela, ce n'est que de la poudre aux yeux. Je ne vais pas y arriver. Tu te rends compte, Nathan ? Je suis tellement nul que je braille mes soucis sur l'épaule d'un mort.

Chapitre 16

Depuis que je suis de nouveau rongé par l'angoisse et la culpabilité (cocktail corrosif!), je fonctionne en mode zombie. OK, l'image est nulle, elle te rappelle ce jeu vidéo, *Call of Duty*, auquel on aimait tant jouer tous les deux avant de découvrir que le sang gicle parfois pour vrai sur les vitres et que celui qui tient la manette n'a pas droit à une nouvelle chance. J'ai le cœur coupé en deux, moitié espoir et moitié peur. Si Zach va mieux, je plonge. Si je n'arrive pas à me remotiver, je vais crever de chagrin. Pas besoin de me mettre en prison pour me priver de la lumière du jour. J'ai déjà tellement l'impression de ne plus sentir le soleil... sauf peut-être quand je pense à Lili-Rose.

Il est là, pourtant, le soleil. Les filles ont même raccourci leurs jupes. Léa a tenté un rapprochement. J'ai refusé. Pas parce que je suis toujours hermétique à tout, mais parce que j'ai Lili-Rose en tête. Depuis que je l'ai embrassée, elle m'obsède. Me voilà comme un jeune crétin amoureux pour la première fois. Et de quelle fille ? ! La blonde de mon meilleur ami mort... faut le faire...

Toutes ces pensées ne t'ont pas échappé. J'ai envie de prendre sa main dans la mienne, de l'embrasser. Mais elle ne répond pas aux texto que je lui envoie, officiellement pour prendre de ses nouvelles. Alors, c'est décidé, je vais débarquer chez elle et lui parler franchement. Tu hésites à m'accompagner ? Je peux comprendre, mais viens, je crois que tout ça te concerne.

Nous voilà, elle et moi, assis sur les marches, devant sa maison. Eh non, elle ne me laisse pas entrer. Oh, pas à cause de ses parents : pour eux, tout ce qui touche de près ou de loin à Nathan est sacré, et sa mère me demande plusieurs fois comment je vais. C'est Lili-Rose qui tient à garder ses distances, je le comprends vite.

— Félix, il faut qu'on parle.

Aïe... et c'est le cas de le dire : j'ai peur qu'elle me fasse mal, en me rejetant. En même temps, si j'ai peur d'avoir mal parce qu'elle me repousse, c'est que je suis donc capable de souffrir pour autre chose que toi ? J'ai donc dans cette vie encore des choses à perdre ? (Qu'on m'épargne, je vous en supplie, le chapitre sur « ton père, ta mère, ta petite sœur et ton chat sont encore là et ils t'aiment si fort ». Perdez votre meilleur ami et revenez me

vendre votre optimisme après, on verra si votre discours a changé.)

Lili-Rose croise nerveusement ses doigts. Elle insiste : il faut que j'entende ce qu'elle a à me dire. S'il te plaît, fais-toi plus discret, là-haut dans ma tête, je veux vraiment l'écouter. Je ne sais pas si elle a répété son discours, mais tout ça me semble bien préparé.

Rappel des faits, circonstances du propos :

— Ça fait six mois maintenant que Nathan est mort. (Ça fera six mois dans neuf jours, mais je ne vais pas chipoter.) Son absence est aussi insupportable qu'au premier jour. J'ai l'impression que je n'arrive toujours pas à croire qu'il est mort, même si je me le répète. Je me surprends à penser qu'il va arriver d'un moment à l'autre. (Je connais ça, en effet.) Et, le pire...

Énonciation de la problématique :

— ... le pire, c'est que je ne supporte pas l'idée qu'il me trouve avec un autre. Même toi. *Surtout* toi. (Voilà, c'est dit.) Certaines filles ne se sont pas gênées pour me l'envoyer en plein dans la gueule : Comment pouvons-nous nous tourner autour, alors que Nathan vient de mourir ? Comme si j'étais une garce ! Mais qu'est-ce qu'elles savent de ce qui se passe entre nous ? Moi-même, je ne le sais pas. (Ah... Il y aurait donc un espoir ?)

Silence lourd de sous-entendus.

La question n'a pas été clairement posée, mais je sens quand même que je dois y répondre. (Du moins, il me semble.) Je me lance.

Développement des arguments — attention, je soigne mon discours :

— Lili-Rose, je refuse de te considérer comme une simple épaule sur laquelle je peux pleurer. Après l'accident, tu as été un précieux réconfort pour moi. (Tiens, emploi du passé, il y a donc un « après l'accident » qui serait terminé ?) Je lisais ma peine dans tes yeux (Non, je n'ai quand même pas sorti une formule aussi cruche ? !) et ça me soulageait. Mais je crois que mes sentiments ont changé aujourd'hui. Tu étais la petite amie de Nathan, Nathan était, EST, mon meilleur ami, mais ce n'est plus sa blonde que je vois en toi. Est-ce que tu me suis ? (En effet, j'ai peur de ne pas être très clair, et je décide donc d'aller droit au but.) Je ne crois pas qu'être ensemble aujourd'hui, c'est le tromper.

Ma main se pose sur la sienne. Je lutte pour ne pas aller plus loin, pour retenir tout geste déplacé dans un tel instant, mais je crève d'envie (encore une expression à bannir, je sais, mais je n'en trouve pas d'autre...) de l'embrasser, de la serrer contre moi. De lui dire que je l'aime. Tout de suite, elle croise les bras.

— J'aimais tellement Nathan, tu sais ! Je l'aime encore toujours autant, se reprend-elle tout de suite, comme si cet imparfait était un flagrant délit d'infidélité. Je ne crois pas que je sois prête à aimer à nouveau... même toi. Surtout toi.

— Mais moi aussi, je l'aime ! Nathan était, reste, mon meilleur ami ! Je comprends ce que tu ressens, mais je suis certain que, où qu'il soit, il ne t'en veut pas. Ne nous en veut pas.

OK, j'ai parlé pour toi. Mais je ne cherche pas à l'embobiner. Je suis vraiment sincère. Ou alors je me mens à moi-même, parce que ça m'arrange bien. Tu le sais peut-être, toi qui te balades dans ma tête...

— Lui ne serait jamais sorti si vite avec une autre fille. Même avec ma meilleure amie. Surtout pas avec ma meilleure amie.

Eh merde ! C'est exactement là où je ne voulais pas arriver ! Il n'y a rien à redire, je suis un as pour conduire une conversation. Aussi doué qu'avec une voiture, bien sûr que tu peux oser la flèche, je l'ai bien méritée. Lili-Rose morte, bien sûr que non, tu ne l'aurais jamais trompée ! Tu es trop bien pour ça, c'est ça ?

Rappel important à ce stade de l'histoire : Nathan était un saint. On va garder l'idée, elle nous plaît assez. Elle nous aide à nous morfondre dans notre peine. Ah, Nathan ! Nathan avait bu ce soir-là, et pris le volant ensuite, mais c'est vraiment son seul petit défaut (et nous savons toi et moi qu'il est fondé sur une atroce supercherie). Pour le reste, Nathan était parfait, juste, bon, fidèle. Non, ce soir-là, Nathan n'a pas répondu aux avances de cette allumeuse de Peggy. Il ne l'a pas tripotée, ne l'a pas embrassée (oh, juste un baiser arraché, sans la langue !) dans la pénombre du jardin. Je ne l'ai pas vu glisser ses mains sous le chemisier de Peggy. Non je ne l'ai pas engueulé parce qu'il s'emballait pour une paire de seins qui n'en valaient pas la peine tellement il y avait encore d'empreintes de mains dessus. Même les miennes, si j'avais voulu ! (mais j'étais trop froussard pour ça) Celles de Noah, une heure plus tôt ! Non, Nathan ne s'est pas comporté

comme un pauvre con guidé par sa braguette, ce soir-là.

Pas le Nathan-mort, en tout cas, ça, c'est plus possible, il faut à tout prix réécrire l'histoire. D'ailleurs, qui la connaît ?

Toi, qui ne peux plus raconter ta dernière soirée et ses dérapages.

Peggy, qui ne s'en souvient sans doute pas (elle ne devait pas tenir de compte précis, vu son état).

Et moi, qui vais fermer ma gueule... Pas seulement pour ta mémoire, mais pour Lili-Rose.

Non, Nathan, tu n'étais pas un saint, et tomber amoureux de ta blonde, ce n'est pas ternir ton image. Seulement, Lili-Rose n'est pas de cet avis. Après un long silence, elle met bien les points sur les i.

— Félix, nous ne sortirons jamais ensemble. Jamais. Je ne m'imaginerai pas une seule seconde avec un autre chum maintenant, mais si ça doit arriver, je sais déjà que ça ne peut pas être toi. C'est impossible. Tu es son meilleur ami, tu es mon ami aussi. C'est la seule place que j'ai à t'offrir. Il faut l'accepter, ou on ne se voit plus.

Message reçu. Arrête de sourire, Nathan. Et puis, non, t'as raison !

Lili-Rose a raison !

C'est moi qui débloque complètement.

Chapitre 17

Me voilà. Devant ta pierre tombale. Enfin ! Je ne suis même pas venu pour une occasion spéciale. Zach ne marche toujours pas, je n'ai pas de grande nouvelle à t'annoncer. Rien à me faire pardonner... enfin rien de plus ! Lili-Rose m'a rejeté, elle ne t'a pas « trahi » avec moi. Je ne viens pas non plus pour que tu la pousses à changer d'avis. Une petite voix en moi (une autre que la tienne, ça me change !) me dit qu'elle a raison, que je me suis menti en me prétendant amoureux d'elle. Je croyais que c'était une preuve que je pouvais vivre sans toi, mais c'était tout le contraire !

Si je suis dans cette saloperie de cimetière, c'est parce que j'ai l'impression que c'est le seul endroit où la boule se desserrera un peu, où — enfin ! — elle m'explosera en pleine gueule. Ça fera très mal, mais après, je pourrai respirer. Du moins, j'essaie d'y croire...

Je n'en peux plus, Nathan. Je sais, je t'ai déjà chanté ce refrain-là, je tourne en boucle sur le même air depuis l'accident. Vu de l'extérieur, je m'en sors pas trop mal : je suis en vie — ce n'est plus le cas de tout le monde ; je marche — tout le monde ne peut pas en dire autant ; j'ai berné la police et mon entourage en n'assumant pas mon rôle dans l'accident. Je me suis même remis du fait d'avoir été rejeté par Lili-Rose.

Alors, pourquoi je vais si mal ? Sans doute pour toutes les raisons évoquées à l'instant ! Il paraît qu'il y a plusieurs étapes dans le deuil : ça commence par le déni puis la colère. Ta mère y avait fait allusion, ma mère a tenu à me donner les détails. C'est son psy qui les lui a expliqués. Eh oui, ma pauvre maman consacre régulièrement ses précieuses séances bimensuelles à mon cas maintenant. Le deuil, c'est comme le chemin de croix... si tu ne passes pas toutes les étapes, pas de pardon, pas de guérison ! Quand elle m'a expliqué tout ça, j'ai eu très envie de dire à ma mère que tu avais trouvé un moyen très efficace d'atteindre le paradis en sautant toutes ces étapes, mais je me suis tu : elle essayait juste de m'aider. Ça m'a mis hors de moi, mais je n'avais pas l'énergie de le lui faire comprendre.

Quand elle m'a parlé de l'étape du marchandage, ça a fait *tilt*, je dois l'admettre. Oui, j'en suis bien là... Si si si... Et si je mourais à ta place ? Ou si je perdais l'usage de mes jambes pour que Zach retrouve les siennes ? Je taperais dans la main de Dieu ou de qui

que ce soit là-haut et je dirais « Échange fait ! », comme quand nous étions petits. Mais ça ne marche pas comme ça. Impossible de revenir en arrière ! Tu ne ressusciteras pas. Au mieux, Zach marchera à nouveau...

J'arrive de l'hôpital, où notre ami justement m'attendait... debout ! Pour vrai, j'arrange un peu l'histoire, pour faire mon effet, mais ça ne s'est pas passé exactement comme ça, tu le sais déjà. Zach était encore dans la salle de rééducation quand je suis arrivé, et j'ai décidé d'enfreindre la sacro-sainte règle qui m'interdit de le voir en plein effort. J'ai jeté un œil par la petite vitre haute de la porte. Et je l'ai vu... debout ! Debout, mon gars ! Bon, avec des béquilles, mais debout quand même, pas en suspension sur ses barres fixes. Il ne s'appuyait pas vraiment sur ses jambes, mais il leur donnait l'impulsion pour qu'elles avancent seules. Elles ne le portaient pas réellement, mais elles bougeaient. Difficile de savoir s'il progressait à la seule force de ses bras ou si ses jambes l'entraînaient un peu, mais j'ai décidé que c'était une bonne nouvelle.

— Une bonne nouvelle ? Tu te fous de ma gueule ! m'a-t-il tout de suite refroidi. Ça fait longtemps que je réalise ce petit exploit qui t'a apparemment sidéré. Et très longtemps aussi que j'ai pas fait de progrès. Tu vois, c'est pour m'épargner ce genre de séance d'optimisme dégoulinant que je ne veux personne aux séances de rééducation.

Je n'ai pas cherché à répondre. Qu'est-ce que je pouvais lui dire ? Que je les avais vus, ses progrès, quoi qu'il en pense, et que j'étais persuadé qu'il allait remarquer ? Ça l'aurait juste énervé un peu plus, comme ça m'enrage quand de bonnes âmes me répètent qu'un jour ça ira mieux, qu'un jour j'aurai moins mal... Manque de bol, Zach était vraiment de mauvaise humeur, et mon silence n'a pas suffi à faire taire sa hargne. Il ne peut pas marcher, il doit au moins savoir. Il m'a harcelé, il voulait comprendre. Sa mémoire semble plus réactive à ses efforts que ses jambes. Il m'a ressorti cette fichue chemise rouge, ces images qui reviennent plus vite que la marche, de moins en moins floues.

— Félix, qu'est-ce qui s'est passé dans cette putain de bagnole ?

Tiens, Zach se mettait à parler comme Noah, mais ce n'était sans doute pas le moment de le lui faire remarquer.

— J'étais soûl mort, moi aussi, je te le rappelle. Je n'ai pas d'images claires, je sais juste qu'il faisait très noir, que la voiture a quitté la chaussée, qu'il y a eu un choc violent, que tout a volé en éclats...

Ou comment raconter un accident de voiture sans parler des passagers ! Je crois que Zach n'a pas mesuré la prouesse de style que je venais de réaliser ! Il n'a pas répondu tout de suite, et j'ai profité de ces quelques secondes pour me répéter intérieurement ce que je venais de dire : j'aimais bien cette version de l'accident sans personne. Sans personnes.

Zach, lui, était déjà ailleurs.

— Excuse-moi, je m'énerve. Je crois que je vous en veux, à Noah et à toi, parce que c'est trop facile, tu comprends. Bien sûr, Nathan est mort et ça te troue l'âme (c'est exactement ça, comment n'avais-je pas trouvé la formule plus tôt ?), mais tout ça, ce ne sont que des souvenirs pour toi.

J'ai voulu protester, mais Zach a enchaîné directement :

— Non, laisse-moi finir ! Quand je parle de souvenirs, je veux dire que c'est du passé. T'as repris ta vie, sans Nathan, mais ta vie quand même. On m'a raconté que Noah avait même recommencé à sortir... un peu trop, paraît-il. Et moi, je suis là, cloué dans cette saloperie de lit, à ressasser toute la journée des images qui ne correspondent apparemment pas à ce qui s'est passé. Alors, oui, je t'en veux. Et oui, si tu sais un truc, il faut me le dire...

— Zach... Attends, c'est... c'est Lili-Rose, il faut que je décroche.

Oui, elle a appelé à cet instant précis. Elle voulait savoir comment ça allait, si j'avais bien compris ce qu'elle avait voulu me dire, si je n'étais pas fâché... C'est bien une réaction typique de fille, ça ! Mais ça m'arrangeait quand même bien de lui répondre devant Zach que je la rappelais dans cinq minutes.

— Faut que j'y aille, ai-je simplement dit à notre copain après avoir raccroché. Là, il faut que j'y aille, mais je te promets, on reparlera de tout ça.

Je ne lui mentais pas. Enfin, je ne crois pas. J'ai attendu mon bus, pour finalement le laisser passer. J'ai sorti mon téléphone portable, puis je l'ai rangé. Je n'ai pas rappelé TA petite amie. Ça ne servait à rien, je le savais. J'ai pris le bus suivant, celui de la ligne 14. Arrêt : le cimetière. Et me voilà, avec cette énorme boule de feu dans la poitrine. Je vais parler à Zach, forcément, je ne peux pas lui mentir plus longtemps. Mais comment

réagira-t-il ? Peut-être qu'il me dénoncera à la police. Parfois, je me dis que ça vaudrait mieux, mieux que Noah qui sort de nouveau et s'est repris quelques cuites monumentales. Il s'en vante, c'est sa façon à lui de défier le sort. Bien entendu, il ne conduit pas sa voiture après. Mais seulement parce que personne ne le laisse faire, personne ne veut monter avec lui : ce type doit porter la poisse, c'est sans doute ce qui se raconte !

Tu as raison, je te parle de Noah et je me débîne, j'évite de te parler de moi. Pourtant, les deux histoires sont liées, non ? C'est la voie qu'il a choisie. Qu'est-ce qui me permet de juger que c'est celle de la destruction ?

Nathan, bordel, t'es où ? J'ai tellement besoin de toi, je n'y comprends plus rien ! Je creuse l'herbe, je m'arrache les ongles dans cette terre trop fraîche, et je ne peux pas me résoudre à croire que t'es là, en dessous. Je me suis complètement trompé. Ça ne servait strictement à rien de venir, d'écouter mon soi-disant instinct et de laisser mes pas me guider jusqu'à ta pierre tombale. Ça ferait un beau récit pour émouvoir ma mère ce soir, pendant le souper, c'est tout. Excuse-moi...

Je me pousse, puisque je peux, moi...

Chapitre 18

Dans trois mois, nous passerons les examens du ministère de l'Éducation. Deux semaines plus tard, si tout va bien, je serai diplômé. Et ce sera la première chose importante que je vivrai sans toi. Je vais étudier, je vais chercher — et trouver, j'espère — un travail, je vais fonder une famille, voter aux élections, acheter une maison, tondre la pelouse et repeindre la façade, avancer dans la vie. Et toi, éternel écolier, tu resteras pour toujours sur les bancs de cette école. Nathan, il faut que je te laisse derrière. Il va falloir que j'arrête de te faire vivre dans ma tête comme ça. Ta vie s'est arrêtée, je dois l'accepter. Mais je ne peux pas, tu me sembles si présent. Un jour, pourtant, j'aurai un fils, et un jour ce fils sera plus vieux que toi... Les professeurs nous répètent sans cesse que nous entrons dans la vie adulte et qu'ils comptent sur nous pour y entrer par la grande porte. (Je suis bien tenté de leur répondre que les seules portes que j'ouvre, moi, ce sont celles des voitures que j'arrache au bord des routes en pleine nuit. Mais ça ne servirait à rien.)

À ce sujet, peut-on avoir ses examens à titre posthume ? Voilà la question que je devrais leur poser ! Je passerais l'histoire pour toi, Noah pourrait t'assurer une bonne note en physique-chimie, il a toujours aimé ça, lui. Et Lili-Rose te composerait un superbe devoir de français... Te faire réussir ces épreuves par procuration. T'emmener avec nous dans cette nouvelle vie...

OK, j'arrête. Ça ne sert à rien, d'accord. Ou pas à grand-chose, juste à rêver un peu. Phase de marchandage, diraient d'une seule voix les pys de nos mères. Il va falloir que je songe à passer à l'étape suivante ! C'est laquelle, déjà ?

Qu'est-ce qui me prend de penser à tout ça dans le bus qui m'emmène à l'hôpital ? J'ai besoin de cette visite quotidienne à Zach. C'est important de le soutenir, mais je prends aussi un plaisir masochiste à me rappeler en franchissant la porte vitrée de l'hôpital comment j'ai ruiné la vie de mes deux meilleurs amis.

Zach m'attend assis sur son lit, comme chaque jour. Instinctivement (c'est fou comme on attrape vite de mauvaises habitudes !), je cherche son fauteuil roulant

— Hé, où t'as garé ton carrosse ?

— Pas de fauteuil aujourd’hui, passe-moi plutôt mes béquilles !

—!!!!!!

Sans voix, j’attrape les deux cannes, je les passe à Zach, je le regarde s’en emparer, se redresser et... marcher. Il fait un petit pas, et je suis plus ému que l’Amérique entière devant Neil Armstrong qui faisait ses premiers pas sur la Lune.

Comme un enfant, je fonds en larmes. L’émotion est plus forte que cette boule qui bloquait ma gorge, et j’explose. Je sanglote et je ris en même temps. Zach se moque de moi, je le bouscule un peu :

— Hé, arrête de te ficher de moi !

Je le bouscule — doucement, j’insiste ! — parce que Zach est maintenant un type debout, plus un Playmobil déglingué par un copain capricieux. Je m’assois au bout de son lit et le supplie :

— Allez, montre-moi ce que tu sais faire !

Je te jure, Nathan, c’est trop bon ! Meilleur encore que ce matin où ma mère m’a annoncé sa sortie du coma.

Quelle journée...

Nous faisons quelques pas dans le couloir, pas question pour lui d’aller jusqu’au jardin. Ses jambes le portent vraiment, elles bougent !

— Comment t’as pu me cacher que tu progressais comme ça ? le sermonné-je.

— Je t’ai rien caché, je t’assure ! Je ne progressais plus, ou à peine... et ce matin ! Mes jambes ont décidé de cesser leur grève, je leur ai promis la plus belle paire de chaussures de la terre. Ensemble, on va courir le marathon de New York !

Quarante-deux kilomètres à ce rythme-là, ça va prendre un certain temps... mais pas question de calmer l’enthousiasme de notre ami, si communicatif. Oui, pour la première fois depuis des mois, j’ai le sentiment que ma vie se remet en mouvement.

— Tu vas quitter l’hosto ? ! lui demandé-je.

Les rôles s'inversent subitement, Zach stoppe net mon empressement...

— T'emballe pas trop, ce n'est pas pour demain...

... avant d'appuyer de nouveau à fond sur le champignon :

— Après-demain peut-être ! lâche-t-il avec un clin d'œil.

Nous nous taisons, et tu reviens marcher entre nous deux. Je suis convaincu que Zach te sent lui aussi.

— Il me manque tellement, tu sais.

Il n'a pas besoin de préciser de qui il parle. Je me sens si proche de notre copain, si bien avec lui dans ma peine. Bien sûr, un jour comme celui-là, tu es avec nous, certainement plus que Noah que je ne comprends plus. Nous retournons dans la chambre ; Zach s'assoit sur son lit, se masse les mollets.

— Félix ?

— Oui ?

— Nathan ne conduisait pas, j'en suis quasiment certain.

Fin de la parenthèse ! Bienvenue dans la vraie vie, Félix !

Zach marche, mais moi, je piétine.

Tueur.

Menteur.

Chapitre 19

Je lui raconte la vérité. Je n'ai pas de grand mérite, je me contente d'éclairer ses souvenirs encore tapis dans l'ombre, avant que son cerveau ne le fasse complètement. Enfin, en ce qui concerne la période avant l'accident. Des minutes qui ont suivi, Zach ne sait rien, forcément.

Je conduisais ce soir-là. J'étais bien conscient que j'étais ivre, mais — effet désinhibant ô combien pervers de l'alcool ! — je me croyais tout à fait capable de vous ramener à bon port. Il suffisait pour cela que je me concentre un peu, et que Noah se taise : ses grandes déclarations me faisaient beaucoup trop rigoler. Rire et alcool, voilà le vrai cocktail explosif au volant.

— Noah, baisse de ton, je n'arrive pas à voir la route ! me suis-je écrié.

Tous les soirs, quand je ferme les yeux, je l'entends me répondre :

— Parce que toi, tu regardes avec tes oreilles ? Merde, les gars, on n'est pas arrivés à la maison avec un chauffeur comme ça !

Nous avons tous les trois éclaté de rire. Et là, je me suis retourné — oui, je me suis retourné, j'en suis certain, j'ai essayé de revivre la scène autrement, sans ce mouvement d'épaules, mais je sais que je me mens — pour lui répondre.

Deux points, ouvrez les guillemets.

Je n'ai rien dit. J'ai vu la lueur d'effroi dans les yeux de Zach, je me suis demandé quelle tête je pouvais bien avoir pour provoquer une telle réaction, puis j'ai compris qu'il ne me regardait pas moi, mais derrière moi. Quand je me suis de nouveau retourné, il était trop tard. J'ai donné un coup de volant, pour revenir sur la route. Trop tard. Un autre pour éviter l'arbre. Trop tard. Il m'a manqué quelques secondes, j'en suis convaincu. Quelques secondes que j'ai perdues parce que mes réflexes étaient ralentis par l'alcool. Je le sais, et je l'avoue à Zach.

Notre ami se garde de tout commentaire quand il comprend que son intuition était juste : je conduisais. Il ne m'enfonce pas plus à ce stade du récit. Il sait depuis longtemps

que tu n'es pas mort à cause d'une chaussée glissante ou d'un chevreuil qui traversait au mauvais moment.

Son silence me pousse à poursuivre.

Inutile de préciser que le choc a été extrêmement violent : il a fallu plus de six semaines de coma pour que le cerveau de notre ami s'en remette. Et encore, en partie seulement ! Pourtant, je me souviens plus de cette sensation de souffle coupé que de la douleur, même aiguë, au bras. Je n'arrivais plus à respirer, j'allais donc certainement mourir. Le pare-brise avait volé en éclats, et je sentais le vent sur mon visage et dans mes cheveux. Mais pas dans ma poitrine. Puis l'air est revenu, et mes poumons se sont emplis, se sont vidés à nouveau, et je me souviens d'avoir pensé, très calmement : « Je suis en vie. Occupons-nous maintenant des trois autres. » Le son, que je ne me rappelais pas avoir coupé, est revenu à cet instant : j'ai entendu Noah hurler. Il était déjà sorti de la voiture. Je m'en suis rendu compte en me retournant, et c'est à cet instant que j'ai vu Zach, assommé. J'ai tout de suite remarqué qu'il respirait encore, et j'ai espéré un très court instant qu'il se soit simplement endormi. Noah criait toujours, alors je me suis extrait de la voiture pour comprendre ce qui le mettait dans un état pareil. La porte s'est ouverte sans difficulté, à mon grand étonnement. Le choc n'avait donc pas été côté conducteur ? Je me suis levé, tous mes muscles se sont déchirés en même temps, du moins c'est l'impression que j'ai eue.

Noah allait bien. Il suffisait de constater comme il s'agitait pour s'en convaincre. Il était accroupi dans les fougères, et je n'ai pas vu tout de suite que c'était sur ton corps, ton corps déjà inanimé, qu'il se penchait régulièrement. Drôle de danse, ou de prière, je me souviens de m'en être fait la réflexion. Puis Noah m'a aperçu. Et il a hurlé :

— *Shit*, Nathan ne respire plus ! Je crois bien qu'il est mort.

J'ai entendu ce qu'il a dit, je l'ai compris. J'ai senti la massue qui s'abattait d'un coup sec sur mes jambes, à mi-cuisse. Mais je ne voulais pas, moi, « bien croire » que tu étais mort. Ce n'était pas possible, pas pour une fête, pas pour quelques verres d'alcool, pas pour une blague de Noah et un mouvement d'épaules. Non ! Je ne voulais pas, je n'étais pas d'accord, pas d'accord du tout ! Alors, je me suis précipité vers Noah, je t'ai vu, inanimé, j'ai bousculé notre copain pour prendre sa place, j'ai soulevé ta tête, posé la mienne sur ta poitrine. Forcément, j'allais sentir les battements de ton cœur. *C'est ce gros*

nul de Noah, il n'a rien compris, il a mal regardé, il ne sait pas, il tire des conclusions trop rapides, il est con, quoi! Non, tu n'es pas mort Nathan, ce n'est pas possible, je ne le veux pas, je ne le veux pas. Je suis contre, bordel de merde. J'ai hurlé à mon tour. J'étais furieux, tu comprends, jamais je n'avais été aussi en colère contre toi. Qu'est-ce que tu foutais, Nathan, fallait arrêter cette blague minable?! Et qu'est-ce que tu foutais là, en plus!? Pourquoi t'étais pas dans la voiture, comme Zach, à dormir tranquillement? (Oui, Zach dormait, ce n'était pas autre chose!)

— T'as appelé une ambulance? ai-je réussi à demander à Noah.

Non, il ne l'avait pas fait! Vraiment trop nul, je te l'avais dit! Il fallait vite appeler les secours, ils allaient parvenir à te faire respirer eux, c'était certain, un petit coup de décharge électrique, comme on voit dans les films, et — boum, boum, boum! — ton cœur allait repartir, et ma vie allait reprendre, parce que là, comme ça, ce n'était juste pas possible!

J'ai senti les bras de Noah qui m'encerclaient par-derrière:

— Calme-toi, a-t-il murmuré, et j'ai réalisé qu'en effet, je m'énervais sacrément. Je vais appeler les secours, tout de suite, je vais le faire, et après il faut qu'on parle, et très vite.

Je n'ai pas compris ce qu'il voulait dire, car l'alcool m'embrouillait l'esprit. Je l'ai juste écouté appeler le 911, donner le lieu de l'accident, avec trop peu de précisions à mon goût, on perdait du temps! Puis il a raccroché, m'a de nouveau attrapé les épaules des deux mains, de face cette fois, et il m'a dit:

— Félix, il faut que tu m'écoutes attentivement. Nathan est mort, je ne sais pas comment va Zach, j'ai jeté un œil pendant que tu gueulais comme un cochon qu'on égorge, il n'a pas l'air en bon état non plus.

Zach, oh non, pas Zach. Et pourquoi il prétend que tu es mort, cet idiot, qu'est-ce qu'il en sait? Il est médecin, il est capable de poser un diagnostic pareil, en pleine nuit, en pleine campagne, complètement soûl en plus!?!

Soûl...

Ça a dû faire *tilt*, quelque part dans mon cerveau, une connexion dont je ne

soupçonnais pas l'existence, et la lumière rouge s'est mise à clignoter : attention danger. C'est de ça que Noah voulait me parler ? Je ne comprenais pas encore clairement ce qui se jouait, j'étais incapable de réfléchir, mais je pressentais que c'était grave. Mon ami m'a pondu une analyse directe et efficace de la situation, sans émotion, sans fioriture. (Comment arrivait-il à se concentrer, lui qui avait bu au moins autant que moi ?) Les faits, que les faits...

— Félix, tu conduisais en état d'ivresse. Nathan est mort ; Zach, on sait pas comment il va. Tu vas être considéré coupable...

— Mais c'était qu'un accident, je l'ai pas fait exprès ! me suis-je mis à sangloter comme un gamin.

— Sûr, que c'était un accident ! Mais les flics diront que tu l'as provoqué à la minute où tu as pris le volant en ayant bu. Tu comprends ce que je te dis, Félix, est-ce que tu comprends ? Tu risques... euh... la prison !

Noah faisait visiblement de gros efforts pour expliquer clairement son idée, malgré son état d'ivresse avancé. Et moi, j'avais beau en faire au moins autant, l'alcool que j'avais dans le sang m'empêchait de suivre son raisonnement.

— La prison...

— C'est pour ça qu'il faut qu'on parle, et vite. Il faut préparer la version qu'on va servir aux flics !

— Comment ça, « la version qu'on va servir aux flics » ?

— Qui... qui conduisait dans la version officielle.

— Mais nous étions soûls tous les quatre ! Pas un passager de cette foutue bagnole n'était en état de la conduire !

Je sentais bien d'ailleurs à quel point j'étais encore ivre ! Et je m'accrochais pour suivre cette conversation. Noah, étrangement, semblait y parvenir bien mieux que moi, comme si l'accident avait eu sur lui l'effet d'une douche glacée. Après un court silence, il a dit :

— Parmi nous, y en a un qui n'est plus en état d'aller en prison...

Je l'ai frappé. (La douleur a explosé dans mon bras droit.) Mon poing gauche a rageusement tambouriné sur sa poitrine. Qu'est-ce qu'il essayait de me faire comprendre? De me faire accepter?

— C'est la seule façon de sauver ta peau.

— Je ne peux pas envoyer Nathan en prison à ma place!

— Nathan est mort!

Noah a compris que je n'étais pas prêt à l'accepter. Alors, il a proposé:

— Écoute, on laisse les flics croire que Nathan conduisait. Si jamais il n'est pas mort et qu'il s'en sort, on dira tout, on dira qu'on a menti, d'accord? Mais là, il faut sauver ta peau.

Il s'est tu un instant, s'est épongé le front. Puis il m'a regardé de nouveau dans le blanc des yeux:

— Félix, Nathan a été expulsé de la voiture. Regarde, le pare-brise est en mille miettes, et Nathan est tombé là, devant. Je ne l'ai pas bougé. Regarde, je te dis, il est devant ta place. Je te demande pas de croire que c'est un signe du destin ou une connerie du genre, je te demande juste de fermer ta gueule quand les secours vont arriver. Laisse-les tirer les conclusions, laisse-moi répondre.

C'est le marché que j'ai accepté. Je ne pouvais plus parler, de toute façon. Ma tête tournait. Je n'ai plus dit un mot, j'ai serré les dents pour ne pas hurler tant mon bras me faisait souffrir, jusqu'à ce que les secours arrivent, jusqu'à ce qu'ils t'emmènent dans une ambulance, qu'ils dégagent Zach. J'ai entendu Noah répondre: « Nathan, c'est Nathan qui conduisait », quand un policier lui a posé la question. Je me souviens d'avoir pensé que ce policier avait bien de la chance, parce que son meilleur ami était sans doute en train de dormir tranquillement chez lui, et qu'il faudrait peut-être que je lui dise qu'il en profite, parce que moi, c'était foutu, les secours avaient été clairs, ils n'avaient même pas voulu envoyer les milliers de volts, parce que t'étais mort, ton cœur était mort, mais ta tête aussi, sans doute que tu n'avais pas bouclé ta ceinture de sécurité, c'est ce qu'ils ont

pensé, pour que le choc ait été si violent, mais ils n'étaient pas là pour juger ou critiquer, juste pour essayer de comprendre ce qui s'était passé. Et moi, je me suis demandé pourquoi je t'avais pas obligé à mettre ta ceinture, parce que tu serais probablement blessé, mais vivant quand même, comme Zach, qui avait sa ceinture, et qui en a pris un sacré coup, mais il s'en est sorti, il remarche depuis aujourd'hui, c'est pour ça que je lui dis toute la vérité, et aussi parce que j'en pouvais plus de taire ces minutes qui t'ont tué et qui tuent ma vie...

— Ça s'est passé exactement comme ça ? me demande Zach.

Sa question me prend au dépourvu et me ramène dans cette chambre d'hôpital, si propre, si éclairée, bien loin de la scène... de crime.

— Bien sûr, pourquoi tu me demandes ça ? Tu crois que je mens ?

— Non. Mais, Félix, tu réalises que c'est grâce à Noah que tu es encore libre aujourd'hui ? Non seulement il n'a pas manqué de sang-froid pour réfléchir, mais il n'a pas manqué de cran non plus devant les flics, parce que, désolé de te le rappeler, il a fait un faux témoignage pour couvrir un homicide involontaire.

Un faux témoignage qui a couvert un homicide involontaire... C'est pas nécessairement comme ça que j'aurais résumé ce que je viens de lui raconter... Est-ce tout ce que ça représente pour lui ? Je dois savoir.

— Bien sûr que non ! Nathan était mon ami aussi. Et j'imagine quel cauchemar éveillé vous avez dû vivre, Noah et toi. Mais mon cauchemar à moi, même s'il n'a pas été éveillé, a duré six semaines. Sans parler des semaines de rééducation. Attends, je te rends pas responsable de l'accident. On était tous les quatre défoncés, et tous les quatre responsables en montant dans la voiture. Mais comment tu peux vivre avec un secret pareil sur la conscience ? Moi, je sais pas trop ce que je vais réussir à en faire, et j'ai rien vu, rien entendu !

Il a raison, mille fois raison. Peut-être qu'il parlera aux flics, ou à ses parents qui parleront aux flics, ou à ta mère qui... Il ne l'a pas affirmé, mais il n'a pas promis le contraire non plus. Il pose ses mains sur ses deux jambes et conclut :

— Elles fonctionnent à nouveau, c'est le principal. Je suis content, Félix, que tu

m'aies tout raconté. Pour la première fois, j'ai l'impression que je vais bien dormir ce soir. Même avec des images terribles en tête, ça sera mieux que ces blancs...

Je me contente de lui sourire, je ne vois pas trop ce que je peux ajouter. Et puis, j'ai déjà tellement parlé...

Chapitre 20

Zach est sorti de l'hôpital. Après deux semaines de repos chez lui, il reprend les cours. Ses professeurs sont impressionnés par son niveau : il a très peu de notions à rattraper et semble même en avance sur certaines. Ils lui assurent tous qu'il décrochera ses examens du ministère de l'Éducation.

Il garde quelque temps une de ses béquilles.

— Elle me rassure, me confie-t-il. Tu sais, j'ai fait tellement de chutes pendant ces séances de rééducation.

Non, je ne sais pas, parce qu'il a préféré que je n'y assiste plus. Mais ça a peu d'importance. Il va mieux, il est revenu — lui... — et ça, c'est fantastique.

Lili-Rose est si heureuse de le voir à l'école qu'elle vient partager sa joie avec moi, alors qu'elle m'évitait soigneusement.

— Félix, la vie reprend, la vie continue, pas comme avant, bien entendu. Mais elle a été plus forte que la mort !

— Ah ? Nathan est vivant ?

Pas besoin de voir son visage se décomposer pour regretter immédiatement mes paroles. C'était dégueulasse. Et sans excuses. Lili-Rose ne prend pas ma réponse pour de la rancœur parce qu'elle m'a rejeté, mais comme une preuve supplémentaire de ma peine qui ne cicatrise pas. Elle me l'affirme. Elle insiste : elle-même ne veut pas tourner la page, mais sait se réjouir des bonnes nouvelles quand il y en a.

Je vais être honnête, Nathan, j'aimerais me réjouir moi aussi à l'idée que la vie a été plus forte que la mort dans le cas de Zach. Mon cynisme n'est pas dû à ma peine, mais à cette trouille au ventre avec laquelle je vis depuis que notre ami m'a donné son point de vue sur l'accident. S'il décide de parler, lui n'a rien à perdre, à part peut-être mon amitié. Mais que vaut l'amitié d'un type qui accuse à sa place son meilleur ami, mort par sa faute ? Pas grand-chose, nous sommes bien d'accord.

Zach et moi ne ménageons pas nos efforts pour que notre relation semble la plus naturelle possible. Mais on ne sait pas jouer la comédie. Quand il me regarde, j'ai envie de passer une main sur mon front pour vérifier qu'il n'y est pas écrit en lettres de feu « lâche » ou « traître ». Et quand je lui parle, je me sens malgré moi obligé de me présenter sous mon meilleur jour, comme si je devais en permanence le convaincre que je suis un type bien, vraiment...

Pour ça, il faudrait d'abord que j'y croie moi-même...

Depuis que j'ai raconté l'accident à Zach et qu'il a fait ses remarques sur la réaction de Noah, je regarde ce dernier autrement. Mais je suis bien obligé de tirer les mêmes conclusions : notre ami est en train de se foutre en l'air. Il multiplie les « incivilités » dans l'école, sort de plus en plus, boit de plus en plus.

Même Jacques, le responsable d'Éduc'alcool, m'en parle après ma première « conférence ».

Nous venons de rencontrer des jeunes de treize ans, et j'ai été scié en apprenant, grâce à un questionnaire anonyme, que plus de la moitié avait déjà goûté à de l'alcool. Je ne me souvenais pas d'avoir commencé si jeune ! J'allais le leur faire remarquer quand Jacques, d'un froncement de sourcils, m'a freiné dans mon élan. Il avait raison, je n'étais pas là pour donner des leçons, mais pour partager celle que j'avais reçue.

Les réactions de certains jeunes m'ont beaucoup touché. Leurs premières questions n'ont pas été sur ma responsabilité mais sur mon chagrin. Ils voulaient tout savoir de toi, ce que tu aimais, si tu avais une petite amie, ce que tu voulais faire plus tard. Comme si eux aussi te perdaient au cours de cette conférence. Il fallait pour ça te connaître un peu mieux. Je leur ai parlé de toi, de notre amitié, de ton projet de devenir juge « parce que bandit, ça ne rapporte plus de nos jours », disais-tu en rigolant. J'avais oublié tes projets d'études de droit. En me taisant sur l'accident, je ne me montre décidément pas digne de ton héritage.

Assise au premier rang, une fille s'est trémoussée sur sa chaise de longs instants avant de lever enfin le doigt. (Comme un idiot, j'ai cru qu'elle avait besoin de sortir.) Sa question posée, elle m'a paru bien soulagée.

— Qu'est-ce que ça fait de voir que son meilleur ami est mort ?

Au secours ! J'avais pas révisé ce genre de questions ! J'étais incollable sur les taux d'alcoolémie, sur le temps qu'il faut à l'alcool pour passer dans le sang, ses effets sur nos perceptions... Mais la réponse à sa question ne se trouve dans aucun des livrets rédigés par l'association que m'a remis Jacques et que j'ai étudiés.

— C'est comme si tu étais en train de faire le pire des cauchemars. Tu te dis que ce n'est pas possible, que tu rêves, que tu vas te réveiller, mais tu te réveilles jamais. La scène continue, les secours arrivent, et ton ami est toujours là, il ne bouge plus, et tu regardes ses paupières closes, et tu cherches à te souvenir de quelle couleur exactement sont ses yeux, parce que là, ils sont fermés, et il y a une petite voix qui te répète qu'ils ne s'ouvriront plus jamais, mais il faut que tu retrouves la nuance exacte, c'est ton meilleur ami, quand même !

La main de Jacques sur mon épaule, sa légère pression m'a ramené dans cette salle de cours. Tes yeux, Nathan, ta voix, ton rire, j'ai vu tout ça s'envoler cette nuit-là, tandis qu'agenouillé à tes côtés, je comprenais que c'était fini. J'ai cherché ensuite cette couleur sur des photos, mais je ne l'ai jamais vraiment trouvée. J'ai perdu ce regard quand j'ai compris que mon meilleur ami était mort...

J'ai cherché un instant mon souffle, je devais finir de répondre.

— Le pire, c'est que le cauchemar reprend chaque matin, à chaque réveil, ai-je expliqué à cette jeune fille. Tu crois que ça va aller mieux et ça te revient en pleine face...

Les questions suivantes ont été moins éprouvantes, pour moi comme pour l'auditoire. J'ai entendu quelques respirations bruyantes, surpris des yeux essuyés furtivement sur une manche. Nous avons parlé de cette envie d'imiter les autres, d'allumer une cigarette, de se procurer une bière, pour faire « bien ».

Quelquefois, faire « bien » fait très mal. Je crois qu'ils l'avaient compris au bout de cette heure d'échange.

En quittant la salle, je suis heureux de cette première rencontre. Je traîne, j'apprécie cette thérapie en public (il faudra que ma mère en parle à son psy !), puis je retrouve Jacques : je suis pressé de savoir ce qu'il en a pensé. Après tout, c'est lui le *boss* !

— Comment te sens-tu ?

Sa question me prend au dépourvu. Je m’attendais plus à des compliments, même si je n’ose pas trop l’avouer.

— Bien, je crois, hasardé-je.

— Je suis heureux de l’entendre, et pas vraiment étonné. Tu as été vraiment présent avec ces jeunes, tu as été très sincère, et il fallait du cran pour ça. Vraiment, Félix, je te félicite, tu es une personne de valeur.

J’ai attendu ces compliments, et voilà qu’ils me mitraillent le cœur. Je le sens se déchirer sous l’impact des balles. Je suis tout sauf une personne de valeur. J’ai sans doute parlé avec mes tripes devant ces jeunes, mais j’ai gardé pour moi le principal.

Qu’est-ce que ça fait de voir que son meilleur ami est mort ?

On se dit qu’on est un assassin. Qu’on tenait sa vie entre ses mains et qu’on n’en a pas pris soin. Pire encore, on décide de ne pas assumer ses erreurs.

Jacques se méprend sur la raison de mon silence :

— C’était sans doute difficile de parler de ton ami comme ça, mais tu l’as rendu si présent, tu as eu raison.

S’il savait comme il se trompe ! Parler de toi, de notre amitié, n’est pas pénible. C’est la partie de l’histoire dont je ne parle pas qui me détruit à petit feu. Mais il est hors de question que je lui livre mes états d’âme. Alors, je lui confie :

— Je suis très content d’être venu. C’est pas facile, mais ça me fait du bien, je crois même que ça peut m’aider.

— Je n’en doute pas, m’assure-t-il. Et je m’en réjouis. Par contre, je m’inquiète pour ton ami Noah, dont je voudrais te parler. Je ne suis pas là pour le juger, je ne peux pas me mettre à sa place. Mais je ne voudrais pas qu’il se fasse du mal.

Cet homme est vraiment surprenant ! Je viens de vider mes tripes dans une salle de classe et il enchaîne sur les déboires (quel mauvais jeu de mots !) de mon ami. Le tout sans sourciller. Après tout, c’est lui qui a raison. J’ai besoin du soutien de quelqu’un qui affronte les problèmes avec sang-froid.

— Qu'est-ce que tu voulais me dire sur Noah ?

— Il a un comportement à hauts risques. Plusieurs personnes de notre association l'ont croisé dans des soirées. Bien entendu, il ne prend plus le volant, mais on sent bien qu'il ne boit pas pour s'amuser ; il se détruit, c'est sa manière à lui de finir ce qui a été commencé cette nuit-là. D'ailleurs, Noah l'a dit à Jessie, que tu as rencontrée le premier jour. « L'alcool ne m'a pas eu lors de la première manche, je lui permets de jouer la revanche », ce sont les mots de ton ami.

Je savais tout cela. Je refusais de l'admettre et de m'en occuper, trop centré sur mes problèmes. Mais ceux de Noah sont aussi les miens, parce qu'il est mon ami, et parce qu'il l'a démontré, à sa manière si particulière, la nuit de ta mort. En plus, il ne sait toujours pas que j'ai raconté la vérité à Zach. Il sera furieux de l'apprendre, mais une petite voix me dit que je ne peux pas le lui cacher plus longtemps...

— Je devrais lui parler ?

Je connais déjà la réponse à ma question, mais je crois que j'avais besoin de m'entendre la poser. Jacques est comme un cap dans ces jours agités.

— Ce serait bien, en effet. Et je sais que tu vas y arriver.

Chapitre 21

Nous nous parlons, Noah et moi, mais en présence de Zach. Ça m'a semblé évident, nous devons avoir cette explication à trois. Noah est furieux en découvrant que j'ai tout raconté à Zach, Zach déçu que Noah le prenne aussi mal. À peine assis dans ce café où nous avons si souvent traîné ensemble, il lui pose la question :

— Tu ne me fais donc pas confiance ?

— Non, je n'en ai aucune raison apparemment, d'après ce que tu as dit à Félix, rétorque Noah.

— Il m'a surtout dit que tu avais fait tout ça pour moi, m'interposé-je.

— Oui, mais aussi qu'il réfléchissait à tout balancer ! riposte Noah, qui contient de moins en moins bien son énervement.

C'est mal parti. Et puis, tu arrives, tu prends la quatrième place, celle que nous avons laissée libre. Dis-moi, Nathan, tu es bien là ? C'est la seule explication que je trouve à la trêve qui suit. Ils te sentent eux aussi, non ?

Je n'ose pas raconter aux gars que je passe mon temps à parler avec toi. Que j'ai même la sensation, parfois, que tu me réponds. À ta manière bien entendu. Je ne veux pas passer pour un fou. Même si j'ai l'impression que je vais perdre la raison.

Comme Noah se calme doucement, je ne veux pas commencer par lui parler de ce qui se raconte sur lui dans les soirées. Je veux d'abord revenir sur ce qu'il a fait pour moi le soir de l'accident. Après, je lui parlerai de son comportement dangereux.

— Quand j'ai raconté l'accident à Zach, enfin les minutes qui ont suivi, il a vraiment eu l'impression que c'était toi qui avais pris les choses en main.

— Félix, c'est...

— Non, s'il te plaît, ne me coupe pas. Ce... c'est déjà pas facile de revenir sur tout ça.

— Je te dis que...

— Non, s'te plaît ! Ce que je veux dire, c'est que c'est peut-être toi qui as mené les opérations dans ces minutes-là, mais c'est quand même moi le responsable de l'accident. J'ai pris le volant ce soir-là. Personne ne m'y a poussé. J'ai tourné la tête comme un idiot pour te demander d'arrêter de me faire rire, et ce geste-là, je suis le seul à l'avoir fait aussi. J'ai eu plusieurs fois l'occasion de dire la vérité, à la police, à la mère de Nathan, après l'accident, et j'ai fermé ma gueule.

Je me tourne vers Zach :

— Je sais pas ce que tu veux faire, ce que moi, je dois faire... mais je pense que je dois porter seul la responsabilité. Ça sert à rien que Noah et moi, on se retrouve tous les deux derrière les barreaux.

— Beau discours, rétorque Noah. Je dirai pas que j'apprécie pas. Mais je te signale que la police a enregistré ma déposition, que c'est moi qui ai déclaré sur les lieux que Nathan conduisait, que je l'ai confirmé plusieurs fois. Tu en fais quoi, de tout ça ?

— On leur dira que je t'ai supplié, que je t'ai forcé... je sais pas, que je t'ai menacé !

— Ça ne servira pas à grand-chose, oppose Noah. Nous savons tous les trois ce qui s'est passé, pourquoi ne pas en rester là ?

— Je suis désolé de vous dire ça, les gars, s'interpose Zach, mais moi, je m'en sors pas comme ça, même si j'ai quitté l'hôpital, même si je remarche. Pour être honnête, je suis vraiment furieux contre vous. C'est peut-être injuste, mais c'est plus fort que moi. Je sais pas ce qu'il faut faire, mais j'ai pas envie de continuer de vivre avec ça, j'y arriverai pas.

Je suis soulagé que Zach lâche ce qu'il a sur le cœur, même si ce n'est pas ce que j'avais envie d'entendre. J'ajoute simplement :

— Pas un de nous n'y arrivera.

— Moi, ça va, rétorque Noah.

— Tu trouves ? Et ces cuites que tu te prends régulièrement en soirée, tu appelles ça « aller bien » ? réponds-je.

— Je m'amuse.

— C'est pas ce qu'on me raconte.

— Parce qu'on te parle de moi ?

Je n'avais pas prévu que ça dégénère aussi vite, mais je n'ai plus le choix : je dois affronter Noah.

— Oui. Le responsable d'Éduc'alcool m'a dit que tu buvais beaucoup trop, et que, visiblement, ça ne te mettait pas de bonne humeur. Il est convaincu que tu bois pour te détruire.

— Ah, c'est sûr ! Je n'ai pas choisi la voie de la rédemption de monsieur, qui joue les moralistes devant les ados ! Dommage qu'on ne vende pas de fouet au supermarché, t'aurais pu t'autoflageller devant tous ces jeunes émerveillés.

Apparemment, Nathan, tu as déserté la table sans prévenir... L'ambiance n'est plus à la réconciliation.

— Je n'ai pas de compte à te rendre sur ce que je fais avec Éduc'alcool, mais je confirme quand même : ça me fait du bien, ça donne du sens à ce qui s'est passé.

— Ça ne ramènera jamais Nathan ! Tu fais que te donner bonne conscience, pour réussir à t'endormir le soir et à te regarder dans un miroir le lendemain matin. Moi, je bois le soir et je dors à poings fermés. Chacun sa méthode !

Il est ignoble ! Il a raison...

— Si vous me laissez en placer une, j'aimerais vous dire ce que j'en pense, hasarde Zach.

Bonne idée, je n'en suis pas à une condamnation près ! Après, je réglerai ma consommation, je quitterai ce café et je me jetterai sous le premier autobus qui passe...

— Je vais me taire, Félix. Je ne le fais pas pour toi, mais parce que Nathan t'adorait, et qu'il ne voudrait pas que je gâche ta vie. Je reste pourtant persuadé que tu le fais toi-même en te taisant. Mais c'est plus mon affaire.

Un sourire de soulagement naît sur le visage de Noah, mais il n'a pas le temps de se

déployer.

— Noah, je pense que Félix a raison, reprend Zach. Tu as fait preuve d'un cran incroyable pendant l'accident, mais là, tu fuis complètement tes responsabilités et ta vie. Te soûler la gueule chaque soir ou presque ne fera pas revenir Nathan. Plus encore, ça me met en rage, quand je pense à tous ces jours où j'ai dû me battre pour me remettre de l'accident. Comment oses-tu te remettre en danger comme ça? C'est... ça me donne envie de vomir.

Zach se tait un instant. Il prend une grande inspiration avant de conclure :

— Je ne vais rien dire... Mais je n'ai plus rien à voir avec vous, les gars. Notre amitié est morte ce soir-là, dans ce virage, et ce n'est pas mon choix. Salut...

Il jette quelques pièces sur la table, se lève et sort. Noah et moi le regardons partir sans bouger. Puis Noah s'extirpe de son siège à son tour.

— Pauvre con, murmure-t-il en me fixant bien droit dans les yeux avant de partir, sans payer, lui.

« Pauvre con » peut être une marque d'affection dans le langage très fleuri de Noah, s'il le dit par exemple pendant un match de football, quand tu as raté une passe, ou quand tu sors une blague un peu nulle. Dans ce cas précis, c'est une déclaration de guerre.

Je reste seul dans ce café, les yeux dans le vide, à essayer de comprendre ce qui s'est passé, ce qui arrive, à essayer d'imaginer ce qui arrivera ensuite. Je ne suis sûr que d'une chose : je suis seul. Même toi, tu as quitté la *gang*.

Chapitre 22

Nathan est parti. Il est sorti de ce café. À quel moment précis de la dispute ? Je l'ignore. Je continue de lui parler. Par habitude — un peu. Pour qu'il revienne — beaucoup. Il faut que je remplisse le vide. Mais ça ne marche pas. Même mes nuits ne sont plus hantées par son avatar ensanglanté.

Zach a raison : notre amitié est morte dans ce virage. Même si elle a duré dix ans, elle n'était pas si forte finalement : un coup de volant et c'est fini.

Oh, Zach et moi, on se parle encore. On donne le change. Mais on évite de se retrouver juste tous les deux. Lili-Rose a bien remarqué notre petit cinéma et demande les sous-titres : qu'est-ce qui se passe entre nous ? J'aimerais qu'elle me laisse tranquille ! Si vraiment elle se préoccupe de mon sort, elle n'avait qu'à accepter mes avances. Je suis injuste et je le sais. Son refus m'a ouvert les yeux, je n'étais pas vraiment amoureux. En fait, ça m'énerve qu'elle se sente obligée de veiller sur nous comme ça, tout ça parce que nous étions là quand Nathan est mort. Que nous étions ses amis, sa *gang*.

Avec Noah, les choses sont plus claires. On ne s'adresse plus du tout la parole. Il continue de sortir, moi de haranguer les foules avec ma propagande de sécurité routière. Les autres élèves pensent que nous avons juste pris des chemins différents. Ils se trompent, mais je me fiche de ce qu'ils pensent.

Les jours passent, les semaines aussi. Tout le monde est fébrile, les examens approchent à grands pas, le bal de fin d'études aussi. Je demande à Léa d'être ma cavalière.

L'idée me travaillait depuis quelque temps. Au début, j'ai pensé que je n'étais pas honnête, que je cherchais juste un bouche-trou. Que je n'avais en plus rien à lui offrir. Rien à lui promettre. Puis j'ai réalisé que j'avais vraiment envie de la retrouver. Elle qui est déjà revenue une fois vers moi et que j'ai envoyée balader, elle ne va rien comprendre ! Si c'est elle qui m'envoie promener, je ne l'aurai pas volé !

À ma grande surprise, elle accepte sans la moindre hésitation.

— Tu m’as fait très mal, en me quittant. Mais ce n’est rien à côté de ce que toi, tu as enduré, affirme-t-elle. Alors, oui, on peut retenter le coup, au moins à cette soirée ! On verra bien après.

« Voir après »... Drôle d’expression. Après quoi ? Je n’arrive pas à le savoir. J’essaie d’avancer, même si je sens bien qu’une partie de moi est restée sur le bord de la route, ce maudit samedi soir, retenue par le chagrin bien sûr, mais aussi par la culpabilité. Je finis par me demander lequel de ces deux sentiments est le plus pénible.



Je révise mes examens, que je redoute moins que la soirée du bal. Oh, pas parce que les regards se poseront sur Léa et moi et notre petit couple tout juste reformé (j’ai dépassé cette étape depuis longtemps !). Je crains par-dessus tout de venir chercher mon ex (ou future) blonde pour l’emmener... en voiture. Je n’ai toujours pas conduit depuis l’accident. Je regrette maintenant de ne pas avoir eu la réaction de Noah. En bon cavalier, il est remonté en selle tout de suite. Oui, mais ce n’est pas lui qui conduisait cette maudite nuit...

Persuadée de bien agir, ma mère n’arrête pas de me soûler avec cette soirée. (Un comble, pour moi qui suis parfaitement sobre depuis l’accident, n’est-ce pas, Nath... Ah, c’est vrai, tu n’es plus là depuis que notre *gang* a explosé au café.)

— Ton père sera ravi de te prêter sa voiture, si tu veux. Tu peux aussi prendre la mienne.

Une voiture qu’il a fallu changer après l’accident ! Je réponds une fois de plus du bout des lèvres à ma mère :

— Ouais-ouais, on verra...



Mon père prend les choses en main. Un soir, tandis que nous finissons de manger et que ma sœur et moi débarrassons la table en limitant nos efforts au maximum (ce qui revient à faire le trajet avec les couverts les plus propres... aussi longtemps que c'est possible!), mon père dépose ses clés de voiture dans ma main.

— Félix, on y va.

— Mais, papa, je sais pas si...

— On y va, tranche-t-il.

Ma mère détourne la tête. Si je n'avais pas les tripes complètement nouées, la mise en scène m'amuserait presque. Elle vient avec nous jusqu'à la porte d'entrée. Alors que nous remontons l'allée, elle nous suit d'un regard inquiet. On dirait une future veuve qui envoie son fils et son mari au front ! J'ai envie aussi bien de courir me réfugier dans ses bras que de hurler ma colère : quand ont-ils mis au point ce piège ?

Je m'installe dans la voiture, je rapproche le siège, je le recule un peu. Mon père est de la même taille que moi, mais tout est bon pour retarder le départ. Il faut quand même mettre la clé dans le contact. Ô magie, le moteur se met à ronronner : je sais donc encore démarrer une voiture. J'enclenche la marche arrière, je regarde d'abord dans le rétroviseur, mais ce n'est pas suffisant. Pour vérifier que personne ne déboulera au moment où je quitte l'allée, il faut que je regarde derrière.

Se retourner. Mouvement d'épaules. Coup d'œil rapide. Des gestes qui n'ont l'air de rien, mais qui tuent. Je suis tenté de l'expliquer à mon père. Le pauvre ne comprend pas pourquoi je ne me lance pas. Mais il n'est pas au courant de mon passé d'assassin...

Docile, la voiture recule, s'engage sur la route, avance, de plus en plus vite, pas trop non plus ! Je retrouve le rassurant métronome du clignotant tandis que je tourne. J'ai les deux mains rivées au volant. Quand il faut bien que j'en déplace une pour changer de direction ou de vitesse, je m'empresse de la remettre en place.

Puis je me détends. Un peu. Les réflexes reviennent. Délicate attention : mon père garde le silence et m'épargne tous les « Tu vois que tu pouvais le faire » que je n'aurais pas supportés. J'allume même la radio et nous écoutons d'une oreille distraite les

prévisions météo du journal de Radio-Canada. À les écouter, côté ciel, juin est à l'accalmie.

Accalmie... Le mot résonne dans ma tête, comme s'il suffisait de le répéter pour chasser cet énorme nuage au-dessus de moi. Oui, je vais mieux. Un peu mieux. Je vis sans Nathan, c'est très douloureux, mais je ne passe plus mes journées à m'adresser à lui. C'est bon signe, ça, docteur, non ? Je ne sais pas si j'aime Léa, mais j'ai envie de la revoir. J'ai perdu Noah et Zach, mais peut-être que c'est mieux comme ça. Il y a un avant et un après l'accident, c'était inévitable, je le réalise maintenant. Peut-être que ce serait exactement la même chose si Nathan avait réellement conduit, cette nuit-là. Je finis par m'en convaincre quand mon regard se pose par hasard sur l'affiche annonçant le *show* de Coldplay. Nathan et moi, on avait acheté nos billets ensemble, deux semaines avant l'accident. Ma place est dans le tiroir de ma table de nuit. Où est la sienne ? Où est mon ami ?

— Félix, attention !

Je freine, sans chercher à comprendre ce qui se passe. Puis je regarde de nouveau devant moi : mon père vient juste de me faire éviter un chien qui courait au milieu de la rue.

— Il a déboulé de nulle part, tente-t-il aussitôt de m'excuser.

Mais c'est trop tard. Je range la voiture en bordure du trottoir sans prendre la peine de la garer correctement, je déboucle ma ceinture, je sors en trombe de la voiture.

Et je pleure. Je pleure parce que tuer une fois au volant ne vous met pas à l'abri de recommencer. Ce n'est pas comme une bonne varicelle, pas d'immunisation ! Je pleure aussi parce que Nathan ne sera pas avec moi à ce *show* et que, même si je suis reçu en VIP par les artistes après, ça restera une soirée pourrie. Je pleure parce que mon père tente de me consoler et qu'il ne peut rien pour moi. En lui cachant la vérité, je l'ai exclu de ma vie. Lui et tous ceux que j'aime.

Mes larmes redoublent quand je réalise que ceux qui savent m'ont, eux, exclu de leur vie. Il n'y a aucune solution. Aucune.

Ou peut-être que si ?

Chapitre 23

J'attends que les examens soient passés. Ce n'est pas très glorieux, mais ça me semble plein de bon sens : quitte à passer quelques années en prison, autant y entrer avec mon diplôme en poche. J'ai déjà redoublé une année, ce serait idiot d'en perdre une autre...

Je m'étonne d'avoir ce genre de raisonnement. Je me prépare à mettre ma vie entre les mains de la justice et je règle les derniers petits détails, comme un alpiniste qui se préoccuperait plus de la couleur de ses chaussettes que des avis de tempête avant son ascension.

Drôle de comparaison...

Drôle de moment...

Les aveux que je me prépare à faire m'anesthésient complètement. Tout, à côté de ça, me semble d'une grande futilité, et c'est l'esprit parfaitement tranquille que je me présente aux examens : je peux me planter en physique-chimie, on ne me mettra pas les menottes à la sortie de la salle. Ça me réussit plutôt bien et je suis confiant pour les résultats finaux. Seule incertitude : où serai-je le jour où les notes arriveront au courrier ? Je ne veux pas attendre, de peur de changer d'avis. Du coup, je renonce au discours en hommage à Nathan. De toute façon, j'étais très mal placé pour le prononcer, je le sais depuis longtemps. Je laisserai cet honneur à Zach qui, debout sur ses deux jambes, le mérite bien plus que moi. Je me prive aussi du bal de fin d'études. Et j'en priverai sans doute Léa. Mais, une fois encore, je ne veux pas prendre le risque que ma volonté flanche.

Je peaufine le déroulement des événements. Je ne veux pas parler aux policiers en premier. Je dois tout raconter aux parents de Nathan sans être freiné par un enquêteur ou un avocat. Je dois aussi la vérité en direct à Lili-Rose. Elle aimait Nathan. Elle l'aime toujours. Mais elle n'est pas de sa famille, je leur dois la primeur de mon scoop. Faut-il que mes parents m'accompagnent ? Et, dans ce cas, dois-je leur expliquer ma démarche et, par conséquent, leur raconter en premier la vérité ?

Tandis que toutes ces questions tournent dans mon esprit au point de me soulever le

cœur, l'image de l'enterrement de Nathan revient en boucle : sa mère a toujours su. Elle a combattu cette intuition par honnêteté, elle est même venue me présenter ses excuses pour des accusations qu'elle croyait calomnieuses. C'est à elle que je dois m'adresser en tout premier.



Mes camarades ne comprennent pas pourquoi je refuse de les accompagner pour fêter le dernier examen, ce jeudi après-midi.

— Félix, on n'a pas dit qu'on allait se soûler, on va juste boire un verre ! me lance Paul.

— Je sais, mais j'ai un rendez-vous important.

— Je ne vois pas quel « rendez-vous important » on peut avoir quand on vient tout juste de terminer les examens du ministère de l'Éducation, insiste-t-il.

Si tu savais, mon pauvre Paul... Il va savoir, la nouvelle circulera très vite, je n'en doute pas une seconde. Mais ce n'est sûrement pas lui, ni un de mes camarades pourtant tous sympas avec moi, qui aura le scoop.

— Je vous retrouve dès que je suis sorti !

Un dernier mensonge pour la route ! (Si on considère que c'est la vérité, Paul et les autres vont devoir attendre plusieurs années avant ces retrouvailles.)

Je rentre à la maison, et je demande à ma mère si elle peut me prêter sa voiture. Ma demande est tellement exceptionnelle — et inespérée — qu'elle n'ose pas me poser de questions. La pauvre, elle serait effrayée d'apprendre que je l'ai imaginée débarquant en larmes chez Nathan après un coup de fil furieux des parents de mon ami et que je préfère ne pas la savoir au volant dans un tel état de panique. Elle va être obligée d'attendre le retour de mon père, qui prendra les choses en main.

Le détachement avec lequel je vis ces dernières minutes de liberté m'étonne encore.

À croire que c'était vraiment la seule solution ! Enfin, c'est simple de le penser dans le confort de la voiture de ma mère. Serai-je toujours du même avis si je me fais casser la gueule en cellule ou sodomiser dans les douches par un codétenu en manque d'affection — comme je l'ai vu dans un film qui m'avait glacé le sang à l'époque ?

Enculé, va !

La réplique préférée de Nathan quand je me moquais de lui.



Je me gare devant chez lui. Je remarque que la fenêtre de sa chambre est entr'ouverte. Je ne sais pas si ses parents ont ou non vidé la pièce. Y faire entrer de l'air frais me paraît en tout cas une excellente idée. Mes poumons en manquent tellement soudainement ! Sans même m'en rendre compte, je me retrouve devant la porte, le doigt sur la sonnette.

— Félix ! Qu'est-ce qui nous vaut ce plaisir ?

Oh, quand tu vas le savoir, ce joli sourire va disparaître de ton visage, Romy...

— Ta mère est là ? demandé-je seulement.

— Oui, entre.

Comment annonce-t-on à une mère qu'on a tué son fils ? Il est trop tard pour me poser la question.

— Félix, ça me fait plaisir de te voir ! Les examens se sont bien déroulés ?

Quelle force de caractère il faut pour sortir ces quelques mots sans fondre en larmes ! Devant tant de courage, je suis tenté un instant, étrangement, d'être lâche. Ne rien dire du tout, faire comme si de rien n'était...

Mais « de rien » n'est pas. Alors, je me lance :

— Annick, je... je... je...

— Eh bien, qu'est-ce qui t'arrive ? Tu n'as vraiment pas l'air bien, tu m'inquiètes !

Oh non, par pitié ! Pas de signe d'affection ! J'examine le visage de cette femme qui m'a vu grandir. Il est déjà tellement marqué par la douleur. Je vais y ajouter une marque supplémentaire, là, tout de suite. Allez, fonce ! (Pour une fois, c'est recommandé !)

— Je conduisais le soir de l'accident.

La phrase sort d'un bloc, sans la moindre respiration. Je l'ai répétée tant de fois dans ma tête. Pourtant, j'ai le sentiment de l'entendre pour la première fois.

Annick est horrifiée.

— Tu peux... tu peux répéter ce que tu viens de dire ? réussit-elle à articuler au prix d'un effort visible.

— C'est moi qui conduisais le soir de l'accident. Nous étions tous les quatre ivres, et pas un de nous n'a osé appeler ses parents pour qu'ils viennent nous chercher. Alors, j'ai pris le volant.

Je lui raconte la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. J'avais prévu de minimiser le rôle de Noah pour le mettre à l'abri des conséquences de mon aveu, mais assis sur ce canapé, à côté de cette femme dont je ruine une fois de plus la vie, il me semble qu'il ne faut surtout rien changer. Je ne lui épargne aucun détail, je lis l'effroi dans ses yeux quand je lui raconte le vol plané que le corps de son fils a effectué, je lui confirme qu'il n'avait pas mis sa ceinture.

Romy a tout écouté. Elle vient se planter devant moi :

— Félix, comment tu as pu nous mentir comme ça ?

J'avais prévu la question, je voulais leur expliquer cette peur au ventre de finir en prison, le sentiment de responsabilité par rapport à Noah qui s'était tant mouillé pour sauver ma peau, mais tout ça me semble soudain bien ridicule face à la perte d'un fils ou d'un frère.

— Je ne sais pas, j'ai été lâche.

Sa mère se lève si soudainement que j'en sursaute.

— Et là, tu as décidé d'être courageux, de venir me lancer ça en plein visage après avoir nié tant de fois, et tu espérais quoi ? Mon pardon ? Tu pensais que j'allais te prendre dans mes bras en te disant que Nathan t'aimait tant, que ce n'est pas grave ?

— Non, je n'attends rien, je voulais juste vous dire la vérité...

— Et soulager ta conscience, c'est ça ? Mais c'est trop facile, beaucoup trop facile !

Elle crie de plus en plus fort.

— Romy, appelle ton père, dis-lui de rentrer tout de suite !

Se tournant vers moi, elle me demande :

— Tes parents sont au courant ?

— Non, je pensais le leur dire après...

— Ils seront heureux de l'apprendre, eux aussi ! Appelle-les, dis-leur de venir ici tout de suite. Dis-leur de se dépêcher s'ils veulent te voir avant que les flics t'embarquent !

Là, à cet instant, j'ai vraiment envie de pleurer. Mais je retiens mes larmes. D'abord parce qu'elles auraient été parfaitement indécentes en face de la mère de Nathan, et ensuite parce que...

Je te sens. Tu es revenu. Tu es assis à mes côtés, de nouveau, Nathan, mon ami, mon frère.

Je ne sais pas ce que je vais devenir, où je vais dormir ce soir, où je serai dans deux heures, même. Mais tu es de nouveau à mes côtés.

Chapitre 24

J'ai envoyé un texto à mon père. Je me sentais incapable de prononcer le moindre mot. J'ai dû être convaincant, car mon père me répond tout de suite : « Nous arrivons. » Annick, Romy et moi attendons ensuite dans un silence de mort. De longues minutes assassines.

Puis ton père arrive, puis mes parents sonnent, deux minutes plus tard à peine. Ça me soulage, je n'aurai pas à refaire le récit deux fois.

Je raconte de nouveau l'accident, en prenant soin d'utiliser les mêmes mots que la fois précédente, il y a une demi-heure à peine. Me concentrer sur cet exercice de vocabulaire m'évite de penser à la portée de mes paroles : je suis en train de démontrer à mes parents chéris que je suis un assassin et un menteur.

Quand elle comprend, ma mère hurle. Un hurlement aigu, long, intense, et je sens sa souffrance pénétrer chaque pore de ma peau. Mon père pose ses mains sur ses épaules. Il lui demande si elle veut sortir, tout en jetant des regards gênés à tes parents. Ton père, assis aux côtés de ta mère, est littéralement plié en deux. Comme un boxeur qui a reçu un coup de poing en plein ventre et qui regrette d'avoir baissé sa garde, il répète sans cesse :

— Et dire que tu l'avais tout de suite compris, et dire que tu l'avais tout de suite compris...

Ta mère n'a pas le triomphe arrogant. Elle prend juste sa main dans la sienne. J'ai du mal à comprendre vraiment ce qui se passe dans ce salon si « normal » à peine une heure plus tôt. Je me doute que cette scène est une des plus importantes de ma vie, que je vais me la rejouer très souvent quand je serai condamné, mais je ne parviens pas à en mesurer réellement l'enjeu.

Mes parents sortent sur le perron, en laissant la porte ouverte. Je crois que mon père veut montrer qu'ils cherchent juste à prendre l'air, pas la fuite. Qu'ils n'envisagent pas non plus de mettre au point la moindre stratégie.

J'inspire une grande bouffée d'air pour me donner du courage, et je demande à tes

parents si je peux appeler Lili-Rose, pour qu'elle vienne aussi entendre la vérité.

— Est-ce que tu veux que j'appelle un prêtre pour qu'il te donne l'absolution, pendant que tu y es!? Tu te crois où, mon garçon?

Ta mère m'a si souvent appelé « mon garçon », en m'offrant du jus d'orange, en soignant un genou écorché dans ton jardin, en ébouriffant mes cheveux après nos matchs victorieux. Les mots sont les mêmes, mais la voix est devenue plus coupante qu'une lame de sabre patiemment aiguisée.

J'avoue, à cette seconde, je prends peur. À toi à qui je ne cache rien (OK, ce n'est pas très courageux de jouer la franchise absolue avec un mort...), je peux le dire: à cet instant précis, je regrette mes aveux. La culpabilité était un sentiment plus confortable que l'angoisse. Je croyais avoir connu la peur, dans les semaines qui ont suivi ta mort, quand les policiers nous ont interrogés, Noah et moi, quand ta mère a remis en cause mon témoignage, mais je réalise maintenant que cette frayeur était complètement anesthésiée par le choc et la douleur de ta perte. Oh, ce n'est pas que je suis maintenant guéri de ta mort, loin de là! Ce mal-là est incurable. Mais comme l'aveugle réapprend à traverser la rue sans y voir, j'avais fini par vivre de nouveau sans toi. Et là, je donne de nouveau un énorme coup de pied dans la fourmilière, il faut tout recommencer à zéro.

Mes parents reviennent dans le salon, mon père me regarde sans un mot, mais je ne lis aucune déception, aucun reproche dans ses yeux. Sans doute l'ai-je déçu par ce terrible mensonge, mais je me suis rattrapé, me semble-t-il, par cet aveu, même tardif. Ma mère est dans un tout autre état. Comme la biche traquée qui craint pour son petit, sa peur se sent dans toute la pièce. Au sens premier du verbe. Elle n'ose pas lever les yeux, et j'en suis lâchement soulagé: je ne pourrais pas soutenir son regard paniqué.

Je fixe mes parents et je me demande ce que j'attends d'eux: une dignité absolue, qui condamnera leur fils, en acceptant la sentence ou un plaidoyer larmoyant pour obtenir ma grâce?

— Permettez-vous que je m'adresse à Félix? demande mon père.

Cet excès de politesse me paraît d'abord exagéré: tes parents n'ont quand même pas pouvoir de vie ou de mort sur ma famille! Puis je comprends que si, c'est ainsi que mon père perçoit la situation. De la décision de tes parents dépendront mon avenir et leur vie.

— Félix, tu ne peux pas juste nous raconter les faits comme ça sans nous donner plus d'explications.

Je sens ses efforts pour que sa voix reste la plus neutre possible. Pauvre papa... Il poursuit :

— Pourquoi tu ne nous as rien dit ? Même pas à nous, tes parents ? Nous aurions pu t'aider !

— Et comment tu voulais m'aider ? Soit tu me poussais à vivre dans le mensonge, soit tu m'envoyais en prison. Tu crois qu'un parent doit avoir à faire un choix comme ça ?

— Nous aurions pu te soutenir dans cette décision ! Grâce à nous, tu y aurais vu plus clair. Tu n'aurais pas attendu de si longs mois avant de parler...

— Mais tu es fou, chéri !

Le cri strident de ma mère nous fait tous sursauter. Mais, loin de se soucier de nos réactions, elle invective mon père :

— Tu l'aurais poussé à se dénoncer ? À passer les prochaines années de sa vie en prison pour une soirée trop arrosée et un accident ?

— Mais chérie, voyons, il y a eu un mort ! On ne peut pas dissimuler une information pareille sur l'accident ! Ce n'est pas juste une soirée arrosée, c'est la nuit où Nathan est mort !

Dans leur emportement, mes parents ont visiblement oublié qu'ils ne sont pas seuls dans la pièce. Ta mère, qui a bondi de son fauteuil en entendant ma mère parler de soirée trop arrosée, se rassoit en écoutant la réponse de mon père. Sans le moindre regard pour nous, ma mère reprend son argumentation :

— Notre fils est en prison depuis la minute où Nathan a cessé de respirer. L'as-tu regardé vivre, ou tenter de vivre, ces derniers mois ? Oui, il a continué l'école, il s'est engagé dans une association, il a soutenu Zach comme il a pu. Mais il a fait tout cela en spectateur de sa propre vie.

— Sans doute aussi parce qu'il ne supportait plus ce mensonge, c'est pour cela qu'il a

parlé aujourd'hui, suggère mon père.

— Il faudrait le lui demander, tranche le tien.

Mes parents se tournent vers lui et mon père acquiesce d'un signe de tête.

— Félix, il faut que tu nous dises tout maintenant. Tu nous dois la vérité complète, à nous et aux parents de Nathan.

À cet instant, la sonnette de la porte retentit. Romy se lève et ouvre, accueillant... Lili-Rose!

— C'est moi qui lui ai envoyé un message pour lui dire de venir le plus vite possible, explique ta sœur à tes parents incrédules.

Ta petite amie murmure un inaudible « bonjour, excusez-moi de vous déranger » avant de me questionner :

— Félix, qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi Romy m'a textée ?

Je remarque qu'elle se tient encore plus loin de moi que ces derniers temps, après qu'elle a repoussé mes avances. Moi, j'ai très envie de la serrer dans mes bras, de me blottir dans les siens, comme nous l'avons fait juste après ta mort, quand les gestes étaient plus forts que les mots.

Qu'est-ce que tu me dis, Nathan ? Il ne manque plus que Zach et Noah pour que la séquence-vérité puisse vraiment commencer ? Tu as raison, mais je me doute bien que personne ne les a invités à la séance. On leur racontera le film, tant pis pour eux... Au moins toi, tu es à mes côtés. Ça me donne le courage nécessaire pour me lancer :

— C'est moi qui conduisais la voiture le soir de l'accident. Au moment du choc, le corps de Nathan a été projeté à travers le pare-brise et est retombé devant la voiture, côté conducteur. Je peux affirmer que c'est ça qui a donné à Noah l'idée de raconter que Nathan était le conducteur. Lui avait tout de suite compris que Nathan était... mort. J'ai protesté, mais pas suffisamment, je le reconnais. Je reconnais aussi que j'ai eu mille fois l'occasion dans les jours qui ont suivi de rétablir la vérité. Je ne sais pas ce qui m'a poussé à me taire, la peur sans doute, et aussi cette impression que je ne contrôlais plus rien, qu'il fallait juste laisser les choses courir... Noah m'en a dissuadé, mais je ne veux pas me

cacher derrière lui, ça serait particulièrement injuste alors que je suis venu tout raconter aujourd'hui sans le prévenir, de peur justement qu'il ne m'en empêche. Ma démarche n'est pas un acte de courage, je n'en pouvais juste plus de vivre avec un tel secret. Tu as raison, maman, je ne vivais plus. J'espère que tu sauras me pardonner ce que je te fais subir aujourd'hui.

Un hochement de tête me rassure. Je poursuis...

— Ce soir, je suis absolument mort de peur.

... avant de réaliser à quel point la formule est déplacée. Ta mère le souligne tout de suite :

— En tout cas, tu me sembles plus vivant que mon... bébé.

Elle fond en larmes, et ses sanglots me brûlent l'âme bien plus que sa remarque que j'ai largement méritée. Je ne peux pas aller plus loin. Que pourrais-je d'ailleurs ajouter ?

Chapitre 25

La nuit qui suit est la plus longue de ma vie. Et pourtant, le record était difficile à battre, celle de l'accident ayant été particulièrement intense aussi...

Lili-Rose demande la permission de me parler en privé et je me dis que ces autorisations préalables que tous demandent avant de s'entretenir avec moi ont un avant-goût de parler...

Plus elle se concrétise, plus l'idée de la prison me glace le sang.

Nous nous retrouvons seuls dans l'entrée.

— Félix, je n'arrive pas à croire que tu... tu... tu... quoi ? Mais tout, en fait ! Que tu n'aies pas pu assumer tes responsabilités et que tu aies laissé Nathan porter le chapeau. Comment as-tu pu aller voir Zach tous les jours sans rien lui dire ? Il est au courant, maintenant, n'est-ce pas ? C'est pour ça que vous êtes en froid ?

Je veux confirmer, mais elle ne m'en laisse pas la possibilité :

— Non, ne dis rien, je ne veux pas t'entendre. J'ai eu mon compte de tes histoires et de tes états d'âme pour ce soir. J'aimais profondément Nathan. Ce n'était pas toujours facile entre nous, mais il n'y a jamais eu aucun secret ou manque de respect.

Bien sûr, je pourrais mentionner Peggy et votre flirt lors du party chez John, mais ça n'a plus aucun sens.

— Comment as-tu pu me demander de sortir avec toi, en sachant ce que tu lui avais fait ? Non, surtout ne réponds pas, je ne veux vraiment pas t'entendre. Tu as sali la mémoire de Nathan. Je ne veux plus jamais te voir ni te parler.

Depuis l'entrée, elle fait un pas, puis jette un regard sur tes parents, toujours assis sur le canapé du salon.

— Je ne sais pas ce que vont décider les parents de Nathan. Je respecterai leur choix, je leur dois bien ça. Mais, en prison ou pas, ça ne changera rien pour moi, tu es mort...

Cette fois, le choix du mot n'a rien du vocabulaire maladroit. J'en suis bien conscient en la regardant dire au revoir de loin à nos familles et partir.

De retour dans le salon, je suis très tenté d'aller m'asseoir près de mes parents, mais je résiste à l'envie. Je reprends ma place sur le banc des accusés, je laisse les adultes parler, se taire beaucoup. Les heures tournent, personne ne songe à lever la séance. Seule Romy est montée se coucher, en embrassant ses parents, en gratifiant les miens d'un signe de la tête et en me lançant un regard plus triste et déçu que revanchard.

Vers une heure et demie du matin, je sens la fatigue qui me scie les muscles. Ça fait un long moment que personne n'a parlé. Je crois que mes paupières très lourdes se sont un instant fermées, mais elles se rouvrent en sursaut quand retentit un claquement sec.

— C'est la chambre de Nathan ! s'exclame ta mère. Sa fenêtre est restée ouverte.

Et je me souviens que je l'ai remarqué... des siècles plus tôt, me semble-t-il. Ta mère monte, suivie de ton père. Mes parents et moi, on les regarde quitter la pièce, on se regarde, et je ne peux pas résister. Je vais me blottir dans les bras de ma mère. Je sens ceux de mon père qui se referment à leur tour sur elle. Je me retenais depuis le début de la soirée, la digue se rompt et mes larmes coulent. Ma mère les essuie de ses baisers. J'ai de nouveau deux ans, et c'est bon. Je ne sais pas combien de temps nous restons ainsi tous les trois. Au début, j'ai peur d'être arraché à leurs bras consolateurs par un retour trop rapide de tes parents mais j'ai le temps de m'y nicher, de m'y ressourcer, de m'y noyer.

C'est dans cette position que tes parents nous trouvent. Sans le moindre commentaire, ils nous laissent reprendre chacun notre place dans ce tribunal improvisé. Puis ton père prend la parole. C'est à cet instant seulement que je remarque ses yeux rougis, et ta mère qui frotte les siens, et je comprends que la même émotion s'est libérée dans ta chambre.

— Mon épouse et moi avons beaucoup discuté, et nous sommes arrivés à... une conclusion commune. Félix, jamais nous ne pourrons te pardonner ce que tu nous as fait, même si Nathan avait bu lui aussi, ce soir-là. Tu as conduit sans en être capable, tu as trahi ton ami mort...

Il se tait, incapable de poursuivre, et je comprends la signification de l'expression

« un silence pesant ». Ta mère poursuit :

— Ma haine pour toi est grande et irrémédiable. Mais elle reste inférieure à mon chagrin. Jamais je ne pourrai te pardonner ce que tu as fait. Mais... et ça me coûte de le dire... tu étais le meilleur ami de mon fils. Les liens qui vous unissaient étaient profonds, sincères, sans doute éternels eux aussi. Alors, pour lui, et pour tes parents, nous n'allons rien dire. Gâcher ta vie ne nous rendra pas celle de notre fils. Vis, sois un homme bien comme je reste convaincue que tu l'es malgré tout, et honore la mémoire de notre fils.

Nathan, il faudra, un jour, que tu viennes me raconter dans mes rêves la réaction de mes parents, le soulagement de ma mère, les remerciements à la fois éperdus et tout en pudeur de mon père, car je n'en ai qu'une vision très floue. Ma tête se met à tourner, les larmes reviennent.

Je te pleure, une fois encore, mon ami, mon frère. Je pleure ma lâcheté, ma trahison, la peine de tes parents, leur grandeur d'âme, la respiration revenue de ma mère. Je comprends à quelques mots qui traversent la brume de mon cerveau que tes parents rassurent les miens : ils ne changeront pas d'avis. Ils insistent : ils ne veulent plus les croiser. Je crois même entendre mon père parler de déménagement si nécessaire. Puis je sens une main sur mon épaule :

— Nous rentrons à la maison, fiston.

Je voudrais tellement à ce moment trouver le mot magique à dire à tes parents, leur faire comprendre que j'apprécie à sa juste valeur le cadeau extraordinaire qu'ils me font, leur confirmer que ce n'était pas ce que j'étais venu chercher : je voulais juste... soulager ma conscience, comme l'a souligné ta mère avec justesse. Mais je ne peux rien dire. C'est à peine si je marmonne un inaudible « merci ».

Nous rentrons sans un mot. Ma petite sœur nous attend, endormie sur le canapé. Ma mère l'embrasse. La scène, si naturelle, me paraît un vrai cadeau du ciel.

— C'est vous ? demande-t-elle d'une voix tout ensommeillée, sans même ouvrir les yeux. Qu'est-ce qui s'est passé ? T'avais une drôle de voix, papa, quand tu m'as appelée de chez Nathan pour me dire que vous alliez rentrer tard. Il est vraiment très tard, non ?

— Ça va, la rassure maman. Les parents de Nathan et nous devons parler.

Mon père me serre dans ses bras, sans un mot, ma mère m’embrasse sur le front :

— Dors bien, se contente-t-elle de murmurer.

Je lui souris, intimement convaincu, en effet, que je vais bien dormir.

Épilogue

Regarde, Nathan, comme le ciel est bleu ce matin, dégagé de tout nuage.

C'est un jour à prendre le petit déjeuner sur la table de jardin, dans la cour arrière, près de l'érable.

Un jour à dévaler à toute vitesse sur nos vélos la rue de ta maison, en freinant juste sur la ligne du stop.

Un jour à écouter en boucle l'album *live* de Coldplay en comparant les tours de poitrine de toutes les filles de la classe.

Un jour à emmener ta chienne au parc et à la rendre folle en envoyant dans tous les sens sa vieille balle de tennis toute mâchouillée.

Un jour à fumer sa première cigarette derrière le centre commercial. Et à s'étouffer avec la fumée.

Un jour à mêler nos sangs d'un coup de canif maladroit. À la vie à la mort !

Oui, Nathan, c'est une belle journée.

D'ailleurs, le soleil se reflète tellement dans la porte vitrée du bâtiment que je ne parviens pas à en lire l'inscription. Ce n'est pas nécessaire, je sais où je suis. D'une main ferme, je pousse la porte du poste de police.

Un jour à faire éclater la vérité et à assumer ses responsabilités.

RESSOURCES AU QUÉBEC

Éduc'alcool

www.educalcool.qc.ca

SAAQ

www.saaq.gouv.qc.ca/prevention/alcool

Jeunes en santé

www.jeunesensante.ca

Centre d'urgence 911

www.spvm.qc.ca

Alco Prevention

www.alcoprevention.com

MADD Canada (Mothers Against Drunk Drivers)

1 800 665-6233

www.madd.com

Tel-Jeunes

1 800 263-2266

www.teljeunes.com

Tel-Aide

514 935-1101

www.telaide.org

Jeunesse, J'écoute

1 800 668-6868

www.jeunessejecoute.ca

Deuil-Jeunesse

418 624-3666 • 418 670-9772 (pour urgence)

www.deuil-jeunesse.com

Film-documentaire de Paul Arcand

Dérapages

www.derapages.ca

SERVICES DE RACCOMPAGNEMENT

Extrême Limite (région de Montréal, Rive-Nord et Rive-Sud)
450 666-2500

Opération Nez Rouge
www.operationnezrouge.com

Point Zéro 8 (région de Montréal seulement)
514 953-0008
www.chauffeur-designe.ca

Raccompagnement 4 Saisons
450 733-1303 • 1 855 733-1303 (sans frais)
www.raccompagnement4saisons.com

Tolérance Zéro
1 819 758-0780 (sans frais)
www.tolerance.zero

RESSOURCES EN FRANCE

www.alcoolinfoservice.fr
www.preventionalcool.com
www.alcoolassistance.net

Note de l'auteure

Je tiens à remercier du fond du cœur Christine Spadaccini qui a trouvé le titre, si juste à mon avis, de ce roman.

Mes remerciements sincères vont aussi à Stéphanie Forestier, pour sa relecture bien entendu, pour ce joli personnage de prof de français qu'elle m'a inspiré et qu'elle joue si bien dans la vie, et pour notre inénarrable amitié.

Je pourrais, à titre personnel, en écrire des pages et des pages, sur l'alcool. Sans vouloir jouer les moralisatrices, je me permettrai juste d'ajouter un mot : si cette fiction tend à démontrer que l'alcool peut tuer, la vie m'a montré que l'alcool peut aussi blesser, ceux qui le consomment d'abord, et ceux qui les entourent ensuite.

Mais certains s'en sortent. Celui à qui je pense se reconnaîtra, je veux qu'il sache que je suis très fière de lui.

Tome 1

Le carnet de GRAUKU



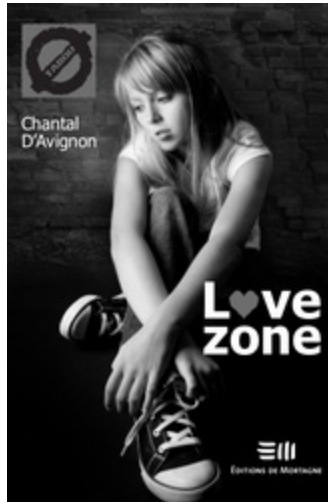
Si tout a dérapé, c'est seulement parce que je n'en pouvais plus de voir la photo de mon cul partout... C'est déjà si dur d'avoir à le traîner ! Je sais, je sais... Je ne devrais pas utiliser le mot « cul ». Ce n'est pas un mot très « littéraire »...

Mais ce qui suit n'est pas une histoire gentille. Quand une gang de filles vraiment pestes ont photographié mes fesses et ont fait circuler la photo de cellulaire en cellulaire, j'ai réagi comme d'habitude : je me suis bourrée de chocolat et je me suis défoulée sur mon blogue. Puis cette fille, « Kilodrame », m'a laissé un message. Elle avait un moyen de me libérer complètement de mes problèmes de poids et de mes obsessions de bouffe. Une idée de carnet... Oui, j'ai maigri. Oui, j'ai enfin découvert la vie. Mais pas celle que j'imaginais...

Un roman qui n'a pas peur d'appeler un chat un chat, qui capte notre attention dès les premiers mots pour ne pas la relâcher avant la dernière page. Beaucoup d'humour et d'ironie, mais surtout, l'absence de clichés malgré la gravité des sujets évoqués : les troubles alimentaires.

Tome 2

Love zone



Marie-Michelle (Mich pour les intimes :-)) a 15 ans. Elle désespère de se faire un chum comme ses deux meilleures amies, Josiane et Marie-Ève, qui lui consacrent de moins en moins de temps pour cause de bécotage continu... Jusqu'à ce que Mich rencontre Lenny, pour qui elle craque. Elle fera enfin la découverte de la complicité amoureuse, mais aussi, bien malgré elle, de la jalousie masculine...

Pas facile de gérer amours, famille, amis et études ! Voilà le dur constat que fera Marie-Michelle à l'aube de sa cinquième année du secondaire. Heureusement, à travers tous les tracas, il y a l'amour, le vrai, celui qu'on voudrait voir durer encore et toujours et qui nous donne des frissons dans tout le corps.

Une histoire tout en simplicité, à laquelle nombre d'adolescentes sauront s'identifier. Premières relations amoureuses riment avec naïveté, questionnements, conflits, mais aussi avec purs moments de bonheur... À vivre pleinement !

Tome 3

Ailleurs



On m’a demandé de raconter mon histoire... Mais comment faire sans raconter la leur, celle de toutes ces voix que j’entends constamment ? Certains disent que je suis malade, que je souffre de schizophrénie. Moi, tout ce que je sais, c’est qu’à quinze ans, ma vie a basculé lorsqu’elles sont entrées dans ma tête et qu’elles ont commencé à m’humilier, à me blesser au plus profond de mon âme...

J’ai tout essayé pour les faire taire et me retrouver seule, enfin. Prières, jeûne, médicaments, alcool, drogues... Mais on ne vient pas si facilement à bout de la Grande Gueule et de sa hargne. J’ai voulu lutter, par tous les moyens possibles, mais c’est à ce moment qu’a commencé ma longue descente aux enfers. Mon combat peut avoir deux issues : la mort ou... ailleurs.

Brillante, talentueuse, hypersensible, Rubby veut simplement vivre. Vivre comme tout le monde, comme avant... Un roman coup de poing sur l’enfer de la schizophrénie qui ne laissera personne indifférent.

Tome 4

Le choix de Savannah



Je fondais tant d'espérances dans l'année de mes quinze ans... Je m'imaginais enfin rencontrer le grand amour, ressentir les petits papillons et tout le tralala. Pourtant, jamais je n'aurais pu imaginer l'enchaînement d'événements qui m'a amenée à faire le vide... en moi.

Christophe, le « roi de la drague », qui m'a envoûtée d'un simple regard, si profond que j'ai été engloutie.

Et puis la trahison, la peine, l'incompréhension. J'aurais voulu hurler ma douleur à la terre entière. Mais voilà que la vie en a décidé autrement : je devais mettre ma peine de côté et faire un choix... Un choix si important qu'il déterminerait chaque minute de mon existence... et de la sienne.

Sophie Girard, travailleuse sociale, propose ici un roman d'une grande sensibilité, dans lequel elle aborde avec beaucoup de finesse certains des enjeux les plus préoccupants de l'adolescence : relations amoureuses, grossesse non planifiée et avortement.

Tome 5

Dernière station



Depuis la mort de son père, son seul confident, Marie-Ève a la rage de vivre mais le cœur empli de chagrin. Sa famille, ses amis, ses amours ne sont que déception. Sa mère ? Elle fait vivre un cauchemar quotidien à Marie-Ève. Son chum Simon ? Il ne peut pas comprendre son besoin de fuir... Après une première tentative de suicide à quinze ans, l'adolescente décide d'en finir une fois pour toutes avec sa souffrance. Elle n'en peut tout simplement plus de cette vie. Se jeter devant le métro lui semble être l'ultime solution à tous ses problèmes.

À son réveil, le choc est immense et les séquelles de son geste, inévitables. Mais, plus encore que les marques permanentes laissées sur son corps, Marie-Ève accepte le pari de vivre, pleinement, comme jamais auparavant.

L'histoire de cette adolescente en mal de vivre respire l'urgence : l'urgence de s'accrocher au bonheur et de se libérer d'une révolte intérieure trop longtemps étouffée. Le suicide y est abordé sans détours, mais aussi avec beaucoup d'espoir et de courage.

Tome 6

L'amour à mort



« Le sida, c'est pour les gays ou les drogués ! Pas pour les Juliette de seize ans qui ne se droguent pas, qui viennent de découvrir l'amour et qui ont toute la vie devant elles ! » C'est ce qu'a toujours cru Juliette... jusqu'au jour où un médecin lui annonce qu'elle est atteinte du VIH.

La dure réalité la frappe de plein fouet : sa première nuit d'amour, cette nuit qu'elle souhaitait parfaite, s'est transformée en cauchemar. La rage, la honte, la peur et un profond désir de vengeance envers ce garçon qui devait l'aimer, mais qui n'a su que détruire sa vie... Toute une gamme d'émotions avec lesquelles Juliette doit désormais composer. Apprendra-t-elle à vivre avec cette bête qui hante dorénavant chaque cellule de son corps ?

Juliette vivait comme tous les autres jeunes de son âge : dans l'insouciance et habitée d'un puissant sentiment d'invulnérabilité. Et pourtant... le sida est venu briser son armure. L'adolescente livre ici un témoignage fidèle à son image : sincère, qui respire la joie de vivre et le refus de baisser les bras.

Tome 7

Le secret



Aube aime son père. De tout son cœur. Il est le soleil de sa vie, son prince charmant, le gardien de ses rêves et de ses cauchemars.

Son père aime sa petite princesse. De tout son corps. Elle est l'inspiration de ses jeux interdits, son unique obsession, son pantin.

Ensemble, ils filent le parfait bonheur. Jusqu'au jour où il lui prend ce qui lui restait d'enfance et d'innocence. Aube commence alors à s'éteindre pour ne reprendre vie que bien des années plus tard, peu avant son dix-huitième anniversaire, dans un bureau du directeur de la protection de la jeunesse.

L'expérience d'Aube ressemble malheureusement à celle de nombreux autres filles et garçons... mais elle a ceci de spécial : Aube a choisi de briser le silence. Dans ce roman, l'inceste est abordé sans tabous afin de lever le voile sur un sujet dont les victimes craignent de parler et sur lequel leur entourage ferme trop souvent les yeux.

Tome 8

L'emprise



Trois meilleures amies qui découvrent l'amour. Trois expériences totalement différentes, à travers lesquelles les jeunes filles apprendront que l'amour peut donner des ailes, mais aussi les couper.

Quand l'amour devient une prison et que les paroles qui devraient être douces se transforment sournoisement en coups de poing au cœur, on ne sait plus à qui faire confiance. On ne veut rien voir, rien entendre. On préfère fermer les yeux. Et quand on devient soi-même la personne dont on se méfie le plus, on choisit de garder le silence. C'est ce que Mathilde a fait. Sauf qu'en gardant le silence, on peut perdre la voix et parfois même... la vie.

Une histoire d'amour ne devrait jamais être teintée de reproches, minée par une jalousie maladive ou ravagée par des paroles blessantes. Encore moins si cette histoire d'amour écorche au passage notre confiance et notre estime de soi. La relation entre Simon et Mathilde semble parfaite, mais sous les apparences se cache une violence psychologique qui détruit l'adolescente à petit feu.

Tome 9

Solitude armée



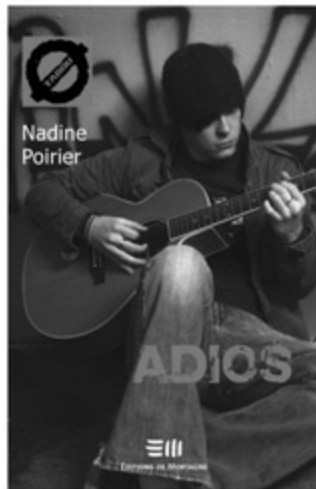
Comment aimer l'école, lorsque tout ce qu'on y vit, c'est l'humiliation et la violence ? Justin ne sait pas comment s'en sortir. La seule solution qu'il trouve est dans la révolte et la riposte. Quand on a seize ans, qu'on se croit différent et que, en plus, personne ne nous comprend, quel espoir nous reste-t-il ? Malgré la venue de l'amour dans sa vie, et le bien-être qu'il en retire, Justin parviendra-t-il à se détourner de son destin funeste ? À moins que son besoin de vengeance ne soit plus fort que tout...

En compagnie d'une bande de jeunes vivant les mêmes épreuves que lui, Justin fera partie d'un plan d'une rare brutalité, dont il ne soupçonne pas encore la gravité des conséquences...

L'histoire de Justin touche un sujet qui fait de plus en plus souvent les manchettes, malheureusement : la violence à l'école. Sous toutes ses formes. Même les plus extrêmes. C'est un récit qui vous marquera à jamais...

Tome 10

Adios



Je m'appelle Sam. J'ai 18 ans. Je suis nul. Pour le moment, c'est tout ce que je sais de moi. Et c'est assez difficile à avaler... Je viens de doubler mon secondaire 5. Avec brio ! En fait, ce que je réussis le mieux, c'est « pocher » mes examens. En restant 100 % dans la lune (ça me ferait au moins un 100 dans mon bulletin !) et en n'étudiant pas, je me suis mérité un an de plus en enfer.

J'ai juste envie d'aller voir ailleurs si j'y suis. Ouais, c'est ça, j'me pousse ! Non. Ce serait carrément fou. Oh, et puis, tant pis. Qu'est-ce que je risque au fond ? Ici, c'est le vide, le néant. Ailleurs, j'arriverai peut-être à me trouver.

Tous les adolescents ne font pas leur entrée au secondaire avec les mêmes chances de réussite, mais la décision d'abandonner l'école est le résultat d'un cumul de situations complexes. Comme pour trop de garçons de son âge, le décrochage scolaire semblait être la seule solution aux yeux de Sam. Pour trouver sa voie, le chemin peut être ardu, mais pas sans issue...

Tome 11

Le placard



À douze ans, Léa se surprend à éprouver une attirance pour une fille. Instinctivement, elle refoule ses sentiments par peur de la différence. À dix-sept ans, sa véritable nature s'impose de nouveau à elle. Mais Léa n'a pas changé d'avis : toute vérité n'est pas bonne à dire. En tout cas, pas toujours et, surtout, pas la sienne...

Elle choisit donc de vivre dans le mensonge, déchirée entre son désir de se dévoiler et celui de se cacher. Par crainte d'être pointée du doigt. Étiquetée. Mise à l'écart. Seule Frédérique, la copine de Léa, sait qu'elle est lesbienne. Mais leur amour naissant saura-t-il résister aux cachotteries ?

Dans un monde où l'on présume de l'hétérosexualité des enfants, il est souvent difficile de s'affirmer, de sortir du placard. Et ce, même si les mœurs ont évolué, même si plusieurs clament haut et fort qu'ils ne sont pas homophobes... Ce roman touche un sujet peu traité dans les romans pour adolescents : l'homosexualité féminine.

**Hey, toi !
Tu aimes la Collection Tabou ?**

**Certains sujets sur lesquels
tu adorerais lire n'y sont pas encore ?**

**Écris-nous pour
nous soumettre tes idées !**

**On veut savoir ce qui t'intéresse,
les thèmes qui t'interpellent,
afin de rendre la Collection Tabou
à TON image.**



info@editionsdemortagne.com

— Nos livres —

Addison, Marilou

Solitude armée

Antoine, Luc

La maison-miroir ou le Feng shui à l'Occidentale

Arcand, France

Mieux vendre grâce au Home Staging

Auger, Marie-Claude

L'amour clé en main

Beauregard, Sylviane

Ouate de phoque, tome 1

Bleu, Aigle

L'héritage spirituel des Amérindiens

Beaumier, Camille

Ouate de phoque, tome 1

Benoît, Chrisitine

Le chiffreur

Les cauchemars réveillent qui vous êtes

Kôma

Mieux comprendre votre enfant grâce à l'ennéagramme

Réussir à coup sûr

Rêves et fantasme érotiques

Bilodeau, Danielle

Le jardin d'eau une vision écologique

Biron, Marc

Le piège du succès

Blais, Ginette

Chasseurs de rêves

Boisvert, Annie

Kim et Ary, la forêt enchantée

Kim et Ary, le papillon de mer

Bouchard, Sophie

Chevalier Fredoux

Pirate Jokarie

Porte Folio Tire Bouchon - Mes premiers chefs d'œuvres

Princesse Charlee-Rose

Princesse Merci

Princesse Sonatine

Boileau, Luce

Et glissent les silences

Boisvert, Annie

Kim et Ary au far west

Bourque, Solène

100 trucs pour les 6 à 12 ans

100 trucs pour les parents des tout-petits

Allégories

Briez, Daniel

Le thème angélique

Brisou-Pellen, Évelyne

La griffe des sorciers

Le maître de la 7^e porte

Cajolais, André

Le ciel au fil des mois

Caron, Gérard

Accompagner l'enfant selon son tempérament

Charpentier, Dr. Gérard

Les maladies et leurs émotions

Chaussé, Jacinthe

De nos besoins à l'amour de soi

Chouinard, Carolyn

Le cercle d'Éloan, tome 1

Le cercle d'Éloan, tome 2

Corbo, Linda

Dernière Station

Coupal, Marie

Coffret du rêve, le rêve et ses symboles

D'Avignon, Chantal

Love Zone

Dagenais, Isabelle

Être maman pour le meilleur et pour le pire

De Vailly, Corinne

L'amour à mort

Doré, Catherine

L'exécuteur

Morts virtuelles

Desbois, Hervé

La vie entre parenthèses

Doyon, Dominique

L'envers de Catherine

Dubé, Martin

Nul si découvert

Une plus trois égale trois

Dufour, Manon B.

La magie de la femme celte

Duval, Guylaine

Il était une fois des champignons sauvages

Fréchette-Piperni, Suzy

Les rêves envolés

Fortier, Serge

1000 vivaces à la carte

Zéro mauvais herbes... c'est possible

Fyfe, Ariane

Secrets d'Ariane, Les

Gagnon, Lyne

Camille, des années folles

Magdaline, des années folles

Gagnon, Mélanie

Kim et Ary au far west

Kim et Ary, la forêt enchantée

Kim et Ary, le papillon de mer

Gagnon, Rachel

Ailleurs

Ailleurs l'enfer de la schizophrénie

Gauthier, Évelyne

Amour, chocolat et autres cochonneries

Gauthier, Francine

RêveMarie, tome 1

RêveMarie, tome 2

RêveMarie, tome 3

Gauthier, Louise

Schisme des mages, tome 1

Schisme des mages, tome 2

Schisme des mages, tome 3

Le pacte des elfes-sphinx, tome 1

Le pacte des elfes-sphinx, tome 2

Le pacte des elfes-sphinx, tome 3

Gauthier, Stéphanie

Effet Domino

Gaydos, Sylvie

Impasse

Girard, Sophie

Emprise
Le choix de Savannah

Grenier, Carmen
Ces gens venus d'ailleurs
L'évolution de l'esprit par l'énergie
La conscience de l'âme
Le destin de l'âme

Guay, Michelle
L'autopolarité

Hadar, Kris
Le véritable Tarot de Marseille
Tirage en croix du tarot

Haraszewski, Piotr
Ces vilaines bactéries
Naviguer sur internet en toute sécurité

Hoaxer, D. (traduction de François Magin)
Da monopoly code

Huart, François
Cultivez vos champignons

Jean, Nathalie
La vraie histoire Émilie Bordeleau

Kardec, Allan
Livre des médiums

Labrèche, Jean-Marc
Pas sages d'un pèlerin, Les

Lafrance, Roger

L'affaire Tellier

Laporte, Sylvie

Le fil

Louis le caméléon

Laparé, Marie-Claire

Huiles essentielles et soins de la peau

Les huiles essentielles qui soulagent vos douleurs

Profitez de votre diffuseur

Langevin, Brigitte

La sieste chez l'enfant

Le sommeil du nourrisson

Comment aider mon enfant à mieux dormir

Comprendre les dessins de mon enfant

Mieux dormir... j'en rêve!

Laroche, Sophie

L'envahisseur

Le carnet de Grauku

Leblanc, Mélanie

Si tu t'appelles Mélancolie

Ledoux, André

Le bénévolat auprès des malades

Vivez mieux, vivez plus vieux

Le Vann, Kate

Les choses que je connais sur l'amour

Maffray, Brigitte

Marie-Madeleine

Marie, Jean-Claude

Le grand secret des jours de naissance

Les secrets de l'astrologie chinoise

Monette, Stéphane

La chasse au chevreuil

Le gibier...en toute simplicité

Morand, Gilles

Massage pour enfants

Mook, B. Y.

Vision de l'aigle

Padovani, Isabelle

La voie des anges

Paquin, Caroline

La chambre vide

Parily, Audrey

Amies à l'infini? tome 1

Éternellement givrée

Merveilleusement givrée

Passionnément givrée

Perron, Mélissa

Vie en grosse, La

Pilon, Marc-André

La revanche du myope

Le myope contre-attaque

Pilote, Marcia

La vie comme je l'aime, tome 1

La vie comme je l'aime, tome 2

La vie comme je l'aime, tome 3

La vie comme je l'aime, tome 4

Pinard, Suzanne

Accompagner la vie, la mort, le mystère

De l'autre côté des larmes

Poirier, Nadine

Adios

Poirier, Priska

Royaume de Lénacie, tome 1

Royaume de Lénacie, tome 2

Le royaume de Lénacie, tome 3

Le royaume de Lénacie, tome 4

Poitras, Brigitte

Mieux vendre grâce au Home Staging

Priestley, Linda

Le secret

Rémy, Marie-Pascale

La femme ressuscitée

L'expérience de l'ange

Ritchie, Judith

Les chroniques de Miss Ritchie

Robillard, Anne

Capitaine Wilder

Chevaliers d'Émeraude, tome 1
Chevaliers d'Émeraude, tome 2
Chevaliers d'Émeraude, tome 3
Chevaliers d'Émeraude, tome 4
Chevaliers d'Émeraude, tome 5
Chevaliers d'Émeraude, tome 6
Chevaliers d'Émeraude, tome 7
Chevaliers d'Émeraude, tome 8
Chevaliers d'Émeraude, tome 9
Chevaliers d'Émeraude, tome 10
Chevaliers d'Émeraude, tome 11
Chevaliers d'Émeraude, tome 12

Qui est Terra Wilder ?

Robitaille, Madeleine

Chambre 426

Dans l'ombre de Clarisse

Le quartier des oubliés

Les orphelins du lac

Rondeau, Sophie

100 trucs pour devenir un parent (plus) écolo

100 trucs pour les 6 à 12 ans

100 trucs pour les nouvelles mamans

100 trucs pour les parents des tout-petits

Saint-Hilaire, Luc

Princes de Santerre, tome 1

Princes de Santerre, tome 2

Les Princes de Santerre, tome 3

Princes de Santerre, tome 4

Elnade, tome 1

Elnade, tome 2

Elnade, tome 3

Elnade, tome 4

Séigny, Daniel

Amour au pluriel

Amour singulier

Clés du secret, Les

Conversation entre hommes

De l'ombre à la lumière

Délégué spécial

L'autoguérison et ses secrets

Mon associé c'est l'univers

Pensez, gérez, gagnez

Simard, Jocelyn Rochefort

La maison de ballots de paille

Solaris, Catherine

101 jours pour apprendre la magie des runes

101 jours pour apprendre le pendule

101 jours pour découvrir vos dons

101 jours pour développer votre don de voyance

Solice, Lila

La danse du temps

Taillefer, Paul-André

Les jeux sont faits

Tanguay, Lucille

Les rêves, la maîtrise de son existence

Tessier, Andrée

Le Gitan (jeux de tarot, tirage de cartes)

Thibault, Vincent

Quand les sombres nuages persistent

Thomas, Manon

L'histoire de Nicolas Coco Thomas

Tremblay, Annie

Chevalier Fredoux

Pirate Jokarie

Porte Folio Tire Bouchon - Mes premiers chefs d'œuvres

Princesse Merci

Princesse Sonatine

Tremblay, Elisabeth

Filles de lune, tome 1, Naïla de Brume

Filles de lune, tome 2, La montagne aux sacrifices

Filles de lune, tome 3, Le Talisman de Maxandre

Filles de lune, tome 4, Quête d'éternité

Filles de Lune, tome 5, L'héritier

Turgeon, Madeleine

Êtes-vous horizontal, vertical ou oblique?

Révélateurs des mains

Révélateurs des pieds

Révélateurs des oreilles

Victor, Jean-Louis

Le tarot des grands initiés de l'ancienne Égypte

Vincent, Marie-Christine

Destinées

Un tueur parmi nous

Ward, Margarete

Gong hy phot tchoy